Le OUI et LUI

L'EXPRESS

1,25 NF

12 JANVIER 1961. — N° 500

ENQUÊTE:

CASA-ALGER-TUNIS

par JEAN DANIEL

(A. P.)

LE RETOUR A L'ELYSEE APRES LE REFERENDUM

« Le mystère est une position trop favorable pour qu'un esprit bien élevé s'y maintienne. »

(Jean Cocteau.)

B 6 ★★★★★

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
(42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOI

On demande
Secrétaire de Rédaction
H ou F, excellente rédaction, 25-35 ans. Ecrire nº 7258 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

On demande EXCELLENT **REDACTEUR**
Références 1er ordre, journalisme ou littérature. Adresser curriculum vitae au journal qui transmettra. Nº 7259 L'Express, 29, rue de Marignan-8e

Important organisme économique recherche pour plusieurs régions de province (Centre, Ouest, Sud-Ouest, région Lyonnaise et Lorraine)
Excellents VENDEURS
multi-cartes, très introduits auprès des firmes industrielles et commerciales. Situation conviendrait à représentants articles de bureau qui pourraient ainsi s'adjoindre une carte d'excellent rendement. Forte commission prévue pour éléments dynamiques. Ecrire nº 7249 L'Express, 29, r. Marignan-8e

MAISON D'EDITION recherche
ECRIVAIN ou JOURNALISTE
pour rédiger publications touristiques. Ecrire en précisant références et prétentions. Nº 7260 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

Imp. AGENCE PUBLICITE recherche
DOCUMENTALISTE SPECIALISEE pour mise à jour permanente documentation presse J. F. 25-40 ans niv. bac. sens de l'organisation et de la méthode. Ecrire INTER-PLANS Boite Postale 234-02 PARIS

SI VOUS AVEZ
FORTE
CULTURE GENERALE
FORMATION UNIVERSITE
OU
GRANDE ECOLE
(Sciences Po, H.E.C., etc.)
SOLIDES
REFERENCES AGENCE
ANGLAIS ou ALLEMAND
PARLE COURAMMENT
Adresser
curriculum vitae détaillé à :
AJAX PUBLICITE (Nº 137-YG)
15, rue Taitbout, PARIS (9e)
pour
GRANDE AGENCE PUBLICITE
recherchant
CHEF DE PUBLICITE
1re CATEGORIE
5 ans expérience C. P. minimum
ET
ADJOINTS
2 ans expérience
Agence ou Annonceur
DISCRETION ASSUREE

DEMANDES D'EMPLOI

Rédacteur - Mett. en page
31 ans, exp. Amér. cult. litt., art. ch. sit. Edit. revue-publ. Ecr. O. JOZAN, 30, av. Carnot (17e)

Licenciée EN Droit bonnes connaiss. anglais, posséd. voit., goûts et aptit. relat. hum., gr. expérience administration et public-relat. dans organ. semi-publics et internat., rech. sit. respons., initiat., en rapport avec expér., écr. nº 7288 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

J. F. 35 ans format. universitaire, réf. 1er ordre, expér. biblioth. aide-document., secrét. direct. cherche situation stable. Ecr. nº 7287 L'Express, 29, r. Marignan (8e)

VACANCES D'HIVER

MEGEVE Les Lecteurs de « L'Express » choisissent L'HOTEL MONT-BLANC, ent. modernisé, décoré avec raffinement. Pension à partir de 50 NF. Ecrire G. BOISSON, ou téléphoner 0.02-0.03-0.04.

KARLOVY VARY

La République Tchécoslovaque est extrêmement riche en sources curatives. Il ne s'agit pas seulement du nombre des eaux minérales qui jaillissent un peu partout de la Sumava jusqu'aux Hautes Tatras, mais aussi de leur composition favorable à des fins thérapeutiques.

Karlovy Vary, connue dans le monde entier, est sans doute la plus célèbre de nos stations thermales.

Les années d'après-guerre ont apporté les possibilités d'un nouvel épanouissement de Karlovy Vary. Les installations balnéaires ont été rénovées, on a construit de nouveaux établissements, tous sont dotés des derniers perfectionnements.

Le domaine thérapeutique principal de Karlovy Vary est le traitement des affections de l'appareil digestif, de certaines affections des reins et des troubles du métabolisme.

La cure de Karlovy Vary est caractérisée avant tout par la boisson régulière des eaux minérales, mais la cure de boisson ne représente qu'une partie des moyens de traitement, elle est complétée par des bains d'eau thermale et de boue.

Karlovy Vary n'est pas uniquement la Mecque des malades, mais aussi un des lieux de tourisme et de manifestations artistiques les plus importants d'Europe.

Communiqué.

COURS ET LEÇONS

INSTITUT DE CULTURE HUMAINE
62, avenue Foch, MARCQ-LILLE (Nord)
Cours oraux ou par correspondance
Promotion sociale
Opérat. psychotechnicien
Grapho et Morpho Psych.
Documentation grat. sans engagement (serv. EX)

INGENIEURS, élèves de l'école CENTRALE donneraient cours particuliers en MATHS, PHYSIQUE, CHIMIE. S'adr. Bur. des Elèves, 1, r. Montgolfier, Paris-3e. Tél. : TUR. 12-52, perm. 10 h. à 16 h.

BONNES ADRESSES

MAR. 34-00 TAPISSIER SPECIALISTE sièges, literie, rideaux, habillage mural, tissus excl. (Paris-banlieue), devis sans engag. Kletzel, 149, av. de St-Ouen, Paris-17e

MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE
La plus importante organisation française pour la fabrication et la pose des moquettes clouées, tapis d'escaliers et carpettes de laine est toujours à votre disposition, samedis et lundis compris. Echantillons et devis gratuits. Prix de gros moins remise de 5 % lecteurs Express. Paiement très échelonné, 18 mois ! Par les M.C.F. la moquette devient une heureuse et réalisable nécessité. Votre visite s'avérera utile. M.C.F. (Dermagne S.A.), 16, rue Logelbach (17e). WAG. 77-90.

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON, 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 82-50

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 86, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

APPARTEMENTS (Ventes)

Près CH.-ELYSEES Neuf, stand., living + ch. tout confort. 115.000 NF + C. F. P. MASSONI - 21, rue Lesueur - POI. 22-80

RUE SPONTINI Neuf, living + ch. cuis. Install. Belle salle de bains, peintures faites P. MASSONI - 21, rue Lesueur - KLE. 84-16

NEUILLY bon standing, charmant 2 pièces, tout conf. sur parc. Prix intér.
P. MASSONI 21, rue Lesueur PAS. 85-24

SAINT-SULPICE grand studio, cuis. bains, ch. centr., vide-ord., 25.000 + créd. 3e étage. Clair, soleil, IMMO, 14, rue Duphot - RIC. 57-12

ORLY près gare S.N.C.F. Train direct gare Austerlitz
Avec faible apport, souscrivez LOGECOS F.2 F.3, F.4, F.5. Parc et zone verdure. Tout confort, vide-ordures individuel, chauffage central
CRÉDIT FONCIER Sur 20 ans Prime 10 NF
Vente sans intermédiaire : Pierre ROUSSO 34, Champs-Elysées - PARIS - BALzac 65-35

PROPRIETES (Ventes)

YONNE MAISON 8 pièces, 2 caves voûtées cour av. nombreuses dépendances. 20.000 NF - GORRARA, 38, rue Marx-Dormoy, FONTENAY-AUX-ROSES.

LOCATIONS (Offres)

MONTMARTRE Jolie vue, liv. + 2 ch. tt conf. 800 NF
P. MASSONI 21, rue Lesueur POI. 25-17

16e grand standing, soleil, grand living + deux chambres
P. MASSONI 21, rue Lesueur POI. 25-17

LOCATIONS (Demandes)

Jeune Libéré d'A. F. N.
cherche chambre ch. partic. ou hôtel bon marché Ecrire nº 7304 L'Express, 29, rue de Marignan (8e)

LOCAUX COMMERCIAUX (Offres)

RUE DE RIVOLI (Louvre)
Appartement commercial 130 m2, 2e étage, balc. Parfait état, bail à céder.
Cabinet DORMION, 79, avenue de Wagram **WAG. 12-04**

CAPITAUX (Offres)

VOS **DISPONIBILITES**
PLACEES PAR S.E.P.I.F.
PRODUIRONT **30 %** A MOYEN TERME
avec garanties immobilières notariées-1er rang
S.E.P.I.F. 1, rue du Louvre CEN. 00-03

DIVERS

TOUR DU MONDE
en 2 CV. (2 ans) cherche équipier disp. 5.000 NF Tél. ODE. 14-85 de 18 h. à 20 h.

Courrier

Petite analyse

Pour conserver son potentiel métropolitain, de Gaulle aurait dû avoir 17.838.400 « oui ». N'en ayant obtenu que 15.198.700, il a ainsi perdu 1.639.400 électeurs. Il paraît que ce n'est rien, mais s'il les avait obtenus en plus, que n'aurions-nous pas entendu ? Il avait 66 électeurs sur 100 en 1958, il n'y en a plus que 56 : c'est peut-être encore une victoire !

Par sainte frousse des ultras, des électeurs habituellement de gauche lui ont apporté un petit « oui ». Je pourrais citer une ville de banlieue rouennaise, où le personnel enseignant avait donné 21 « non » sur 23, en 1958. Treize, dimanche, ont cru devoir voter « oui ». Petite trahison des clercs, mais qui témoigne du trouble des votants.

Beaucoup de gens ont cru que voter « oui », c'était voter pour la paix, sans se rendre compte qu'ils votaient pour une « baodisation » de l'Algérie, c'est-à-dire pratiquement pour la continuation de la guerre. Ainsi la petite victoire de de Gaulle porte en elle les éléments de sa propre autodestruction.

A. Dubuc.
Boisguillaume-lès-Rouen.

Psychanalyse nationale

Plus qu'une opération politique, le référendum a été un test psychanalytique à l'échelle nationale.

La question posée était suffisamment ambiguë pour que tous y trouvent ce qu'ils cherchaient, un jeu comme les taches d'encre du test de Rohrschach utilisé par les psychanalystes.

La réponse faite reflète donc plus la mentalité de l'électeur que son opinion. (Si l'on avait demandé « Voulez-vous la paix ? », c'eût été différent, mais au fond beaucoup moins significatif. Autant demander : « Voulez-vous être heureux ? ».)

La forte proportion de « oui » se rattache, à mon avis, à une position fondamentale des individus sur le problème suivant : « Pensez-vous qu'une communauté (entreprise, nation...) doit avoir un chef ? »

Toutes les entreprises humaines portent avant tout la marque d'un cerveau unique qui en est le moteur.

Consciemment ou non, tout individu reconnait le fait, qui est en somme expérimental, et sent la nécessité d'un chef.

Dire que cette attitude reflète une mentalité infantile ou conduit au fascisme, c'est n'envisager que le côté maléfique de ce rôle prépondérant de la personne humaine.

La philosophie de Sartre n'aurait pas pu être élaborée par une commission du ministère de la Culture : il n'y a qu'un Sartre. C'est un maître.

Eh bien, disons qu'il n'y a qu'un de Gaulle. Voilà le sens du oui !

Jean Martin,
Bagneux.

Le censeur de la marine

Voici les faits navrants qui se sont produits dans notre librairie, le dimanche 1er janvier 1961.

Vingt à vingt-cinq personnes se trouvaient dans la librairie, militaires de tous grades et civils, dont un juge du tribunal d'instance, lorsque le capitaine de vaisseau R..., commandant en chef de la demi-brigade de fusiliers marins, la plus haute autorité militaire de la région, fit irruption et, se saisissant de « La guerre d'Algérie » qui était en vitrine, le jeta sur une table, s'écriant en colère :

« Je ne veux pas voir cette pourriture en vitrine. »

Ce livre, qui était exposé depuis trois mois, avait atteint son maximum de vente dans notre ville, soit une centaine. D'où tout d'abord notre surprise.

Intervenant, je répliquai :

« Ce n'est pas à nous qu'il faut s'adresser, commandant. »

Dès le lendemain matin, nous faisions part à M. le sous-préfet de cet incident. Il nous confirma le droit de vendre et d'exposer ce livre, que nous avions d'ailleurs remis en vitrine.

Maison de la Presse.
N...,
Algérie.

Généraux et colonels

Jamais le président de Gaulle ne réussira à faire la paix en Algérie, tant qu'il maintiendra en place certains colonels, capitaines (S.A.S., entre autres) et lieutenants...

Les députés et sénateurs d'Algérie ne représentent pas la volonté populaire. A part Lagaillarde (je ne suis pas son amie) qui a été régulièrement élu, les autres représentent ou le général Massu, ou quelque colonel du coin... Le président de Gaulle ayant relevé tous ces généraux et colonels qui commandaient à l'époque les secteurs et détenaient (cela au nom de la République) les pouvoirs civils et militaires, pourquoi ne pas « démissionner » d'office toute cette bande de pseudo-élus qui, encore une fois, ne représentent rien, si ce n'est, pour certains, quelques dizaines de milliers d'hectolitres de vin et qui possèdent déjà de l'autre côté de la Méditerranée une ou deux propriétés ?

L. B.
Alger.

(Suite du courrier page 4.) →

La Foux d'Allos
Alt. 1.800 m. (BASSES-ALPES)
La Station la plus enneigée et ensoleillée des Alpes
HOTEL LE DAHUT ** Tél. 5
G. SIMONT Moniteur National
Janvier - Février - Mars
(prix spéciaux de séjour à partir de 25 NF)
(Remontées mécaniques à volonté et leçons de ski gratuites)
Liaison par voiture avec Marseille et Nice, directs.

Sports d'Hiver

RÉDUCTIONS DE TARIF SUR LA S.N.C.F.

Les amateurs de sports d'hiver peuvent bénéficier sur la S.N.C.F. de réductions de tarif, soit pour des séjours prolongés, soit pour des voyages de fin de semaine.

SEJOURS PROLONGES

1. Billets touristiques :

Pour un séjour d'au moins six jours aux sports d'hiver, il sera possible dans beaucoup de cas d'utiliser les billets touristiques qui donnent :
- 20 % de réduction pour un trajet de 1.500 km. (retour compris) ;
- 30 % de réduction pour un trajet de 2.000 km. (retour compris).

2. Billets de groupes :

Ces billets offrent une réduction de 30 % pour un groupe d'au moins 10 personnes et de 40 % pour un groupe d'au moins 25 personnes.

3. Billets de famille :

Ces billets peuvent intéresser les amateurs de sports d'hiver lorsque plusieurs membres d'une même famille voyagent ensemble : deux personnes de la famille paient le plein tarif, les autres le quart de tarif seulement.

VOYAGES DE FIN DE SEMAINE

1. Cartes à demi-tarif de trois mois :

Elles permettent à leurs titulaires de se rendre à la montagne aussi souvent qu'ils le désirent pendant trois mois, en bénéficiant d'une réduction de 50 % sur le prix des billets ordinaires.

2. Billets de week-end de sports d'hiver :

Depuis le dernier week-end de novembre jusqu'au premier week-end d'avril, toutes les gares délivrent des « billets de week-end de sports d'hiver » comportant une réduction de 30 % à destination des gares desservant les stations nationales de sports d'hiver.

Ces billets ne sont délivrés que pour des parcours d'au moins 200 km. retour compris. Ils sont valables du vendredi au lundi (ou de l'avant-veille d'une fête légale au lendemain de cette fête).

3. Billets du « Dimanche de neige » à prix réduits, sur certaines relations désignées :

Valables 36 ou 48 heures, ces billets sont délivrés au départ de certaines villes de province à destination des gares desservant les plus proches stations de sports d'hiver.

DE NOËL A PAQUES
AU SOLEIL DE
MEGEVE
Tous les samedis par train
1 semaine . . . . . 348 NF
Tous les dimanches
par avion direct Paris-Genève
1 semaine . . . . . 490 NF
TOUS FRAIS COMPRIS
voyage, séjour et assurance
Programmes (3 timbres à 0,25 NF)
à l'Association de Tourisme (lic. BCT 391)
VOIR et CONNAITRE
13 RUE LABORDE PARIS LAB. 54-87
174 R. St JACQUES PARIS ODE. 72-21
Ex.

LE CADEAU 1961

Offrez à vos amis deux cadeaux pour le prix d'un

1 Un abonnement d'un an pour l'année 1961.

2 Un magnifique album de Effel, Tim ou Siné, dédicacé à leur nom.

POUR 50 NF

EFFEL 60

TIM 60

SINÉ 60

Pour profiter de cette offre réservée à nos lecteurs, il vous suffit de renvoyer le bulletin ci-dessous à « L'Express » 29, rue de Marignan, Paris (VIIIe)

(Si vous souscrivez DEUX abonnements-cadeaux vous pouvez recevoir ou envoyer, les TROIS albums.)

M. ....

Adresse : ....

....

désire souscrire, au prix de :
— 5.000 F un an (tarif France), tout compris.
— 6.000 F un an (tarif étranger), tout compris.
des abonnements-cadeaux au bénéfice de :

1° Nom : ....
Adresse : ....
....

2° Nom : ....
Adresse : ....
....

3° Nom : ....
Adresse : ....
....

Je vous envoie ci-joint la somme de .... francs
— par chèque ;
— par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris.

Je désire qu'un album 1960, avec une dédicace personnelle de l'auteur, soit adressé gracieusement aux personnes ci-dessous :

(Ces personnes peuvent être soit les destinataires des abonnements, soit d'autres amis.)

Nom : ....
Adresse : ....
....
Album choisi : ....

Nom : ....
Adresse : ....
....
Album choisi : ....

Nom : ....
Adresse : ....
....
Album choisi : ....

DÈS réception de votre bulletin vos amis seront avertis, par lettre, du prochain envoi d'un cadeau de votre part.

ILS recevront, ensuite, de votre part, le premier exemplaire de leur abonnement à « L'Express » et, par un autre envoi, l'album que vous aurez choisi pour eux, dédicacé à leur nom par Jean Effel, Siné ou Tim.

Vous pouvez souscrire cet abonnement par l'intermédiaire de votre marchand de journaux habituel.

Crédit Foncier de France

EMPRUNT FONCIER
COMMUNAL 5 %

Emission au pair de
1.750.000 obligations de 200 NF
remboursables en 20 ans
soit par des lots, soit au pair ou au-dessus du pair

Prix de remboursement s'échelonnant de
200 à 210 NF

Intérêts, primes et lots
NETS D'IMPOT

Berel
TAILLEUR CHEMISIER

SOLDE sa collection d'hiver

Pardessus .... 189 NF
Complets .... 229 NF
Chemises .... 19 NF

12 rue de Sèvres, Paris-7e

2.200 m2 d'exposition
800 modèles

METAL et BOIS

Meubles AIGLE
51, rue VIVIENNE
PARIS 2e GUT. 44.26.
Angle des boulevards
PARKING FACILE

AIGLE

Spécialiste des mobiliers de bureau, AIGLE apporte une solution à chaque problème.
Création nouvelle "AIGLON" ensembles décoratifs et fonctionnels

OLD ENGLAND
12, BD DES CAPUCINES - PARIS

Rayon sur mesures

COSTUME VESTON **485 NF**

Peignés - Saxonies - Tweeds importés d'Angleterre

Chemises popeline haute qualité **26,50 NF**

d 17

TOURISME AIR FRANCE

TOURISME D'HIVER

ENVOLEZ VOUS VERS LE SOLEIL !

Cet hiver, le Printemps vous attend sur des rivages ensoleillés.

Dès aujourd'hui, préparez votre rendez-vous avec lui : AIR FRANCE a sélectionné pour vous 16 circuits et séjours touristiques présentés dans un dépliant illustré « TOURISME D'HIVER » qui est à votre disposition dans les agences de voyages agréées et dans les agences Air France. Demandez-le sans tarder.

Ces circuits sont vendus exclusivement par les Agents de voyages agréés, qui vous proposent également pour tous les pays du monde, de nombreux autres circuits organisés par leurs soins et homologués par Air France.

Quelques séjours proposés : Etats-Unis , un circuit de 17 jours — Lieux Saints — Sports d'hiver — U.R.S.S.

AIR FRANCE

Courrier

(*Suite de la page 2.*)

Une compagnie consignée

Actuellement sous les drapeaux depuis deux mois, notre compagnie, qui est composée de sursitaires, a été consignée le dimanche 8 janvier, jour du référendum. Les permissions déjà accordées à ceux qui étaient inscrits sur les listes électorales ont été subitement supprimées dans la journée de vendredi. Il était donc trop tard pour nous inscrire à un vote par correspondance.

ELÈVES GRADÉS,
Section E.O.R. 1 *et* 2, *Compagnie A C.I. du 93e R.I.*,
Frileuse.

De Gaulle et la Gauche

Les résultats du référendum, s'ils déçoivent ceux qui aspiraient à la fin d'une politique pleine d'ambiguïté et d'atermoiements, sont cependant pleins d'enseignements et même d'espérances.

Ils indiquent en effet :

— La faiblesse numérique de la faction ultra, du moins dans la métropole.

— Le caractère sentimental du choix de la majorité, provenant d'un manque de maturité et de compétence politiques, mais aussi d'une volonté manifeste d'arrêter la guerre.

— La grande indépendance d'esprit de la gauche française qui, bien que consciente du caractère équivoque de ce référendum, a préféré, en partie, suivre sa conviction d'agir plus rapidement pour la paix en plébiscitant de Gaulle.

— Et surtout l'abandon, depuis quelque temps, par le Parti communiste français, qui n'a sans doute rien perdu de ses effectifs militants, de la discipline dictatoriale de groupe, pour des choix individuels plus raisonnés politiquement.

Or cela est important et doit rassurer un peu tous ceux qui, à juste raison, s'inquiétaient de l'existence d'un parti politique français d'obédience étrangère. Nous devrions donc relâcher l'ostracisme contre le Parti communiste français, qui représente maintenant une entité politique plus viable, et amorcer la réunification de la gauche française.

De Gaulle, avec une majorité importante, se trouve placé aujourd'hui devant l'obligation absolue de négocier sans délai. Cela étant conforme à nos espérances, que nous comptions voir se réaliser autrement, nous devons donc passer sur les mesquines persécutions subies par la gauche et assurer momentanément à de Gaulle notre soutien, afin de ne lui laisser s'il se dérobe, que l'excuse de l'opposition des ultras, dont il devrait être de taille à se défaire.

EDMOND P. ROUDNITSKA,
Mouans-Sartoux
(A.-M.).

Il faut un chef

Il faut tirer loyalement les leçons de ce référendum-plébiscite.

Pour moi, un regroupement de la gauche non communiste est nécessaire. Mais, pour cela, il faut un programme social parfaitement clair. La perte de vitesse du communisme doit permettre la naissance d'un grand parti de gauche français.

J'ai pu constater que votre journal est lu dans les milieux communistes. Je crois que Mendès France serait un des non-communistes capable de rallier des voix communistes. Vous devriez établir un programme et le soumettre à vos lecteurs qui répondraient par « oui » ou par « non », sans omettre de proposer des chefs à désigner pour défendre ce programme. Croyez-moi, si la masse vote de Gaulle, c'est parce qu'elle a besoin d'un chef.

F. HUGUES,
Nice.

La S.F.I.O. et le référendum

Force est bien de constater une fois de plus que les départements à plus forte majorité électorale de droite ont voté « oui » dans des proportions considérables.

Que la droite a donc, dans sa très grande majorité, voté « oui ».

Que la S.F.I.O. avait, elle aussi, seule des partis dits de gauche, soigneusement recommandé de voter « oui ».

Qu'une fois de plus, la gauche française a été trahie par les socialistes S.F.I.O.

Que les forces démocratiques doivent donc bien se mettre dans l'idée que si l'union des gauches ne s'est pas faite (partis radical, S.F.I.O., communiste, U.D.S.R., P.S.U.), c'est à cause de l'attitude des dirigeants S.F.I.O. et que c'est, par conséquent, sans eux qu'il faut envisager, pour la gauche, de tirer pour l'avenir des conclusions du référendum.

DANIEL ROGÉ,
Angoulême.

Pour un « Shadow Cabinet »

Le « Shadow Cabinet », c'est le cabinet ministériel que préparent dans l'opposition les dirigeants travaillistes anglais.

La gauche française ne pourrait-elle pas s'inspirer de cette prévoyance ? L'action constructive se dessinerait aisément : réunir les leaders actuels de cette gauche aux molécules séparées; les unir pour constituer un corps nouveau ; dresser le programme commun de la Grande Charte de Libération et de Progrès ; constituer ainsi le plus petit commun multiple de ses objectifs ; surtout, préparer les voies pour son succès définitif ; cataloguer les inévitables luttes qu'il faudra engager ; ne pas être effrayé de leur sévérité, mais chercher et trouver les moyens pour assurer une victoire d'autant plus forte qu'elle aura été minutieusement préparée.

R. MOLINO,
Lyon.

Une occasion manquée

Les arguments de J.-J. S.-S. et Jean-Paul Sartre, quelle qu'en soit par ailleurs la valeur, sentent un peu trop le parti pris, j'allais dire le « sectarisme ». Il y manque cette liberté et cette chaleur humaine qui caractérisent les articles de Jules Roy dans « L'Express », de même que le dernier Bloc-Notes de François Mauriac.

Quant aux caricatures de vos collaborateurs, dont le talent est incontestable, elles comportent souvent de telles outrances que l'effet obtenu est exactement l'inverse de l'effet recherché.

Je n'ignore pas que les dialectiques journalistique de votre directeur et philosophique de J.-P. Sartre, leur permettront de sauver la face ! Mais combien elles auraient été plus utiles l'une et l'autre si elles avaient été au service d'un « oui »... assorti de certaines réserves. Belle occasion manquée !

A. PICHOT,
La Rochelle.

Réseau Fournier

● *Lecteurs de la région parisienne.* — Réunion du Groupe A (2e, 8e, 9e, 17e, 18e arrondissements et banlieue Saint-Lazare) pour examen de la situation à l'issue du référendum, le mercredi 18 janvier à 21 heures au lieu habituel : place Saint-Augustin.

Groupe D (région ouest : Boulogne, 16e arrondissement), la prochaine réunion aura lieu le jeudi 19 janvier à 21 heures au lieu habituel. Invitations : Nicole Mestre, 91, Champs-Elysées.

● *Amis de « L'Express » de Constantine.* — Un Groupement Démocratique Algérien vient de se constituer à Constantine rassemblant musulmans et Européens (métropolitains ou Algériens). Il se propose d'œuvrer au rapprochement rapide et fécond des parties en présence, pour l'ouverture de négociations portant à la fois sur un cessez-le-feu et sur les modalités d'application du principe d'autodétermination.

Le Groupement Démocratique Algérien ne se dissimule certes pas l'ampleur de la tâche qu'il entreprend et l'importance des difficultés qu'il va rencontrer mais il compte sur toutes les bonnes volontés pour l'aider. Pour tous renseignements sur le G.D.A., s'adresser 5, rue Colbert à Constantine. M. Raymond Guillaneuf, correspondant en France du G.D.A., 14, allée Marius-Bellot, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

Forums régionaux

● *Bouches-du-Rhône.* — Le Centre d'Information Politique, Economique et Sociale et le Forum d'Aix-en-Provence vous invitent le lundi 16 janvier à 18 h. à la mairie d'Aix-en-Provence, pour entendre la conférence-débat au cours de laquelle Jean-Marie Domenach, directeur de la revue « Esprit », parlera sur le thème : « La démocratie a-t-elle un avenir ? » - Renseignements : C.I.P.E.S., 16 *bis*, rue Marius-Reinaud à Aix.

● *Lecteurs du Pas-de-Calais.* — Réunion à Lens au Café de la Paix, place de la Gare, le jeudi 19 janvier à 18 h. avec Louis Fournier.

Conférence

● *Lecteurs de Strasbourg.* — Mercredi 18 janvier à 20 h. 30, au Théâtre de la Comédie de l'Est, Morvan Lebesque fera une conférence sur Albert Camus.

Nous rappelons à nos correspondants (en particulier à Mme Muralle de Lille) qui nous demandent des réponses personnelles qu'il est évidemment indispensable qu'ils nous indiquent leur adresse. D'autre part, il arrive souvent que les signatures de nos correspondants soient illisibles ; nous les prions vivement de bien vouloir écrire leur nom et leur adresse en lettres majuscules pour éviter toute erreur.

LA CIGARETTE, CAUSE N° 1 DE NOTRE FATIGUE

A Genève, l'Organisation Mondiale de la Santé (O.M.S.), vient d'annoncer officiellement que la cigarette est la principale cause du cancer du poumon. On vient également de découvrir que fumer détruit les vitamines C (anti-fatigue). Est-il possible, sans privation, de fumer moins ? Existe-t-il actuellement des remèdes sérieux qui permettent de s'arrêter de fumer ? Peut-on, en prenant certaines précautions, fumer sans danger, comme l'affirme le docteur Lieb, qui a consacré sa vie à étudier les effets du tabac ? Quarante-deux médecins répondent à ces questions dans un petit livre... gratuit pour les fumeurs. Pour le recevoir il suffit d'envoyer une carte postale avec votre nom et votre adresse au Centre de Propagande Anti-Tabac (service 86 A) Chaussée-d'Antin, 18, Paris. Mais ne tardez pas, car cette offre gratuite ne pourra être maintenue.

Communiqué.

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Le Oui et Lui

IL est remarquable de constater que tous les journaux français, et étrangers, de droite ou de gauche, gaullistes ou antigaullistes, n'ont pas hésité un seul instant : le mandat qui se dégage de la réponse du pays, c'est la recherche de la paix par la négociation.

Le Oui « massif et franc » n'a pas été donné aux institutions provisoires que l'on se propose de mettre en place en Algérie (pas un électeur sur mille qui s'en soit soucié) ; il n'a pas été non plus un acte de soutien inconditionnel au général de Gaulle (57 % seulement des électeurs métropolitains ont dit Oui et, même parmi ceux-là, beaucoup ont exprimé leurs réserves). C'est un Oui à la paix ; personne ne s'y trompe. C'est ce Oui-là qui est éclatant car — le paradoxe n'est qu'apparent — il vient de l'addition des Oui et des Non qui étaient deux manières de dire : négociation !

Le Non à la paix, le Non des ultras, chacun a immédiatement senti qu'il était infime, insignifiant. 3 %, 4 % au plus, disait ici Mendès France il y a quinze jours. C'est bien ce qui s'est produit.

L'atmosphère politique du lendemain de ce référendum est donc bien différente de celle que le heurt entre les Oui et les Non créa en 1958. Il n'y a pas de fossé, cette fois, mais un accord sous-jacent. Le pays, chacun le constate ou le pressent, vient de manifester presque unanimement sa volonté de paix.

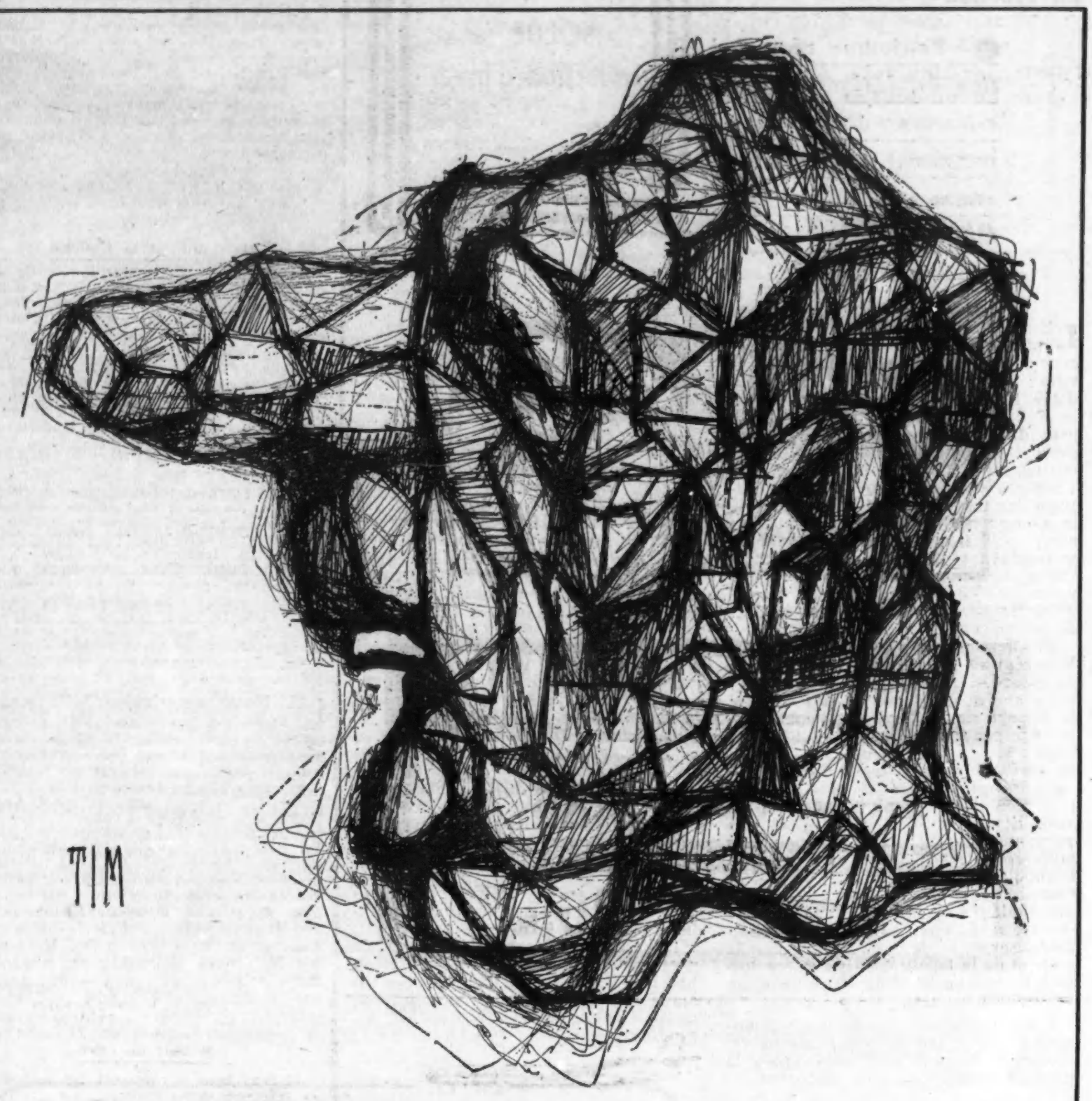
CETTE interprétation n'est pas partisane. Un journal comme « La Croix », qui fit campagne pour le Oui, écrit : *« La confiance du pays n'a été ni aveugle ni inconditionnelle : plus encore qu'à l'homme, elle a été donnée à la paix. L'analyse du scrutin le montre clairement. Les mots d'ordre du parti communiste et d'une fraction de la gauche ont été assez largement suivis, tandis que les efforts d'une partie de la droite et de l'extrême-droite se sont soldés par des échecs. C'est que les premiers prônaient la négociation immédiate, tandis que les seconds, en voulant maintenir l'Algérie française, semblaient aggraver le conflit et en reculer le terme. »*

De même, « France-Soir », qui milita aussi pour le Oui : *« Aux Oui pour la paix s'ajoutent ceux des Non qui ont voté en pensant obtenir une paix plus rapide par la négociation, c'est-à-dire les Non de la gauche. Unis pour approuver l'autodétermination, tous ces Français représentent la quasi-unanimité de la nation. »*

Voilà donc un point acquis. A cet égard, il faut le reconnaître, le référendum n'aura pas été inutile.

IL y a la métropole, et puis il y a l'Algérie. Il y a l'objectif voulu par les Français (la paix la plus proche possible), et puis le moyen politique pour y parvenir. Que disent, là-dessus, les résultats du référendum ?

Le général de Gaulle a proposé publiquement une certaine politique : la mise en place par la France d'institutions provisoires (Exécutif à Alger, et Assemblées délibérantes). Il a demandé, par le référendum, aux Algériens (français et musulmans) s'ils acceptaient cette politique. C'est bien eux qu'il s'agit de faire vivre ensemble, c'est bien entre eux qu'il s'agit d'établir la paix. Qu'ont-ils répondu ?



LA FRANCE APRES LE REFERENDUM ***vue par TIM***

Les manchettes de la presse quotidienne, depuis lundi, sur ce point essentiel, sont très confusionistes. On lit un peu partout qu'il s'est dégagé en Algérie une majorité de Oui. Ce n'est pas exact. Pour lire la réponse il faut s'en tenir aux quelques grandes agglomérations où le vote a pu avoir un sens. Tout le monde sait que dans le bled l'Armée avait reçu pour consigne officielle de faire voter, et de faire voter Oui. En mélangeant ces votes fabriqués et ceux des grandes villes d'Algérie, on additionne des choses qui n'ont pas de rapport.

A Alger, à Oran, à Constantine et dans les départements qui les entourent, la politique proposée par le référendum a été mise partout en minorité, et d'une manière écrasante. Les cadres politiques européens avaient donné comme instructions de voter Non, le F.L.N. de s'abstenir. Contre ces Non et ces abstentions, combien la politique officielle a-t-elle obtenu de Oui ? Voici les chiffres :

A Alger : 146.000 Oui contre 515.000 Non et abstentions. A Oran : 112.000 Oui contre 330.000 Non et abstentions. A Constantine : 191.000 Oui contre 353.000 Non et abstentions.

C'est clair : la méthode dite de l'Algérie algérienne n'est pas acceptée par les Algériens. Elle n'a donc aucune chance, dans l'état actuel des choses, de constituer une solution. Elle est mort-née.

C'est l'un des moindres paradoxes de ce référendum : la majorité des Français a dit Oui à une politique qui, déjà, est évidemment inapplicable. On attend donc du pouvoir autre chose que ce qu'il a annoncé. Quoi et comment ?

APRES le référendum, le problème est plus complexe encore qu'auparavant car le scrutin a révélé au grand jour certaines données qu'on aurait eu le plus grand intérêt à ne pas rendre si évidentes.

La première, c'est l'emprise du F.L.N. sur toutes les masses citadines musulmanes : il n'est même plus question pour l'Armée d'aller dans les Casbahs d'Alger, d'Oran ou de Constantine forcer les musulmans à voter. Elles sont devenues de véritables bastions F.L.N. Le mythe de la pacification a volé en éclats.

La seconde, c'est la représentativité de ce qu'on appelle les ultras : autant en France ils sont isolés, autant en Algérie, on vient de le voir, ils traduisent le sentiment de la masse européenne qui a, en bloc, voté avec eux.

La troisième, c'est que l'Armée, là où elle peut encore agir — dans le bled — est une puissance avec laquelle l'Etat continue de négocier : elle a fait voter Oui après que l'on eut autorisé le commandement à répercuter à tous les échelons des directives officielles selon lesquelles « voter Oui, c'est voter pour la mise en place d'institutions algériennes *sans le F.L.N.* » (et c'est bien ce dont il s'agit). A cette condition, elle a mis son pouvoir au service du gouvernement.

QUE va faire de Gaulle ? Il y a ses intentions personnelles que nous n'essayerons pas de déchiffrer ; et il y a les faits dont il devra tenir compte, le bilan du référendum étant finalement celui-ci :

1. La quasi-unanimité des Français est pour la paix. Tel est donc le mandat qui est donné à l'exécutif.

2. Mais la méthode proposée est refusée par la quasi-unanimité des Algériens (français ou musulmans). Elle n'est acceptée que par l'Armée.

Que faire ? Ou bien le chef de l'Etat va poursuivre dans la voie qu'il a annoncée, en s'appuyant — comme jusqu'à présent — sur l'Armée. Ou bien il va modifier la méthode et ce ne peut être qu'en s'entendant avec le F.L.N.

La guerre ou la négociation : c'était le choix avant, c'est le choix après. Le référendum ne l'a pas changé, il l'a seulement rendu plus brutal, plus évident — ce qui pourrait être un progrès, si le général de Gaulle avait l'intention d'agir. Nous n'avons aucune lumière sur ce point, pas plus aujourd'hui qu'hier. Ainsi l'opération du 8 janvier a confirmé, éclairci des évidences ; elle n'a pas modifié la situation : elle n'a pas été un acte politique.

ELECTIONS après élections, référendum après référendum, discours après discours, le temps passe mais rien ne bouge : le pouvoir demeure en place, confirmé, surconfirmé, et toujours immobile.

Des kermesses comme celle de ces dernières semaines donnent l'illusion de l'action, elles ne la remplacent pas.

L'étonnant de ce jeu, qui est dans la nature du pouvoir personnel, et peut-être nécessaire à sa durée, c'est que tant de citoyens d'un peuple si intelligent ne s'en lassent pas. François Mauriac a raison : honneur à la Télévision !

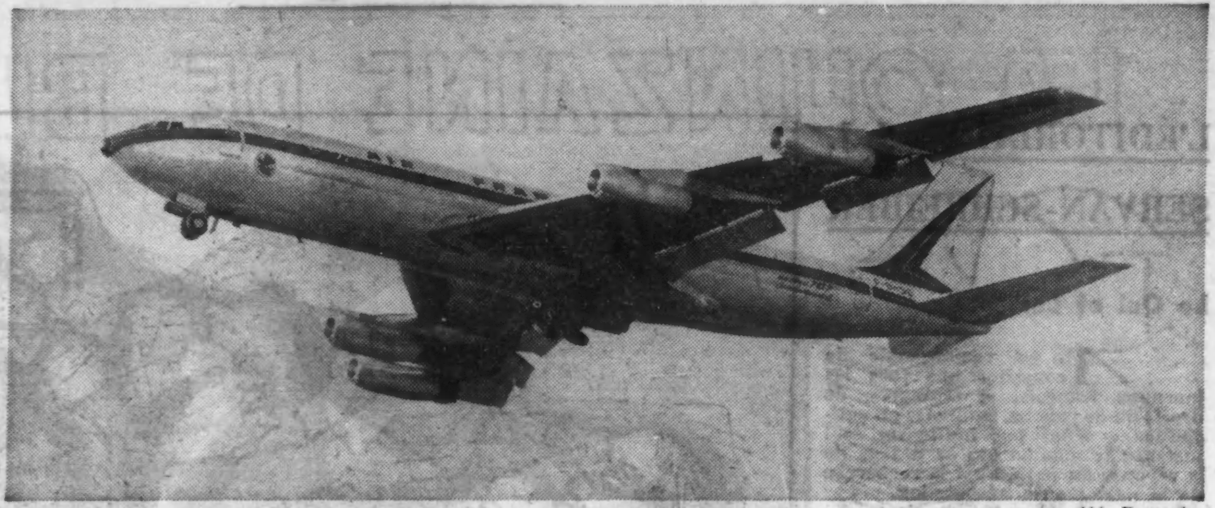
J.-J. S.-S.

HOLMES
22, AV. VICTOR HUGO, PARIS · PAS. 57 03
solde
sa collection de vêtements de luxe, pour hommes.
PUBLICIS

LA NATION

La semaine

● *Toujours réquisitionnés, les pilotes de « Boeing » d'Air France proposent : « Versez les sommes en litige (20 millions par an) à nos services sociaux ».*



(Air France.)

UN BOEING 707 D'AIR FRANCE.
Un plafond trop bas ou trop haut.

LE mardi 27 décembre, à 9 h. 30 du matin, décollait d'Orly le long-courrier « jet » Paris-Douala-Brazzaville : c'était le premier « Boeing » d'Air France à prendre l'air depuis le 8 décembre. Après une grève de près de trois semaines, son équipage avait été réquisitionné sur ordre du ministre des Travaux publics et des Transports. Les 200 membres d'équipage des dix-sept quadriréacteurs de la Compagnie nationale allaient être ainsi touchés un à un par la mesure gouvernementale prise pour combattre la situation de monopole qui leur permettait de paralyser une entreprise de 20.000 employés, instrument de notre prestige international.

Le lendemain, le « jet » Paris-Montréal s'envolait avec deux heures de retard. Depuis, quelques perturbations sporadiques ont encore marqué le départ de certains long-courriers, les équipages des Boeing — toujours requis sur la base du nouveau régime de travail proposé par la Compagnie — refusant parfois de déroger à la réglementation qui régit l'aviation civile. Et le comité intersyndical des personnels navigants doit retenir ses adhérents de recourir à cette épée de Damoclès que constituerait l'application intégrale et systématique des normes de leur profession. Une telle grève du zèle serait en effet susceptible d'immobiliser au sol tous les Boeing dans le respect de la légalité. Mais elle conduirait le personnel d'Air France à un véritable hara-kiri.

C'est pourquoi une mesure d'apaisement est vivement souhaitée et recherchée de part et d'autre après la crise d'autorité du gouvernement.

Le décret Buron

Le conflit ne porte plus en effet que sur une différence de 81 francs dans le calcul de la rémunération de l'heure de vol, les pilotes tenant ce chiffre pour un avantage acquis au nom du principe syndical selon lequel l'heure de travail d'aujourd'hui ne peut pas moins valoir que celle d'hier, les pouvoirs publics voyant dans cette revendication une augmentation de salaire déguisée et injustifiable par rapport à des mensualités importantes.

La question des temps de vol, qui avait déjà provoqué une grève de dix jours en juillet dernier et de difficiles négociations en octobre-novembre, se trouve réglée depuis que la Compagnie, après le décret Buron du 31 octobre, a accepté d'abaisser le plafond de 95 heures à 85 heures par mois et le temps normal de 75 à 67 heures et demie (les syndicats demandèrent 65, après enquête médicale), en s'engageant à ne pas dépasser 240 heures par trimestre et 810 heures par an. Le couple 75-95 est celui qui avait été appliqué exceptionnellement pendant les quatre mois de pointe de la saison touristique, moyennant une majoration de 10 % du chiffre de base servant au calcul de la prime horaire.

Le point 70

Cette prime horaire de vol qui, dans la paie des équipages de l'aviation commerciale, s'ajoute au salaire constant, est le produit du chiffre de base (2.489 francs pour les jets « long-courriers ») par le nombre mensuel d'heures de travail normal sur un appareil conventionnel (85 heures), divisé par un point de rémunération théoriquement égal aux minima : c'est pourquoi le personnel demandait un point X fixé, sinon à 67,5 du moins à 68, la prime correspondant ainsi à celle obtenue pendant l'été avec la majoration de 10 %, soit 3.103 francs.

Le gouvernement a obligé la direction d'Air France, qui allait accepter ce chiffre le 9 décembre, à s'en tenir à un point de rémunération de 70, ce qui met la prime horaire à 3.022 fr. Ces deux points de différence représentent au total une somme de 20 millions d'anciens francs par an.

Le comité intersyndical vient de proposer que cette somme — objet du litige — soit affectée aux services sociaux de l'aviation marchande qui ont, en particulier, à leur charge 370 orphelins.

● *Un baromètre important de l'activité économique : la liste des cent plus grandes firmes industrielles du monde occidental.*

LA revue américaine « Fortune » vient de publier comme chaque année la liste des géants, les cent plus grandes firmes industrielles du monde occidental, Etats-Unis exclus. Cette liste est extrêmement significative pour les tendances qu'elle fait apparaitre.

La Grande-Bretagne, avec 33 firmes parmi les cent géants mondiaux, demeure de loin le pays industriel le plus concentré. Suivent l'Allemagne occidentale (19), la France (15), le Canada (7) et le Japon (5). Mais sur les 33 firmes britanniques, 8 seulement — moins du quart — ont gagné en importance ; 4 autres (qui viennent, il est vrai, en tête des cent) se sont maintenues, et 21 sont en recul relatif. Bref, le poids mondial de l'industrie britannique est en baisse.

Pour l'Allemagne, en revanche, on compte 8 ascensions sur 19 firmes classées ; pour les Pays-Bas, 2 ascensions sur 3. Les 3 firmes italiennes ont toutes gagné en importance, ce qui confère à l'Italie le record d'Europe de la croissance. Enfin, avec 5 firmes en ascension sur 5, le Japon s'attribue le record mondial.

Pour la France, la baisse est encore plus sensible qu'en Grande-Bretagne. Sur ses 15 firmes classées, 12 ont vu leur importance décliner et 3 seulement l'ont vu croître : Péchiney, Rhône-Poulenc (chimie) et — grâce au Sahara — la Française des Pétroles.

Le déclin du poids mondial des firmes françaises ressort clairement d'un examen par secteurs :

Dans le secteur automobile, où la France compte 4 firmes classées, Renault est tombé du 16ᵉ au 25ᵉ rang, Simca du 43ᵉ au 51ᵉ, Citroën du 37ᵉ au 57ᵉ, Peugeot du 64ᵉ au 75ᵉ. Dans le même temps, Volkswagen passait du 9ᵉ au 8ᵉ rang, et Fiat du 18ᵉ au 14ᵉ, devançant Renault, de même que la Ford britannique et Daimler-Benz.

Rhône-Poulenc et Péchiney

Dans le secteur sidérurgique, les trois firmes françaises classées perdent respectivement 6, 7 et 10 points et se trouvent dépassées par un nouveau venu japonais qui, non classé en 1958, s'attribue le 79ᵉ rang. Dans l'équipement électrique, avance, également, du Japon : Hitachi passe du 46ᵉ au 24ᵉ rang, se hissant presque à égalité avec le trust britannique des Associated Electrical Industries ; de son côté, la Shibaura Electric, de Tokyo, gagne près de 50 places (38ᵉ au lieu de 87ᵉ). France : aucune firme classée.

Cependant, dans le secteur chimique, la France remporte deux succès notables : Rhône Poulenc, non classé jusqu'ici, obtient la 76ᵉ place, et Péchiney avance de la 95ᵉ à la 78ᵉ. Dans ce secteur, le « géant » demeure l'empire britannique du I.C.I., Imperial Chemical Industries (4ᵉ place, sans changement), et l'Allemagne poursuit son avance en gagnant respectivement 7 et 4 points pour Bayer et la Badische Anilin (22ᵉ et 31ᵉ).

Dernière constatation : la lenteur de l'expansion de la grosse construction mécanique, par rapport aux secteurs-pilotes. A l'exception d'une seule (britannique), toutes les firmes classées reculent de 1 à 6 points.

SINÉ

— *On a gagné !*

POUR MONSIEUR ET MADAME
Deylo
PLUIE SPORT
4, boulevard des Capucines
OPE. 47-45
PARIS
Grand spécialiste du ski et de l'après-ski

SOLDES
de
jack Romoli
exclusivités masculines
38, AVENUE VICTOR-HUGO
187, BD SAINT-GERMAIN

— C'est incroyable ce que Charles peut salir comme blancs-seings !

● *Née du rapport Rueff-Armand, l'Organisation Générale des Consommateurs cherche 100.000 adhérents.*

«TELLE *huile de table est-elle vraiment « la meilleure » ou d'autres fabricants (voire le même !) vendent-ils des produits identiques à des prix moins élevés ? »*

« Y a-t-il des différences de qualité réelles entre les marques de lessives, postes de radio ou fers à repasser, et l'écart de leurs prix se justifie-t-il ? »

« Sur la dizaine de « yoghourts » offerts au même prix, en existent-ils qui méritent leur nom et soient irréprochables ? », etc.

Les réponses à ces questions — et à beaucoup d'autres — vous pourrez les connaître bientôt grâce à « l'Orgeco » (Organisation Générale des Consommateurs). Cet organisme, auquel le gouvernement vient d'accorder une symbolique aide de démarrage, sur la recommandation du Comité Rueff-Armand (recommandation absente, d'ailleurs, du rapport publié), a été créé par des militants syndicalistes et des coopérateurs. Son but : regrouper les consommateurs et, grâce à eux, lutter contre la politique malthusienne de nombreuses firmes, contre certaines mystifications publicitaires et contre les inadaptations, spéculations et privilèges corporatifs du commerce français.

L'Orgeco (1) procédera à des études économiques sur le coût réel des produits offerts. Elle homologuera les qualités et définira pour chacune d'elles un « juste prix ». Grâce à la puissance de son nombre, et à la diffusion de ses études par la radio et par la presse, elle pourra orienter la demande vers les produits les plus avantageux, passer des contrats avec tous fabricants et réseaux de distribution acceptant ses conditions et son contrôle, organiser enfin le boycott des firmes qui prélèvent des profits excessifs et imposent leurs prix à la vente.

L'Orgeco se propose également de développer les circuits témoins, d'exercer sur eux une surveillance serrée, d'offrir aux coopératives paysannes des débouchés directs capables de court-circuiter les intermédiaires abusifs. Enfin, elle espère faire contrepoids aux pressions politiques des « lobbies » qui, depuis des dizaines d'années, ont retardé tant de réformes urgentes : transfert des Halles, création de marchés nationaux, vente au cadran et sur échantillon.

Que 100.000 consommateurs réussissent à s'organiser, et la partie, dit l'Orgeco, sera déjà virtuellement gagnée : le regroupement pour la défense de l'intérêt général constituera, en s'amplifiant, une force politique et économique irrésistible.

(1) 76, rue de l'Université, Paris (7e). Adhésion : 3 NF donnant droit aux publications périodiques.

● *L'interminable Procès des Barricades a enfin connu sa minute de vérité : le colonel Debrosse, en quelques heures, a pulvérisé le plan de défense des accusés.*

AU procès des Barricades, revirement brutal. Un murmure s'élève, la défense s'affole, quelqu'un s'écrie dans les couloirs : « Il *casse la baraque !* » A la barre, un témoin, le colonel Debrosse.

« Debrosse, vous aurez à dégager le plateau des Glières. C'est une mission difficile. Conduisez-la avec calme et sang-froid, mais aussi avec résolution. Cette manifestation a assez duré. Il convient qu'elle cesse. »

Tel est l'ordre que le colonel Debrosse reçoit par téléphone, le 24 janvier, à 17 heures, du général Costes, commandant la zone Nord-Algérois. Cet ordre, il l'exécute, et le voici maintenant, près d'un an plus tard, devant le Tribunal des Forces armées. Pris à partie, vilipendé par les accusés et leurs avocats, pourquoi ? Parce qu'il est un trouble-fête : l'homme qui, hier, a résisté à l'émeute et qui, aujourd'hui, rétablit les faits.

Un porte-voix à la main

En deux heures, le colonel Debrosse a détruit tout le patient édifice construit depuis deux mois et tendant à tracer des Barricades un tableau idyllique. Il a mis à nu la réalité sanglante de l'émeute, démenti les accusés et leurs témoins, et il n'a pas été le seul : huit officiers, ses subordonnés, sont venus à la barre confirmer ses propos. Quarante minutes de fusillade, quarante minutes de vérité. De vérité tragique.

D'abord, la descente du Forum par les escaliers du boulevard Laferrière. A l'envi, les accusés et leurs témoins, entre autres le capitaine Filippi, ont assuré qu'elle fut faite au pas de charge, l'arme à la main, « canon en avant ». Lentement, d'une voix parfois trouée par l'émotion, le colonel Debrosse répond :

« Nous sommes descendus au pas. Je suis arrivé le premier sur l'avenue Pasteur, occupée par les manifestants. Je les ai priés de se retirer, on m'a répondu par des insultes. J'ai alors attendu que tous mes hommes soient rassemblés derrière moi. Leur arrivée a provoqué un premier repli. J'en ai profité pour m'adresser de nouveau à la foule. J'avais un porte-voix à la main et j'exhortais les gens à se retirer lorsque des projectiles divers nous sont tombés dessus, des immeubles. Plusieurs de mes gendarmes ont été blessés. Un moment après, comme je continuais à exhorter au calme, j'ai entendu presque simultanément l'explosion d'une grenade sur ma droite, avenue Pasteur, et l'éclatement d'un coup de pistolet de petit calibre, un coup très sec. Les cris ont redoublé. Les projectiles sont tombés en pluie et j'ai seulement alors donné l'ordre à ma colonne d'avancer. A peine ce mouvement était-il amorcé que des rafales d'armes automatiques se sont déclenchées. Et ç'a été la fusillade. »

Il est alors 18 h. 08. Jusqu'à 18 h. 45, le tir continuera, intense, dominé par des rafales de fusils mitrailleurs, nourri par des coups de fusils, de revolvers, de pistolets, de pistolets mitrailleurs, grossi par des explosions de grenades et aussi d'engins de fortune, tels que ces pneus bourrés d'explosifs que les émeutiers envoyaient dans les jambes des gendarmes, sur le toboggan des rues en pente.

Même les pneus ?

Voilà ce que les accusés appellent une « manifestation spontanée ». Mais ces armes ? Certes, ils en admettent l'existence dans leurs déclarations antérieures ; ils affirment seulement qu'il s'agissait d'armes « légales », justifiées par des ports d'arme individuels. Même, demande le tribunal, les pneus bourrés d'explosifs ? Aussitôt, le colonel Gardes aperçoit le danger. En homme habile, il expose que ces pneus ont dû être enlevés dans un dépôt de vulcanisation voisin et qu'ils n'étaient sûrement pas meurtriers. « *Car*, ajoute-t-il, *s'ils avaient contenu des explosifs, cela, évidemment, démontrerait la préméditation.* » C'est en effet ce que chacun, tout de suite, a compris.

Restent les fusils mitrailleurs. Impossible 1°) d'en contester l'existence, et 2°) de les faire passer pour des armes « légales ». Alors, on biaise,

→

on ergote, on évite de les situer : tous les témoins, anciens membres des U.T., se montrent assez habiles pour admettre que quelques-uns ont bien disparu des dépôts, mais qu'ils y sont revenus avant la fusillade... Et voici que les dépositions des gendarmes remettent tout en question, car ils les ont *vus*, eux : un au P.C. Ortiz, un autre à la grande poste, un troisième sur le toit d'Air Algérie, un quatrième dans la direction des Facultés, d'où il prenait en enfilade l'avenue Pasteur...

De celui du P.C. Ortiz, le colonel Debrosse dira :

« Il était sur le balcon, je l'ai parfaitement vu. J'étais à moins de dix mètres de lui. »

Le rôle des U.T.

La veille, le capitaine Filippi avait affirmé : *« Je suis resté sur le balcon tout le temps de la fusillade. Il n'y avait aucune arme et personne n'a tiré. »* Réplique du colonel Debrosse :

« Personnellement, je suis descendu vers une buvette qui fait face à la Compagnie algérienne, dans le square du boulevard Laferrière. Et, de là, j'ai vu tirer à deux étages : l'entresol et le deuxième. Des hommes s'appelaient des fenêtres, lâchaient des coups de feu et se retiraient, laissant la place à d'autres pour revenir ensuite et recommencer. »

Et il raconte aussi comment, pris dans ce feu intense, il donna six fois à son trompette l'ordre de cessez-le-feu : *« Chaque fois, le tir s'arrêtait, chaque fois, une longue rafale d'armes automatiques lui donnait le signal de recommencer. »*

Sur cet acharnement de l'émeute, accord, toujours unanime, des gendarmes. On sait maintenant que des blessés furent achevés, que des femmes criaient : *« Nous voulons du sang ! »*, que les micros d'Ortiz hurlaient : *« Nous avons bousculé les gendarmes ! En avant ! L'insurrection continue ! »* et enfin — déposition du capitaine Massini — qu'un plein camion d'U.T. à béret noir mit en batterie un nouveau fusil mitrailleur et tira, lorsque la fusillade s'apaisait, sur les gendarmes en retraite...

Car il ressort de toutes ces dépositions que les U.T. jouèrent un grand rôle dans l'affaire. Rôle que définit parfaitement le colonel Debrosse :

« Les bataillons U.T. étaient à la disposition des commandants de sous-secteurs et ne devaient, par conséquent, exécuter des missions que dans cette limite. En venant au P.C. Ortiz et en y amenant leurs hommes, leurs officiers ont donc failli à leur devoir. »

Ici se pose une autre question : celle de la défection des bataillons parachutistes.

« Vous serez appuyés dans votre action, précisait l'ordre du général Costes, *par le 1er R.E.P. et le 1er R.C.P. »* Or, à 18 h. 30, devant les bureaux du « Bled », le colonel Debrosse rencontre enfin le colonel Dufour, chef du 1er R.E.P., et celui-ci le tance et lui déclare tout net qu'en intervenant il a *« rompu un accord »*. — *« Quel accord ? J'ai obéi à un ordre,* réplique sèchement le colonel Debrosse, *et vous qui deviez m'épauler, où étiez-vous ? »* — *« J'attendais au tunnel des Facultés, je n'avais pas d'ordre, je suis venu au plateau des Glières lorsque j'ai entendu la fusillade... »* — *« Et vous avez mis quarante-cinq minutes pour venir ! Quarante-cinq minutes pour faire votre métier ! »*

Pas si fous !

Le lendemain, scène plus effarante encore. Au colonel Debrosse qui s'étonne de ne pas avoir été appuyé la veille, le commandant Laffargue, chef d'état-major adjoint de la 10^{e} Division parachutiste, tient ce langage :

« Vous avez eu des pertes, c'est regrettable. Mais c'était une belle c... de vous envoyer là. Evidemment, il vous fallait bien obéir. Nous, on n'a pas été si fous. J'ai mis l'ordre dans ma poche, et le tour a été joué. »

Le commandant Laffargue niera ces propos, mais reconnaîtra qu'il y eut quelque part un « grenouillage ». Ordres non transmis, attitudes singulières, coalitions évidentes contre l'autorité, peut-être le colonel Debrosse en sait-il là-dessus plus qu'il ne dit. Sur un point, pourtant, sa déposition éclaire encore bien des choses. Interrogé sur les « difficultés » du colonel Fonde, dont il était l'adjoint, et qui, pour son malheur, ne se trouvait pas encore à Alger en 58, il évoque les contacts entre l'Armée et les « mouvements nationaux », contacts plus ou moins étroits selon les attitudes respectives à l'époque du 13 Mai. Ainsi, lors de la venue de M. Georges Bidault à Alger, le général Massu en personne confia au F.N.F. le soin de protéger la réunion du stade Saint-Eugène afin de « décharger (disait-il) les forces du maintien de l'ordre » — mais celles-ci ne le furent nullement, car il ne jugea même pas utile de les prévenir ! Ces amabilités étaient quotidiennes, autant qu'on a pu le comprendre. Le matin du 24 Janvier, le colonel Debrosse proposa d'adjoindre ses éléments les plus éprouvés aux cordons de parachutistes qui devaient interdire le centre d'Alger aux manifestants : il précisa que le colonel Fonde approuvait cette idée et s'entendit aussitôt répondre :

« Le colonel Fonde, on s'en f... ! Le général s'en f... et nous aussi ! »

En face de ces témoignages, que pouvait être l'attitude de la défense au procès des Barricades ? Prétendre que la fusillade ne concerne pas les accusés, puisque à l'exception d'Ortiz en fuite, aucun d'eux n'est poursuivi pour assassinat ? Elle s'y employa, bien sûr. Mais il n'était pas possible de traiter par le mépris une déposition dont, visiblement, le tribunal retenait les termes. Alors, dix avocats se déchaînèrent pendant plus de cinq heures pour déconsidérer par tous les moyens, y compris l'injure, l'homme qui ruinait leur plan, et tenter de l'enfermer dans des contradictions mineures. En vain : le colonel Debrosse ne bronche pas sous les assauts.

Pourquoi cette flambée de haine à son égard ? La chose est claire : on ne reproche pas tant à cet homme d'avoir ruiné une fausse image de l'émeute que d'avoir, le 24 janvier 1960, exécuté l'ordre reçu. Ce que ces « patriotes », admirateurs de la discipline militaire, reprochent en fait à ce soldat, c'est avant tout d'avoir été loyal.

POLITIQUE

● Le départ de M. VALÉRY GISCARD D'ESTAING, secrétaire d'Etat aux Finances, paraît certain. En revanche, M. PIERRE CHATENET, après la réussite de son organisation du référendum, pourrait se maintenir au ministère de l'Intérieur, malgré les pressions de l'U.N.R. qui souhaite voir l'un des siens place Beauvau.

● Première tâche du GÉNÉRAL GAMBIEZ, qui va remplacer le général Crépin comme commandant en chef en Algérie : la préparation d'une trêve.

● Autre mutation prévue : le remplacement du général DE POUILLY à la tête du corps d'armée d'Oran.

● M. JEAN-PIERRE BÉNARD, actuellement ambassadeur de France au Cameroun et ancien chargé d'affaires en Tunisie, deviendrait prochainement ambassadeur à Tunis, poste vacant depuis l'affaire du « mur » en mars 1960.

● Tous les Européens libéraux d'Algérie pressentis pour participer à l'exécutif algérien ont refusé.

● M. PIERRE GUILLAUMAT ne restera pas à l'Education nationale : il ne s'entend pas avec les représentants des syndicats d'enseignants.

● Voulant profiter de la vague gaulliste du référendum, l'U.N.R. a demandé que les élections aux conseils généraux se fassent au printemps : les conseillers constituent une grande partie des électeurs sénatoriaux et le tiers du Sénat, choisi par tirage au sort, sera renouvelé fin 1961.

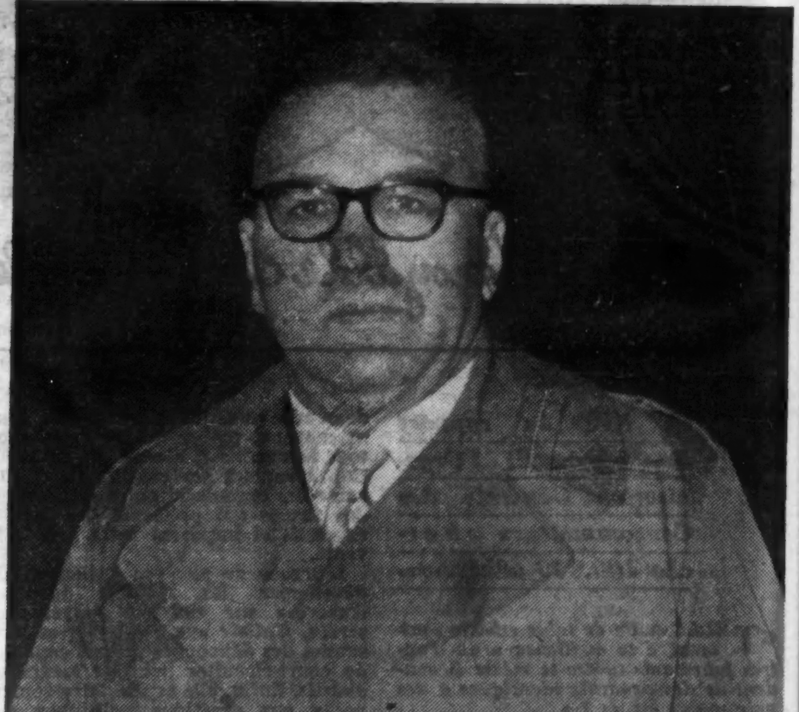
● Le général PARTIOT, chargé de l'inspection générale des S.A.S. et S.A.U., a démissionné pour protester contre les consignes gouvernementales en faveur du « oui ». Le gouvernement a refusé cette démission et interdit que la nouvelle soit rendue officielle.

● Un conseiller général du Jura, M. ANDRÉ SOCIÉ, a lancé dans son département le mouvement S.T.O.P. (Sursaut des Travailleurs Ouvriers et Paysans) sur les thèmes de l'opposition de gauche : M. Edgar Faure y a fait adhérer quelques-uns de ses amis, mais ne s'est pas engagé lui-même.

● Commentant les résultats du référendum, M. CHALANDON a dit qu'il ne fallait pas désormais « décevoir les travailleurs » : allusion au projet U.N.R. sur « l'association capital-travail », dont il sait que M. Baumgartner ne veut pas. M. Chalandon serait sur les rangs si la succession de ce dernier s'ouvrait.

● La Société américaine HOOVER (aspirateurs, machines à laver, etc.) précise qu'elle n'a pas encore choisi la ville où elle installera sa nouvelle usine en France (2.000 ouvriers). Entre Epinal et Le Havre, c'est Le Havre, pour le moment, qui serait en tête.

Les informations de la Semaine ont été recueillies par BRIGITTE GROS, P.-M. DE LA GORCE, CLAUDE KRIEF, MICHEL BOSQUET, JACQUES DEROGY et J.-M. THEOLLEYRE.



(Agip.)

LE COLONEL DEBROSSE.
Les gendarmes ont vu les fusils-mitrailleurs.

La situation la mieux assise de France

C'est M. SELLIER qui vous la procurera : c'est un spécialiste en fauteuils, banquettes-lits, sièges et salons, qui met sa grande compétence à votre entière disposition.

Sans aucun engagement de votre part, consultez-le pour tous vos problèmes. AUX GALERIES BARBES, Département « Sièges », 55, boulevard Barbès, Paris. Tél. ORN. 55-55.

Magasins ouverts tous les jours sans exception de 8 heures à 19 h. 30 sauf le dimanche.

Revue complète d'ameublements gratuite sur demande, joindre quatre timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi.

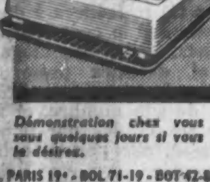
Thermo-Fax

REPRODUCTION ÉLECTRIQUE INSTANTANÉE

● La " SECRETARY "
C'est la machine de bureau par excellence. Conçue pour un usage intensif, elle permet la copie à sec de tous les formats commerciaux usuels.

● L' " ADJOINTE *portable* " *
Elle est toute petite. Elle a été spécialement conçue pour le bureau de l'homme d'affaire, de l'ingénieur et de ceux qui exercent une profession libérale.

● La " MAJOR "
C'est la machine des grands formats : documents comptables, plans, dessins 27×42 cm, 27×63 cm, etc...



Démonstration chez vous sous quelques jours si vous le désirez.

MINNESOTA DE FRANCE 135, Bd Sérurier, PARIS 19^{e} - BOL 71-19 - BOT 42-80 TÉL. 42-22-21 à LYON et 57-34-56 à LILLE

ALGÉRIE

Les nouvelles perspectives

● ***Expulsé d'Algérie pour avoir écrit que l'Armée ferait voter « oui » dans le bled (ce qui est établi par les textes officiels eux-mêmes), Claude Krief vient de rentrer à Paris. Il répond à la question : les Musulmans accepteront-ils d'entrer dans un exécutif sans le F.L.N. ?***

C'EST un Algérien nationaliste qui me parle. Est-il militant F.L.N. ou a-t-il des responsabilités politiques au sein de l'organisation clandestine du G.P.R.A. ? Je ne le sais pas. Ce sont des questions que l'on ne pose pas à Alger. Mais son ton indique clairement qu'il engage plus que lui-même.

« *Il ne s'agit pas,* dit-il, *de savoir si oui ou non l'Algérie sera indépendante. Il s'agit seulement de savoir dans quel état elle arrivera à l'indépendance...* »

Pour le référendum, le F.L.N. avait multiplié les consignes de calme à Alger. Pourquoi ? « *Il serait facile,* m'a dit mon interlocuteur, *de déclencher des troubles. Cela pourrait être utile sur le plan international, mais, sur place, les conséquences seraient désastreuses. A la peur succéderaient le chaos et la panique, surtout dans les milieux européens. Nous ne voulons pas de l'affrontement des communautés. Ce serait trop grave, et le mouvement deviendrait incontrôlable. Il faut tenir compte des leçons du Congo. L'internationalisation ne peut être que l'ultime ressource.* »

Pour d'autres raisons, ultras et officiers activistes ont tenu un raisonnement analogue. Deux réunions ont eu lieu au « sommet » avant le vote de dimanche. Une minorité résolue au pire était d'avis de « *tout tenter, quitte à voir le sang couler* ». Une seconde tendance estimait que, « *dans l'atmosphère de tension qui régnait à Alger, l'évolution d'un processus de violences en chaîne échapperait à tout le monde* ». Les plus hautes autorités militaires avaient prévu, en cas de troubles, « 2.000 morts » si tout se passait bien, « 10.000 ou plus » dans le cas contraire. Les activistes ont donc « décommandé » toutes les manifestations d'opposition prévues, y compris la grève, qu'un tract de dernière minute présenta comme une « provocation » émanant des services de M. Coulet, directeur des affaires politiques au cabinet du délégué général M. Morin.

(Letellier-Dalmas.)

DANS LA CASBAH D'ALGER.
« *Ah ! si de Gaulle avait dit...* »

Les directives « secrètes »

Le calme qui a régné à Alger est le fruit de cette conjonction rare entre le F.L.N. et les activistes. Les « franges » qui échappent aux deux tendances n'ont pu peser suffisamment sur la situation.

Or le risque d'explosion était la seule inquiétude sérieuse de la Délégation générale. Pour le reste, le résultat du référendum était acquis depuis que l'Armée s'était résignée à appliquer les directives reçues. Le fait de l'avoir écrit la semaine dernière m'a valu d'être expulsé d'Algérie. Le directeur de la sûreté, M. Jacques Aubert, m'a dit : « *Votre article de la semaine dernière, saisi en Algérie, vous rend « persona non grata » pour les autorités militaires.* »

Pourquoi ? C'est que la situation du général Crépin, qui vit, du reste, ses dernières heures de commandant en chef en Algérie où doit le remplacer le général Gambiez, est tout à fait paradoxale. Hostile à la politique gouvernementale, comme la majorité des états-majors, il a été mis dans l'obligation d'apporter son concours au succès d'une évolution qu'il réprouve. Il ne pouvait, comme l'en avertissait le gouvernement, couper les cadres d'active du contingent, couper l'Armée de la nation, diviser les officiers eux-mêmes...

Mais les uns et les autres ont obéi « les dents serrées », « la rage au cœur ». Les fameuses « directives secrètes » ont concrétisé cette obéissance. « Secrètes » ? La plupart des journalistes présents à Alger ont reçu sous enveloppe fermée, à leur nom, des flots de photocopies reproduisant le message de M. Debré, les directives du général Vezinet, commandant à Alger, les directives du général Crépin, les directives préfectorales, toutes frappées du sceau « secret » ou « très secret ».

Y a-t-il eu, à ce sujet, une enquête de la sécurité militaire ? Toujours est-il que la colère des états-majors s'est retournée non contre ceux qui ont divulgué ces textes, mais contre les journalistes qui ont fait leur métier d'informateurs.

Ce n'est pourtant pas la première fois que l'Armée s'engage, en Algérie, sur un vote. Cela s'est passé au cours du référendum de 1958, pendant les législatives, les municipales, etc. Les activistes eux-mêmes ont dénoncé ces interventions, accusant en particulier MM. Lauriol et Marçais d'être « les élus de l'Armée » à une époque où ces derniers passaient pour gaullistes. La vérité, c'est qu'il n'y a jamais eu de véritable liberté de vote en Algérie. Le référendum de la semaine dernière ne pouvait échapper à la règle, même si la liberté relative des musulmans s'est accrue dans les grandes agglomérations.

A Djemma-Saharidj

Djemma-Saharidj. C'est un gros bourg kabyle, à flanc de coteau. Au printemps, on s'y croirait dans un jardin. Aujourd'hui, malgré le soleil, les rues sont détrempées ; il a plu hier. Plus de deux mille inscrits musulmans dont une majorité de femmes — les hommes travaillent en France ou dans les villes. Deux bureaux de vote ont été installés, l'un pour les femmes, à l'école de filles, l'autre pour les hommes, à l'école de garçons. Il est midi. Personne n'a encore voté. Sur la place, les hommes discutent. Le sénateur-maire de Mekla, M. Bennaceur, vient de prononcer quelques paroles. Personne n'a bougé.

« *Ils sont difficiles,* me dit le commandant, qui fume placidement sa pipe. *Je pourrais aller en chercher deux et les amener au bureau de vote en les prenant par les épaules. Peut-être ne demandent-ils pas mieux. Mais je ne le ferai pas. Il faut qu'ils sachent ce qu'ils veulent...* »

Ce qu'ils veulent ? A deux heures, personne n'a bougé. Un artisan que j'aborde dans le village me dit :

« *Nous avons la radio, vous savez. Il y en a qui disent : « Le oui c'est la paix », d'autres : « Le non c'est la paix ». Comment savoir ? On en a assez des belles promesses. Voilà deux ans que de Gaulle nous a annoncé la*

→

GARY
73, CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS 8e
ELY. 77-76
soldes annuels
vêtements de luxe
pour hommes,
démarques extraordinaires
à tous les rayons !..

UN BUREAU DE VOTE A CHABET-EL-AMEUR.
Sinon un feu vert, du moins un clignotant. (Dalmas.)

fin de la guerre. Depuis Melun, c'est terminé pour nous. Personne ne votera sans « coup de force », c'est-à-dire si on ne nous oblige pas... Ah ! si de Gaulle avait dit : « Oui, c'est la négociation avec le F.L.N. », on se serait tous fait tuer pour voter, tous, les hommes, les femmes, les enfants et même les chiens... »

La côte qui monte à l'école de garçons est rude. Après avoir attendu en vain, je redescends pour rejoindre la route. Bientôt le passage vers Alger sera interdit, vu l'heure, pour des raisons de sécurité. Dans le chemin, un homme monte. C'est presque un vieillard. Une méchante djellaba qui a dû être blanche. Il a les pieds nus dans la boue.

« Alors, vous allez voter ? ».

L'homme bredouille. Dans un français approximatif, il répond : *« J'allais aux champs avec les bêtes. Les militaires m'ont arrêté. Ils m'ont dit : « Va voter. » Mais personne n'a voté. Dites-moi, monsieur, ce que je dois faire, dites-moi... »*

Dans ses yeux on lit le désarroi, la peur. Déplaire aux militaires ? Enfreindre le mot d'ordre d'abstention ? Son drame se lit sur son visage. Il a les larmes aux yeux et interroge mon confrère Thomas Brady, du « New York Times » :

« Dites-moi ce que je dois faire... »

Brady ne pouvait que répéter : *« Mais je ne sais pas, c'est à vous de voir... »*

Soustelle ?

Nous sommes repartis. L'homme s'est assis au bord du chemin, à mi-distance de l'école et de la route. Je n'ai jamais su s'il avait voté. Mais pour moi, à cette seconde, il a été l'Algérie. Non celle qui combat, activiste ou F.L.N., non l'Algérie consciente et politisée, mais l'Algérie écrasée, écartelée...

Dans les villes, l'abstention est l'indice de l'emprise nationaliste. Il faut vouloir s'aveugler pour ne pas s'en rendre compte. Les Algériens ne sont plus « concernés » par la politique gaulliste, ou plutôt par la politique intérieure française. La prolongation de la guerre a aggloméré autour du G.P.R.A. et de Ferhat Abbas la masse musulmane. Et il en est de même dans les villes de l'intérieur. La vague atteint maintenant Sétif, Bel-Abbès, Tiaret, Boufarik, d'autres agglomérations qui voient flotter entre les mains des manifestants des drapeaux algériens.

Les Européens eux-mêmes ont commencé à prendre conscience de ce fait, à tenter surtout de dépasser la peur physique, la fascination du geste désespéré. Avec l'abstention musulmane, c'est la leçon la plus nette du référendum: de nombreux Européens, surtout à l'intérieur, ont voté, malgré les consignes de « l'Algérie française », « oui » à de Gaulle. L'un d'eux m'a expliqué sa position :

« On a accumulé les... bêtises dans ce pays. Mais je ne veux pas croire que tout est perdu. L'Algérie française est morte. Un coup d'État problématique ne réglerait rien, tant s'en faut, pour nous : ce serait alors des milliers de musulmans, partout, dans les rues. De Gaulle nous a trahis, oui, mais il ne peut pas nous abandonner. De toute façon, pour nous, c'est maintenant de Gaulle ou le G.P.R.A. Il n'y a personne d'autre. Soustelle ? Lès conditions dans lesquelles lui ou les militaires arriveraient au pouvoir les amèneraient à brader l'Algérie en disant que c'est la faute à de Gaulle et qu'il n'y a plus d'espoir. De Gaulle, lui, peut obtenir du G.P.R.A. des garanties. C'est dans ce sens qu'il faut jouer... »

Cette position de raison et de bon sens luit faiblement dans la nuit activiste et le vide politique des Algériens d'origine européenne. Mais elle existe et il va falloir en tenir compte. A condition, bien sûr, que les militaires ne coupent encore davantage les ponts qui existent entre musulmans et Européens : à cet égard, l'arrestation, à Alger, d'un des collaborateurs de « L'Espoir », M. Kaddache, dans le cadre, prétend-on, de la répression des manifestations de décembre, est un indice extrêmement grave.

Pourquoi ? Parce que les états-majors, en se préoccupant, contre tout espoir, d'extirper le nationalisme musulman, ont l'arrière-pensée de démontrer l'inanité de «l'Algérie algérienne». La bataille se déplace maintenant sur ce terrain. Au moment où on s'apprête à mettre en place un « conseil de gouvernement » algérien, premier embryon de la « République algérienne », la tâche du gouvernement va s'en trouver compliquée.

Personne

« *L'exécutif peut encore tout résoudre,* m'a dit un musulman de l'intérieur qui a refusé jusqu'à présent de s'engager politiquement, bien qu'il ait été maintes fois sollicité. *Pourquoi ? Parce que tout le monde ici se rend compte qu'il faut une période de transition, de décompression. Il y a partout des armes, au sens propre, de la dynamite, au sens figuré. Nous ne voulons pas nous séparer des Européens ni des Israélites. Ils sont un atout dans l'Algérie de demain, même si une « épuration » est indispensable. Un exécutif bien conçu peut jouer ce rôle. Mais à une condition : c'est qu'il ne s'agisse pas d'un exécutif refermé sur lui-même, de ce que l'on pourrait appeler un exécutif de baodaïsation, mais d'un exécutif de transition, parallèle à une ouverture de négociations. Ce serait à nous de prendre contact avec Tunis, afin d'avoir, sinon un « feu vert », du moins un « clignotant ». C'est la seule façon d'éviter le chaos, des drames sanglants dont nous ne voulons pas. Mais pour que nous nous engagions, il faut que nous sachions avec précision où le général de Gaulle veut aller. Pour une nouvelle opération contre le F.L.N. — j'espère qu'il l'a compris — il ne trouvera personne de valable.* »

CLAUDE KRIEF.

AU COCHON DE LAIT déjeuners, dîners d'affaires
7, rue Corneille Paris (6e) DAN. 03-65
sa spécialité unique à Paris :
...cochon de lait rôti à la broche

ENQUÊTE

Casa - Alger - Tunis

● ***En moins de huit jours, notre envoyé spécial Jean Daniel a assisté à la conférence africaine de Casablanca, puis aux opérations du référendum à Alger avant d'arriver à Tunis d'où il nous câble.***

ASSISTER — en moins d'une semaine — à la Conférence africaine de Casablanca, au référendum à Alger, puis à la réunion du G.P.R.A. à Tunis, c'eût été, il y a quelques mois encore, vivre des événements contradictoires. Cette fois-ci, au contraire, et malgré un rythme haletant, tout s'ordonne.

Pourquoi ? Eh bien ! parce que le référendum a tout fait craquer en Algérie. Les calculs de ceux qui, installés dans l'avenir, s'imposaient de croire à l'immobilisme algérien, ces calculs doivent être adaptés.

Je l'écris comme je l'ai vécu : le succès du général de Gaulle au référendum en métropole et en Algérie a sonné le glas des dernières espérances des ultras et des activistes. Rien, ni les discours évolutifs et contradictoires du général de Gaulle, ni la fuite ridicule de Lagaillarde et de ses compagnons, ni le dernier voyage du général de Gaulle, n'avait suffi à enlever leurs illusions à certains états-majors ou à la masse des Européens d'Algérie. Sans doute faudra-t-il considérer comme un tournant décisif, dans l'histoire de l'insurrection algérienne, le dimanche de décembre où les foules musulmanes ont explosé et affiché leur passion nationaliste. C'est depuis ce dimanche que le mécanisme trop bien rodé des manifestations activistes a été détruit. C'est depuis ce même dimanche qu'est née dans les cités une grande peur, une peur plus terrible encore que celle de 1957 à la veille de la bataille d'Alger, parce que cette fois-ci c'est une peur sans recours.

Pourtant, malgré la peur, une espérance qui paraissait indéracinable s'accrochait au cœur des partisans de l'Algérie française. Les confidences sur place des uns et des autres sont parfois ahurissantes. Soustelle avait promis de vaincre. Les troupes d'Allemagne devaient entrer à Paris. Le référendum en France devait comporter des abstentions et des oppositions si nombreuses que le général de Gaulle laisserait la place à M. Pinay, etc. Le soir des résultats, lorsqu'il fallut bien sortir du rêve, et que l'on était contraint de rester seuls avec la peur, un haut fonctionnaire de la police algéroise commenta : « *Comme les musulmans ont bloqué les manifestations de rue et comme le désespoir est trop grand, nous sommes probablement entrés dans l'ère du plastic.* » C'est-à-dire de l'insurrection à but politique, du contre-terrorisme vindicatif et individuel.

Sur les murs d'Alger, il y avait d'immenses inscriptions : « *Non au fou* ». Le « fou », pour ceux de Bab-el-Oued et de Belcourt, c'est celui qui proclame à Mostaganem son engagement de faire l'Algérie française et qui se renie. Celui qui parle de lui à la troisième personne et que l'on juge d'un pays où le ridicule tue plus qu'ailleurs. Celui qui favorise les investissements, fait dépenser des milliards et « parle ensuite de tout laisser aux musulmans ». Or, le « fou », une fois encore, a gagné. Pour qui et pour quoi cette victoire ? On est lassé de se le demander. Mais il a gagné et le désarroi s'installe chez les Européens.

Le désarroi

Le spectacle de ce désarroi n'est pas réjouissant. J'ai toujours su que j'y serais sensible ; parce que, d'une part, ma solidarité est toujours demeurée entière avec les Français d'Algérie, et parce que, d'autre part, on ne peut pas ne pas être du côté des

(Kahia.)

Le Président Bourguiba avec M. Ferhat Abbas (*).
« ...Nous avons, nous, la France dans l'esprit. »

victimes, même lorsqu'elles ont contribué à ce point à leur propre malheur. Aujourd'hui que les Français d'Algérie paraissent les vrais vaincus de l'histoire, c'est à nous plus qu'à tout autre de défendre leurs droits. Nous ne pouvons pas simplement nous résigner à ce que les événements nous aient donné raison. Quand bien même ils continueraient de nous haïr pour leur avoir montré trop tôt ce qui les attendait, il n'est pas possible de se détourner d'eux.

Il y avait plus d'un an que je n'étais pas retourné dans ce pays où les souvenirs d'enfance empoignent, à chaque rue, à toute occasion. Ce pays impossible et merveilleux, qui est depuis des années à l'origine de tous les bouleversements français et d'une grande partie des secousses africaines. Il n'en aura pas fini, et pour longtemps encore, je crois, de nous déchirer, de nous surprendre et de nous émerveiller. Cela dit, depuis mon arrivée ici, juste au moment où des hommes plus irresponsables qu'indignes venaient d'expulser Claude Krief, j'ai été assiégé par les familles, les anciens amis qui avaient rompu avec les anciennes mystiques de l'Algérie coloniale, et par ceux aussi qui ne pensent qu'à leur avenir ou à celui de leurs enfants, sur une terre pour laquelle ils ont un attachement à coup sûr aussi intense que les musulmans.

La Voix des Arabes

On m'a demandé s'il fallait partir. Si le F.L.N. allait se venger. Si, en Tunisie et au Maroc, la vie était possible, etc. Toutes les questions, ou presque, impliquaient un désir de rester. Les autres, les irrécupérables, les trop compromis, ne se posent pas de questions. Ils se préparent au départ. Ils ont le sentiment que désormais les jeux sont faits.

De tout cela je me suis entretenu avec plusieurs jeunes nationalistes dans le décor trop cinématographique de cette fameuse Casbah. Dimanche dernier, j'ai écouté pendant la première partie de la nuit les résultats du référendum, dans l'une de ces maisons pittoresques et sordides qui font partie maintenant de l'histoire de la révolution algérienne, après avoir été l'un des sujets favoris de la mauvaise littérature policière. Nous étions une dizaine, assis sur des nattes autour d'une table basse. C'était un peu avant le couvre-feu, et les patrouilles de zouaves n'avaient pas encore occupé les terrasses pour surveiller les femmes qui, la veille encore, avaient donné le signal des chants nationalistes. Sur la table, il y avait un large drapeau en soie du F.L.N. Les plus âgés de mes hôtes n'avaient pas vingt-trois ans. La radio était branchée sur « La Voix des Arabes » du Caire.

L'Armée sait

A Alger, dans cette Casbah mille fois ratissée et corrompue, ces jeunes gens passaient une soirée comme ils l'auraient fait à Tunis. Comment était-ce possible ?

« *L'Armée sait*, m'a dit le plus jeune, *que si une patrouille vient, soit pour un contrôle d'identité, soit pour nous faire voter ou pour n'importe quoi, alors toute la Casbah entre en transe et que nous sommes décidés à nous faire tuer.* »

→

(*) Au centre, M. Boussouf.

LETTRE DE FERHAT ABBAS A JULES ROY

Après le discours du 4 novembre, au cours duquel, pour la première fois, le général de Gaulle avait parlé d'une « République algérienne », Jules Roy avait écrit dans « L'Express » à M. Ferhat Abbas une lettre ouverte que nous avons publiée le 25 novembre en nous déclarant prêts à publier l'éventuelle réponse du président du G.P.R.A.

Jules Roy vient de recevoir cette réponse. La voici :

Le 2 janvier 1961,

Monsieur,

J'ai lu avec une extrême attention la lettre ouverte que vous m'adressez dans « L'Express » du 25 novembre. Je ne saurais rester insensible aux accents d'humanité et de sincérité qui portent la marque de votre grand talent. L'importante contribution que votre noble livre « La Guerre d'Algérie » apporte à notre juste cause m'interdit de mettre en cause votre totale bonne foi. Aussi est-ce avec une douloureuse surprise que je vous vois attribuer à ma personne une quelconque responsabilité dans la prolongation du conflit. Sans vouloir entrer dans les détails de votre argumentation, je tiens néanmoins à vous répondre ceci :

Vous avez reconnu publiquement le bien-fondé de notre révolution dont vous analysez bien les causes profondes et dont vous approuvez les mobiles. Vous admettrez que nous ne saurions cesser la lutte armée tant que des garanties formelles sur les conditions d'une libre autodétermination ne nous auront pas été données au cours de négociations. Le G.P.R.A. ne peut lâcher la proie pour l'ombre.

C'est grâce à sa ténacité que le peuple algérien a obtenu la promesse de pouvoir disposer un jour de lui-même. Pour que ce jour arrive le plus tôt possible, il suffit que la France transforme cette promesse en actes. Cela dépend d'elle et non du F.L.N. Vous nous reprochez notre méfiance à l'égard du Président de la République française. Vous n'ignorez cependant pas que Melun nous a laissé un souvenir amer qui renforce notre désir d'obtenir des garanties non seulement de la France mais aussi des Nations Unies.

En ce qui me concerne, je suis, croyez-moi, des plus sensibles aux atroces souffrances physiques et morales qui s'abattent quotidiennement sur les populations d'Algérie. S'il est vrai que les nations s'enfantent le plus souvent dans la douleur et les larmes, je suis convaincu pour ma part que la nation algérienne a déjà largement payé son droit à la vie.

Mais nos sentiments personnels ne comptent guère malheureusement devant nos responsabilités publiques. Je suis le Président d'un gouvernement et d'un Front qui groupent toutes les tendances et tous les mouvements qui luttent pour la libération nationale.

Malgré mon rang de Président, je ne suis pas, à moi tout seul, le G.P.R.A. Aussi, je considère que votre lettre s'adresse beaucoup plus à celui-ci qu'à moi-même, ce qui limite d'autant la responsabilité personnelle dont vous voulez me charger.

Pour terminer cette brève réponse, j'ai foi moi aussi que de part et d'autre la sagesse finira par triompher et que les catastrophes que vous envisagez pour l'Algérie ne s'ajouteront pas à ses malheurs passés et présents.

FERHAT ABBAS.

« *Oui,* a résumé le seul étudiant du groupe, *depuis que nous sommes décidés à mourir, nous sommes libres.* » Mais que sont devenus les « bleus de chauffe », les indicateurs, tous les musulmans qui coopéraient avec les parachutistes ? On me répond : « *Leur chef est devenu fou. Le remords et la haine des autres l'ont rendu dément. Il était très connu ; c'était l'ancien adjoint d'Ali La Pointe. Les autres ont été les plus audacieux pendant les journées de décembre. Ils ont même fait tellement de zèle que parfois ils n'ont pas obéi aux consignes. La profanation de la Synagogue, c'est eux. Nous ne sommes pas d'accord.* »

« *On n'est pas d'accord,* reprend le dernier arrivé, un tout jeune que j'avais vu peu avant jouer au football sur l'une des placettes, *il n'empêche qu'on a tiré sur nous d'une maison habitée par des Juifs.* »

Nous parlons alors de la portée de ces incidents et de l'avenir possible entre musulmans et non-musulmans. Ils discutent devant moi et, dans la chaleur des échanges, finissent par oublier complètement ma présence. Ils sont tous d'accord. Les malheurs ont été trop grands depuis six ans pour qu'il n'y ait pas d'explosions et parfois des explosions injustes. Mais les ordres viendront d'en haut et lorsque Ferhat Abbas donnera des ordres, personne ne désobéira.

L'émission de « La Voix des Arabes continue. Soudain l'étudiant regarde sa montre et demande qu'on recherche le poste d'Europe n° 1. Se tournant vers moi, il commente : « *Le Caire, c'est pour entretenir l'espoir, mais lorsqu'on veut savoir ce qui se passe, on prend Europe n° 1.* »

La France dans l'esprit

La radio retransmet les bulletins de victoire du « oui ». A chaque annonce, je vois les visages s'éclairer, les regards briller. Je leur demande ce qu'ils espèrent de de Gaulle. Un ancien maquisard, qui a le bras coupé et qui, après avoir été fait prisonnier, a été libéré sur l'intervention d'un caïd, dont le fils était dans le même maquis, répond sans hésiter : « *La négociation avec Abbas. Ce que nous voulons, c'est que tout le monde soit pour lui en France et qu'il sache qu'en Algérie nous nous sommes tous abstenus. Comme cela, c'est clair.* »

Je lui dis que bien des gens en France estiment que la négociation n'aura lieu qu'après la chute de de Gaulle et après une grande épreuve. Aussi rapidement que tout à l'heure, il répond :

« *Non, maintenant c'est fini, nous n'avons plus le temps d'attendre. Ou bien ce sera avec de Gaulle, ou bien le monde entier sera en Algérie : les Russes, les Chinois, les Africains, les Arabes, tout le monde. Si de Gaulle veut, il peut tout de suite éviter cela. Pour nous, cela n'a plus d'importance. N'est-ce pas cela que vous avez appris à la conférence de Casablanca ?* »

Mais avant la période de la négociation, n'est-il pas préférable qu'il y ait une trêve, une pause au cours de laquelle l'expérience de la coexistence dans un État décentralisé serait tentée ? C'est la thèse prêtée au général de Gaulle par certains services officiels d'Alger.

Là, mes jeunes compagnons sont unanimes. Si la négociation n'a pas lieu, la guerre va devenir plus furieuse encore ; les deux communautés, au lieu de tenter une expérience, s'affronteront avec plus de haine et la rupture deviendra inévitable.

« *Or,* dit l'étudiant, *moi, je ne veux pas de rupture avec la France. Ce que j'ai lu de plus vrai sur mon pays, c'est une Française qui l'a écrit. C'est, tout récemment, Germaine Tillion dans votre journal. Et puis, si le général Massu dit qu'il a « l'Algérie dans le sang », nous, nous avons la France dans l'esprit.* »

On entend des cris. L'ancien maquisard est inquiet. Il dit que ce soir il vaudrait mieux qu'il ne se passe rien car ce ne sont plus les C.R.S. mais les zouaves qui patrouillent. « *Les C.R.S.,* ajoutent-ils devant mon regard surpris, *nous les respectons ; ils sont justes et impartiaux* ». « *Sans les C.R.S., en décembre, la Casbah aurait été à feu et à sang* », confirme un autre.

Comme à Melun

Ils me font parler de Casablanca, de Tunis et de Paris. Comment s'est passé le voyage de Nasser au Maroc ? Comment Bourguiba s'y est pris pour faire accepter aux Tunisiens de ne pas respecter le Ramadan ? Est-ce que Jules Roy est content de la réponse de Ferhat Abbas ? Et de Gaulle, qu'est-ce qu'il a dans le crâne ? Ils parlent de leurs malheurs, et c'est l'habituel et atroce récit de persécution et de répression. Un mécanicien, répondant à ma question, dit:

« *Moi, je pourrai tout oublier, tout, sauf la pourriture qu'ils ont mise dans l'âme de certains d'entre nous. La guerre d'accord, mais transformer des combattants en traîtres, comme cela s'est passé à la Casbah, je ne le pardonnerai jamais.* » Tout le monde se tait un moment. Le mécanicien a réveillé de mauvais souvenirs. Puis l'ancien maquisard dit :

« *Et encore, même cela nous l'oublierons si on nous aide à construire notre Algérie.* »

Nous nous sommes séparés dans la nuit. Ils se sont répartis dans des caches différentes. J'avais un laissez-passer pour circuler pendant le couvre-feu. Ils m'ont souhaité bonne chance, comme si c'était moi qui allais vers l'inconfort et eux qui restaient dans la liberté. Ils ne se doutaient pas à quel point ils paraissaient vainqueurs et libres.

Je suis allé rejoindre le Palais Carnot où des Français d'Algérie, rageurs, dénonçaient le « truquage » de la consultation électorale, truquage qui, pour une fois, se retournait contre eux. Comme l'a écrit avec un savoureux cynisme « L'Echo d'Alger », « *chacun sait qu'il est impossible de procéder à des élections libres en Algérie* ». Et en 1958 ? Et depuis cinquante ans ? Aujourd'hui, après tout, les abstentions de la Casbah et du Clos Salembier sont les manifestations d'une plus grande liberté.

(Dalmas.)

LE ROI DU MAROC AVEC M. FERHAT ABBAS (*).
« *Nos divisions mêmes servent la cause de l'Afrique.* »

Telle est donc la situation : l'Algérie française morte dans les espérances, les complots découragés, les musulmans donnant à la France son ultime chance, bref un de ces moments privilégiés et fugitifs. Le moment pour faire enfin le saut, tenter le pas décisif et forcer l'Histoire.

Avant que l'entourage du général Crépin ne reprenne son souffle, avant que la durée de la guerre ne fasse revivre les rêves, avant que les Algériens, fatigués d'attendre la paix de la France, ne sollicitent du monde la fin de la guerre, la voie est ouverte. Comme à Melun, ce serait — je pèse mes mots — criminel de laisser échapper l'occasion. Et ce serait surtout, à mon avis, désastreux pour les Français d'Algérie, en faveur de qui on peut encore et pour peu de temps obtenir des conditions décentes.

Une leçon

A Tunis, au moment où j'y arrive, le G.P.R.A. discute des conclusions de la conférence de Casablanca où il s'est passé, pour les Algériens, des choses importantes. Sans doute Ferhat Abbas aurait-il préféré n'avoir pas à souscrire — publiquement au moins — aux vœux concernant l'action marocaine en Mauritanie ou la condamnation d'Israël : cela peut représenter un engagement prématuré dans des options qui reflètent mal la totalité algérienne. Mais, en échange, Abbas a obtenu ce qu'il voulait, tout ce qu'il voulait, y compris la révision des relations des principaux Etats africains avec la France. Cela concerne, évidemment, la Communauté.

Nasser, dont le triomphe au Maroc a été extraordinaire, et Sekou Touré, qui s'est imposé à la conférence comme le meilleur dialecticien du monde africain, savent tous deux que leur rivalité avec les autres groupes africains s'exercera désormais sur le plan de la surenchère. Déjà, M. Houphouët-Boigny a donné six mois à la France pour réaliser la paix. A Casablanca, il s'est produit à cet égard un incident très édifiant. Le vif dialogue entre MM. Sekou Touré et N'Krumah sur le problème congolais s'éternisait. Le premier voulait aider directement Lumumba ; le second souhaitait adresser un ultimatum au Conseil de Sécurité. C'est alors que parvint la nouvelle de l'expulsion, par la Nigeria, de l'ambassadeur de France à Lagos. La Nigeria n'était pas représentée à Casablanca, mais elle prétendait donner ainsi une leçon à un groupe africain qui se présentait comme plus révolutionnaire que les autres.

« *Le moment est donc arrivé,* a dit Sekou Touré, *où nos divisions mêmes servent la cause de l'Afrique et ne font plus qu'accentuer l'orientation la plus extrême. Nous devons regretter les divisions, mais nous féliciter du résultat* ».

Je ne suis pas sûr que la surenchère soit une bonne méthode pour agir sur les événements et surtout pour les contrôler. Mais là n'est plus la question. Pour la France et pour l'Occident, le processus actuel est irréversible. Dans les chancelleries de Casablanca et de Tunis, on a soudain l'impression que les Américains — et en particulier le nouveau président, M. Kennedy — s'en rendent compte. Il reste quelques semaines à peine pour savoir si de Gaulle entend s'intégrer à ce processus, pour l'infléchir, ou s'il va se laisser balayer par son déroulement.

JEAN DANIEL.

(*) Au centre, le président Nasser.

ALGÉRIE 1961
numéro spécial : 4,00 nf
19, r. Jacob - Paris-6e
ESPRIT
C.C.P. 1154-51

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
BONS A 1 ET 2 ANS
UN RENDEMENT IMPORTANT
BONS A INTERET PROGRESSIF
UNE PARFAITE LIQUIDITE

POLITIQUE

A l'extrême-droite

● *Les « ultras » métropolitains ont commenté, devant Paul-Marie de La Gorce, la mort de leurs espérances. Comment se présente leur avenir ?*

« QUINZE *millions de Français de ce côté-ci de la Méditerranée ont dit à ceux qui, de l'autre côté, tendaient leurs mains angoissées et criaient au secours : « Allez-vous-en ! Nous ne voulons plus de vous comme concitoyens. Que nous importe votre sort ! »*

Ainsi parle M. Jacques Soustelle au lendemain du référendum. Tous ses amis, partisans de l'Algérie française, décrivent eux aussi l'avenir comme un cauchemar. De Madrid, le général Salan a proclamé :

« Le référendum ne peut amener sur la terre d'Algérie que deuils, ruines et chaos... L'Algérie est hébétée devant la légèreté de la France métropolitaine qui vient de dire « non » à la province d'Alger... »

Et, de ses lèvres serrées, M. Georges Bidault laisse tomber :

« C'est Munich... Les Français ont eu peur de ce qui se passerait après, mais ils n'ont pas eu peur de ce qui va se passer maintenant. L'avenir de la France est sombre. »

Les leaders de l'Algérie française réagissent chacun selon leur tempérament. M. Jacques Soustelle pense avec colère aux commentateurs empressés à louer le succès du général de Gaulle, et parmi lesquels il retrouve quelques-uns de ses confrères — ou complices — du 13 mai 1958 : *« La détresse des Algériens abandonnés n'entrait évidemment pour rien, dimanche soir, dans le concert d'autocongratulations dont nous ont régalés MM. Chaban-Delmas, Defferre, Maurice Schumann, Neuwirth et quelques autres. A les entendre jubiler, on eût cru que le F.L.N. était battu. Mais non, il s'agissait seulement de célébrer l'abandon d'une province. »*

M. Lauriol, suivant la pente de son tempérament de juriste, préfère dresser le compte de toutes les interventions de l'État et de ses représentants auprès des électeurs d'Algérie : il y voit déjà la matière d'un solide dossier étayant une plainte en forfaiture. M. Le Pen, plus « bagarreur », n'aime pas qu'on voie dans le référendum le *« Waterloo de l'Algérie française »* : selon lui, il y a bien, parmi les « non », une bonne moitié de voix « nationales », et rien ne lui ôtera de l'idée que les communistes ont, subrepticement, fait voter « oui »... M. Georges Bidault admet implicitement, lui aussi, que le dernier mot n'est pas dit : *« Soit dit en passant, à part Victor Hugo tonnant de son île, il y avait beaucoup moins d'adversaires de Napoléon III qu'il n'y a aujourd'hui de partisans de l'Algérie française... Mais l'acquiescement d'un peu plus de la moitié d'un peuple n'empêche pas que ce qui est fou soit fou. »*

Des intrigues

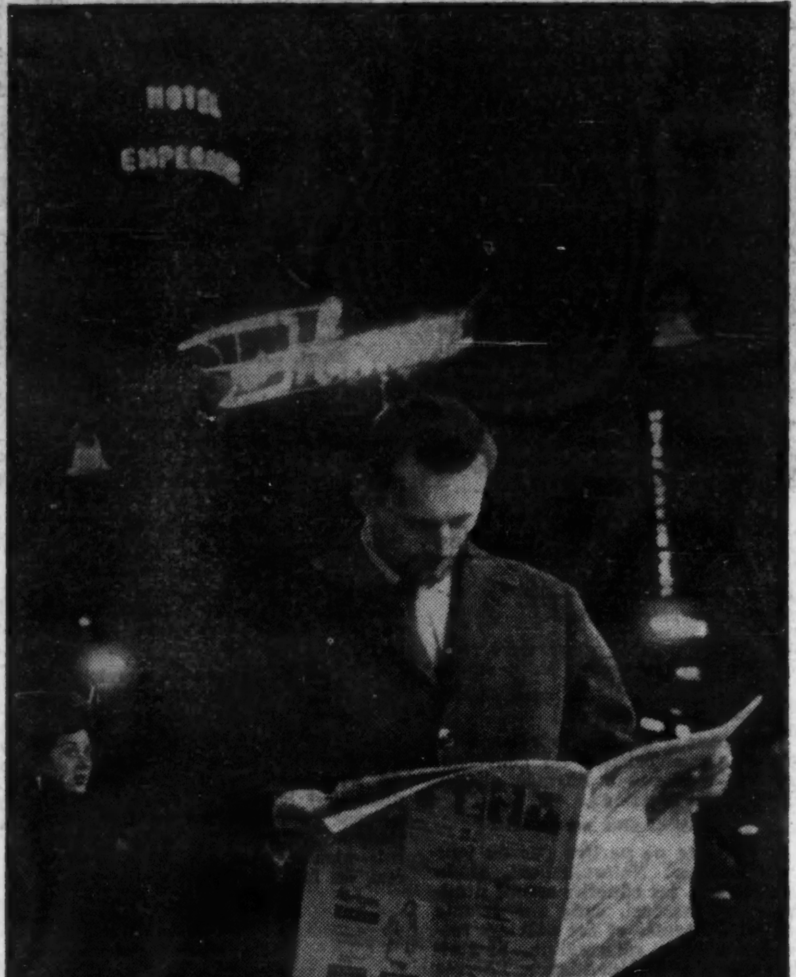
Chez M. François-Valentin, le ton change. Son département, la Meurthe-et-Moselle, vient d'être l'un des plus gaullistes : ses commentaires restent très modérés. M. Roger Duchet, qui rallia la grande majorité des parlementaires indépendants au « non pour l'Algérie française », constate flegmatique : *« Les Français n'ont pas partagé nos alarmes. »*

Pour M. Duchet, les résultats du référendum posent un problème grave : son autorité sur la droite française est en question. Rentrant de leurs circonscriptions, au début de cette semaine, les parlementaires modérés, sans le proclamer trop haut, reconnaissent entre eux que leurs dirigeants, en particulier M. Duchet lui-même, les ont mis dans une situation impossible. Leurs électeurs leur ont infligé partout une défaite complète. Ceux qui, à l'exemple de M. Paul Reynaud, s'étaient prononcés pour le « oui » apparaissent aux yeux de leurs collègues comme des gens dont la sagesse électorale et la prudente perspicacité auraient dû être imitées par tous... Le seul souci de la grande masse des parlementaires indépendants (ou radicaux) est d'oublier le plus vite possible le référendum et de le faire oublier à leurs électeurs.

Mais beaucoup d'entre eux en garderont rancune à M. Duchet et à son équipe. Déjà, des intrigues se nouent en vue d'un changement à la tête du Centre national des indépendants et paysans et pour éliminer certains partisans trop voyants de l'Algérie française au prochain renouvellement des commissions parlementaires.

Un parjure

M. Duchet et ses amis doivent reprendre en main très rapidement leurs troupes s'ils veulent éviter d'être débordés par elles. Leur tactique est déjà fixée : délibérément, ils vont mettre l'accent sur toutes les questions autres que l'Algérie. L'antigaullisme des parlementaires de droite et du centre va être ranimé à propos de n'importe quelle question de politique intérieure ou extérieure. Une campagne se prépare dans certains milieux modérés : le gouvernement aurait l'intention de reprendre, en partie, des projets préparés par le cabinet de M. Michelet et qui furent l'une des causes de la démission de M. Pinay il y a un an ; ces projets étendraient au plus grand nombre possible d'entreprises les contrats d'intéressement aux bénéfices imaginés par le ministre du Travail, M. Bacon, et marqueraient une étape vers « l'association capital-travail », vieux rêve R.P.F. qui, sans avoir jamais obtenu l'adhésion des syndicats, inquiète malgré tout les milieux d'affaires et le ministère des Finances. On sait qu'un groupe d'études de l'U.N.R. a travaillé sur ces projets ces dernières semaines...



(Dalmas.)

LAGAILLARDE A MADRID.
Un rêve de catastrophes et de sang.

M. Duchet et ses amis aimeraient beaucoup pouvoir attaquer le gouvernement sur ce terrain, d'autant plus qu'ils auraient l'appui de plusieurs ministres et retrouveraient celui de tous les milieux industriels qui, eux, souhaitaient une victoire du « oui ».

Mais ces projets sont à long terme. Dans l'immédiat, les leaders de l'Algérie française savent qu'ils ne peuvent compter sur aucun appui électoral ni sur aucun appui parlementaire. Isolés et privés de moyen d'action, leurs espérances se portent maintenant sur les phases ultérieures de la politique algérienne du pouvoir.

« *De Gaulle*, m'a dit l'un d'entre eux, *est dans une situation impossible. Il sait que 80 % des Français sont plus ou moins disposés à accepter des négociations pour qu'on en finisse avec la guerre d'Algérie. Mais il a tenu des propos catégoriques, refusant un certain nombre de conditions que le F.L.N., de son côté, juge indispensables à la reprise des pourparlers. De deux choses l'une : ou il accepte maintenant ces conditions, renie ce qu'il a dit, et nous l'attaquerons alors sur ce qui sera un parjure ; ou il reste sur ses positions, la guerre continuera et la déception des Français viendra très vite effacer le souvenir du référendum.* »

Avec l'Espagne

L'extrême-droite compte fermement que la politique du général de Gaulle échouera. Il n'y aura pas d' « Algérie algérienne » mais, à brève échéance, l'indépendance. Elle conviendra alors de refaire un jour contre le général de Gaulle ce qui a été fait contre M. Mendès France : le laisser terminer la guerre d'Algérie et lui reprocher, avec le maximum de virulence, toutes les conséquences et toutes les difficultés d'une tentative de rétablissement de la paix.

Chez certains, beaucoup plus proches de M. Soustelle que de M. Duchet, on pense dès maintenant que la bataille perdue en métropole ne termine pas la guerre qui continue en Algérie. On mise tout, désormais, sur l'instinct de défense et la volonté de survivre de la minorité européenne.

« *Un fait demeure*, m'a dit l'un des chefs ultras : *chaque Européen est armé ; l'ensemble constitue une force qui ne s'est jamais manifestée en bloc contre les décisions du gouvernement. Le jour où les Européens verront qu'il n'y a plus rien d'autre à faire pour eux, ils sont assez nombreux et assez armés pour prendre en main une partie du territoire algérien. Paris n'osera tout de même pas livrer contre eux une bataille à coups de canon. Ce jour-là, la preuve sera faite que la politique du général de Gaulle est inapplicable.* »

Déjà, ce rêve de catastrophes et de sang s'alimente de certaines rumeurs. Dans les milieux ultras, on a « senti la poudre » en entendant Pierre Lagaillarde lancer, de Madrid, son appel : *« Unissez-vous. Nous allons nous battre. »* On murmure qu'il va regagner l'Algérie avant la fin du mois. On assure même que le gouvernement espagnol s'en tiendrait à la ligne de conduite suivante : fermer les yeux et laisser l'opération commencer ; en cas d'échec, abandonner à leur sort tous les ultras réfugiés à Madrid ou aux Baléares et donner, pour cela, toute facilité au gouvernement français ; en cas de succès, laisser certains milieux espagnols s'engager dans l'affaire de manière à s'en assurer le contrôle et à en retirer des bénéfices.

Au point de désespoir où en sont les milieux ultras de France, ces rumeurs, parmi d'autres beaucoup plus invraisemblables encore, suffisent pour le moment à soutenir un moral défaillant.

Une chaire d'ethnologie

Aux partisans de l'Algérie française, il ne reste plus, cette semaine, que les regrets, les reproches réciproques, les « retours en arrière ». Quelques-uns d'entre eux, qui trempèrent dans la plupart des projets de « complot », se sont réunis lundi soir. Les uns estimaient que tout le mal date du 24 Janvier et qu'alors l'hésitation d'une partie des cadres de l'armée, les assurances trompeuses données par M. Debré firent rater une occasion unique ; les autres disent qu'entre la fin de septembre et la fin de novembre se sont écoulées les semaines de « la dernière chance » : alors la popularité du général de Gaulle, atteinte par la dislocation de la Communauté, les attaques contre la force de frappe et les menaces de l'O.N.U., était au plus bas, et les partisans d'un coup d'État « technique », exécuté à froid malgré une opinion indifférente, avaient raison... Certains rejettent toute la responsabilité sur M. Debré et son double jeu, d'autres désignent tels ou tels collaborateurs du chef de l'Etat comme les principaux coupables ; beaucoup rêvent d'un avenir de réprouvés que partageraient avec eux des officiers démissionnaires résolus à « venger la perte de l'Algérie ».

On a évoqué, à la réunion de lundi, le coup de téléphone donné à Radio-Luxembourg une demi-heure avant l'explosion de six charges de plastic dans les avenues de Paris : un certain « comité nationaliste révolutionnaire » en revendiquait la responsabilité. On s'est passé de main en main un tract récent émanant du « G.Q.G. » de ce comité : *« La Patrie, volée au Français, et que l'on veut disperser au vent de l'Histoire sous le couvert d'une démagogie sans précédent, leur sera rendue dans son intégrité. Un Etat qui se prétend au-dessus de la Patrie, et qui ne s'impose que par l'arbitraire et l'injustice, court à sa déchéance... Le moment est proche où la Patrie française sera rendue à ses enfants. »*

Sans doute le parti de l'Algérie française livrera-t-il encore bataille : mais il a déjà ses anciens combattants qui, comme tous les anciens combattants du monde, parlent des gloires passées et pensent à leur avenir matériel. M. Jacques Soustelle compte sans aucun doute revenir un jour dans l'arène — le jour prévu de la « catastrophe » — mais, cette semaine, il a pris l'avion pour les Etats-Unis. On dit qu'il y va chercher une chaire universitaire pour enseigner l'ethnologie.

P.-M. DE LA GORCE.

DOCUMENT

CE QUE VEULENT

En faisant voter « oui » dans le bled, l'Armée a joué un rôle essentiel dans le déroulement du référendum en Algérie. Elle demeure ainsi l'arbitre de la situation. La question qui se pose aujourd'hui est de savoir dans quelles perspectives elle envisage son action future. Au cours de cinq « tournées des popotes », entre avril 1959 et décembre 1960, Claude Dufresnoy a parlé avec des centaines d'officiers (1). Ces entretiens permettent de comprendre ce qui se passe en profondeur chez les officiers d'Algérie. Voici ce qu'un sous-lieutenant, un capitaine, un colonel et un général ont dit, il y a à peine quinze jours, à Claude Dufresnoy :

CAPITAINE P.

(*active - originaire d'Oran*)

Je le rencontre dans une petite bourgade perdue des hauts plateaux — presque le bled.

Question. — Comment évolue la situation dans le pays ?

Réponse. — Très mal. Les musulmans se détachent de nous rapidement. J'avais, il y a quelque temps encore, un réseau de gars qui me renseignaient, maintenant ils se taisent, ils « ne savent rien » ou ils me racontent n'importe quoi.

« Le changement date de la mort du caïd Ben... On dit qu'il a été tué par les militaires ; je ne crois pas que cela soit vrai.

— Comment cela s'est-il passé ?

— L'Armée l'a arrêté. On le soupçonnait d'être le chef de l'O.P.A. (Organisation Politico - Administrative rebelle) de la région. Mais il a été très bien traité, on l'a mis en résidence surveillée dans le grand hôtel de M... et un jour on a annoncé sa mort. Il avait quatre-vingt-quatre ans. C'est une chose assez naturelle. Mais inutile de vous dire que tous les bruits possibles et imaginables ont couru sur sa mort. Depuis ce jour, toutes les grandes familles musulmanes, qui étaient ennemies depuis des générations, se sont unies et suivent d'un commun accord les directives du F.L.N. Pensez à quel point la situation se dégrade. On sait que *tous* les élus travaillent pour le F.L.N., et personne ne fait rien ! On arrête un malheureux collecteur de fonds qui a quatre mille francs sur lui, on le passe à l'électricité, et on laisse en liberté le conseiller municipal qui est devenu un des dirigeants les plus importants du F.L.N. de la région !

Pas assez « gonflés »

— Quelle a été la réaction des musulmans à l'idée d'une République algérienne ?

— Très favorable. C'est l'indépendance.

— Et les Européens ?

— Ils ne pensent qu'à s'en aller. Pour eux, c'est la fin. Ceux qui ont des capitaux les investissent en France ou ailleurs. Les autres, je ne sais pas ce qu'ils feront, mais ils seront obligés de partir.

— Vous ne croyez pas qu'après tout, une entente soit possible entre les Européens et les musulmans dans le cadre d'une République algérienne ?

— Non. Ils ne garderont que ceux qui leur seront utiles : les fonctionnaires, quelques colons, des professeurs, des techniciens ; cela atteindra peut-être le chiffre de 100.000 personnes, et il y a 1.100.000 Européens en Algérie...

— Vous croyez qu'ils se soulèveront ?

— Peut-être dans les grandes villes, mais pas dans les petites villes, ni dans le bled où ils sont en minorité. Je dois vous le dire, et cela m'est pénible, pour moi qui suis du pays : ils ne sont pas assez gonflés, ils ne feront rien.

— Et l'Armée ?

— Ah ! l'Armée... Elle nous a bien déçus. Nous espérions beaucoup d'elle au moment du 24 Janvier : nous pensions qu'elle marcherait avec nous, et elle n'a rien fait. Depuis, les officiers qui auraient pu nous aider ont été mutés, et ceux qui les ont remplacés ne comprennent rien à nos problèmes. Ils obéissent aux ordres du gouvernement. Ils ne sont pas encore dans le bain, et d'ici à ce qu'ils le soient, il se sera passé bien des choses...

— Vous n'avez aucun espoir sur la possibilité d'une solution viable ?

— Aucun. Et vous voyez, le pire, c'est que tout arrive graduellement, savamment dosé. Si, il y a deux ans, on avait annoncé brutalement aux Européens la création d'une République algérienne, ils se seraient révoltés, l'Armée les aurait peut-être soutenus. Maintenant, c'est la fin : l'autodétermination, la République algérienne, l'exécutif algérien, et, dans les mois qui viennent, sans doute un accord avec le F.L.N. Dans l'Armée, une reprise de la discipline, l'idée, qui peu à peu s'installe, qu'il faudra un jour qu'elle quitte l'Algérie. Tout cela fait peu à peu son chemin. Les gens « s'habituent » à l'idée de départ, d'abandon, à l'idée que cela va finir, et personne ne réagira. Non, l'Algérie française est bien morte.

A d'autres fins

SOUS-LIEUTENANT G.

(*service militaire*)

— J'étais présent dans mon régiment lors du passage de M. Messmer.

— Quel a été le sens de son allocution ?

— Il nous a exposé les raisons de la politique algérienne du gouvernement, et expliqué à l'Armée quelles seraient ses fonctions.

— Et quelles seront-elles ?

— L'Armée ne partira pas du jour au lendemain. Naturellement, si la paix revient, les effectifs seront diminués, c'est naturel, mais une grande partie de l'Armée et ses officiers resteront jusqu'au référendum. Si l'Algérie choisit l'indépendance, l'Armée sera obligée de rester pendant un certain temps pour préserver les Européens et leurs biens, dans des conditions que l'on ne peut pas prévoir, mais qui pourraient être un éventuel partage de l'Algérie. Si le référendum aboutit à l'association, il y aura probablement un accord avec le gouvernement de la République algérienne.

— Qui aboutirait à quoi ?

— Je vais vous exposer mes idées sur ce problème. Peut-être cela aboutirait-il à une réduction des cadres et des effectifs en Algérie, peut-être à une armée mixte franco-algérienne, ou bien à une délégation des cadres, destinée à la formation d'une armée purement algérienne. En effet, il existe peu d'officiers algériens, beaucoup sont passés à la rébellion, et de nombreux sont morts. Il y a donc une armée nouvelle à former, je pense que le F.L.N. n'ira tout de même pas jusqu'à demander des cadres aux Chinois ! Pour en revenir à M. Messmer, il a, en tout cas, formellement garanti aux officiers qu'ils ne seraient pas mis à pied, quelle que soit la tournure que prendra l'affaire algérienne. Il a ajouté que le pays avait besoin de ses officiers et que, la guerre terminée, ils seraient probablement employés utilement à d'autres fins.

Une question de forme

— Quelle a été la réaction des officiers ?

— Ils l'ont assez bien pris. Certains sont amers, mais la majorité accepte le principe de la République algérienne, d'abord parce que certains ont compris qu'un pays moderne devait évoluer s'il voulait rester « dans la course ». Les autres, tout simplement parce qu'ils sont habitués à obéir. Si les officiers reçoivent des instructions nettes, des directives précises, ils obéiront, quelles que soient leurs opinions personnelles. Ils sentent bien que le gouvernement ne reculerait pas devant des sanctions exemplaires (comme celle de M. Jacomet, par exemple) s'il leur venait le désir de s'opposer à sa politique. Et, croyez-moi, cela fait rentrer dans le rang ceux qui auraient des velléités d'en sortir ! Ce qui est essentiel pour eux, c'est d'avoir acquis la certitude qu'ils resteront dans l'Armée, et que l'Etat les emploiera d'une manière ou d'une autre après la fin de la guerre d'Algérie.

— Lorsque vous parlez du référendum, vous émettez l'hypothèse d'une majorité de votes favorables à l'indépendance, cela implique avant tout des « élections libres ». L'Armée les acceptera-t-elle ?

— Je crois justement qu'elle mettra son point d'honneur à faire respecter la liberté des élections. D'ailleurs son rôle sera beaucoup plus de maintenir, par sa présence, la sécurité, que de surveiller le référendum.

— Acceptera-t-elle un contrôle international ?

— Oui. C'est une question de « forme », elle acceptera tous les contrôles étrangers à condition que ce ne soient pas les « casques bleus ».

— Tolérera-t-elle le retour du F.L.N. pour organiser sa campagne électorale ?

— C'est bien cela qui sera le plus difficile. Mais si le F.L.N. acceptait de s'installer provisoirement à la place qui lui est offerte au gouvernement de la République algérienne, jusqu'au référendum, cela simplifierait bien des choses, et devant un état de fait l'Armée s'inclinerait.

Les « flottants »

COLONEL B.

Il revient de la frontière tunisienne où il commande un régiment.

— A votre avis, l'Armée a-t-elle vraiment, comme le raconte la presse, la situation en main ?

— Nous avons gagné la guerre sur le plan militaire, mais malheureusement nous sommes en train de la perdre sur le plan politique.

— Vous ne pensez pas que la « République algérienne » offre une possibilité d'association pour l'avenir ?

— C'est absurde, absurde, vous m'entendez. Il n'y avait qu'une solution possible, c'était l'Algérie française. L'intégration n'était pas applicable dans ce pays, mais on pouvait instituer un statut spécial pour les Français musulmans. Maintenant, tout est foutu : depuis le 4 novembre, tous les musulmans qui étaient pour nous sont maintenant pour le F.L.N.

— Combien y avait-il de musulmans favorables à l'Algérie française et combien étaient attirés par l'indépendance ?

— (*Après un instant de réflexion.*) Un quart pour l'Algérie française, un quart pour le F.L.N. et cinquante pour cent flottants. Ce sont surtout ces derniers qui ont basculé aujourd'hui de l'autre côté.

— Vous pensez que nous pouvions garder l'Algérie française, entre la Tunisie et le Maroc indépendants ?

— Mais bien sûr, et ces derniers seraient entrés dans la Communauté.

— Vous ne pensez pas que c'est, au contraire, la poursuite de la guerre qui les empêche d'entrer dans cette Communauté ?

— Sûrement pas. Et puis, il ne faut jamais oublier la guerre subversive ; les communistes gagnent du terrain. L'Ethiopie est entièrement entre leurs mains (*sic*). L'Egypte, la Tunisie, le Maroc sont entrés dans l'orbite soviétique.

— Si nous continuons la guerre, vous croyez que nous garderons l'Algérie ?

(*Pas de réponse.*)

Ça bouge en France !

— Que pense l'Armée d'une « République algérienne » ?

— (*Il garde un instant le silence, plongé dans des opérations de calcul mental.*) Elle est très divisée. Cinquante pour cent pour le gouvernement, cinquante pour cent contre. Mais il y a peu de gaullistes dans l'Armée. Les cinquante pour cent qui sont opposés à la politique algérienne du général de Gaulle sont infiniment plus actifs que les cinquante pour cent qui l'approuvent ; ces derniers resteront passifs si des troubles éclataient.

— Vous envisagez un coup de force ?

— L'Armée ne fera rien d'elle-même. Elle ne prendra aucune initiative dans ce sens. Elle attendra.

— Quoi ?

— Tout viendra de Paris.

— Si je vous comprends bien, tant que le gouvernement ne sera pas décapité à Paris, l'Armée restera dans la légalité. C'est-à-dire obéira aux ordres.

— C'est cela.

— Et vous croyez qu'à Paris ?...

— On ne peut pas savoir. De Gaulle n'est pas immortel...

— Il semble cependant se porter fort bien...

— Oui, mais il peut y avoir des accidents...

— Si les Européens se soulèvent, interviendrez-vous ?

— Tout dépendra contre qui ils se soulèveront.

— Evidemment, il n'y a pas grand-chose à « prendre » en dehors de la Délégation générale et de quelques administrations. Le butin est un peu maigre... Mais, si jamais les musulmans s'en mêlaient, que ferez-vous ?

— Jamais on ne nous fera tirer sur des Français. Nous ne sommes pas des mercenaires. On a fait venir les C.R.S. pour cela.

— Que ferait l'Armée si, dans trois mois, le gouvernement négociait avec le G.P.R.A. ?

— Ce serait la révolution, la guerre civile. On ne peut pas négocier avec des assassins. Ce n'est pas possible.

— Qui ferait cette révolution ?

— Nous ! et en France, il y a pas mal de gens de notre avis. Ça bouge en France, vous savez. (!)

— Je sais. Et le contingent, qu'en faites-vous ?

— Il obéit à ses officiers.

Sans lui

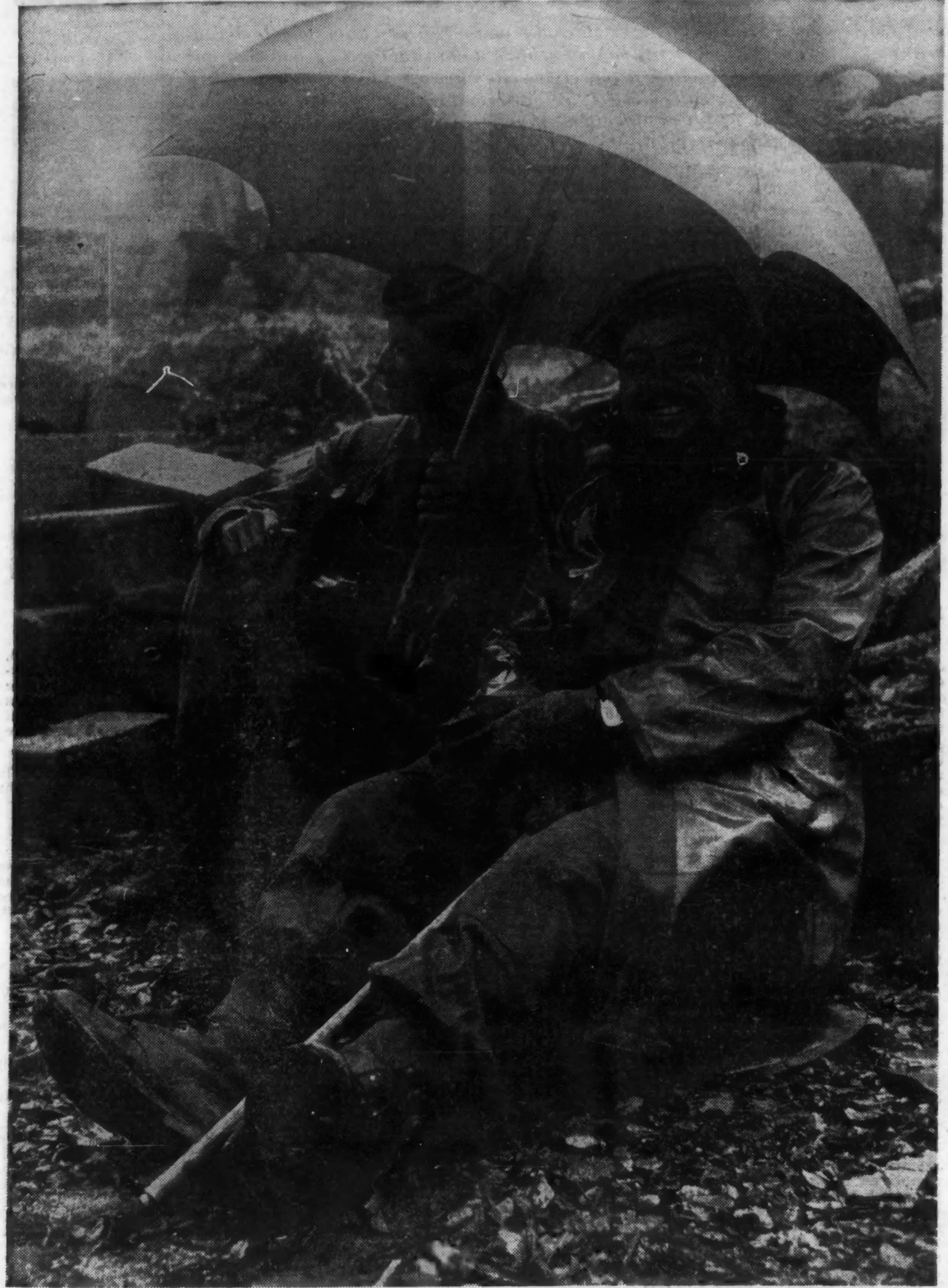
— Même si on le fait débarquer en France en pleine guerre civile ?

— Non. C'est vrai. On ne peut pas mêler le contingent à cela. Nous agirons sans lui.

— Cela présuppose toujours un coup d'Etat « réussi » à Paris et aussi une Armée unie, alors que vous sembliez me dire qu'elle était divisée ?

(1) « Des officiers parlent », par Claude Dufresnoy, paraît cette semaine aux éditions Julliard.

LES OFFICIERS D'ALGÉRIE



UN OFFICIER DE LA LÉGION EN CAMPAGNE.
Ils « s'habituent » à l'idée que cela va finir...

(Bernard-François.)

— Oui, mais je vous disais aussi que les cinquante pour cent qui sont pour l'Algérie française sont beaucoup plus décidés à agir que les autres.

— C'est vrai. Eh bien ! supposons qu'il n'y ait pas de coup d'Etat, ou qu'il échoue (on ne sait jamais), que des négociations aboutissent. Alors, que faites-vous ?

— Si on lâche l'Algérie, je quitte l'Armée.

Une certaine présence

GÉNÉRAL X.

Nous prenons le café sur la terrasse d'une villa qui surplombe la baie d'Alger. La vue est admirable. C'est une merveilleuse journée de cet automne algérien qui a un air de printemps. Rumeurs de la ville en contrebas ; une impression de paix se dégage du paysage. Le général poursuit une conversation commencée pendant le déjeuner :

— La situation politique n'a jamais été meilleure que maintenant...

(Je le regarde, stupéfait.)

— Mon général, vous êtes le premier à me tenir de tels propos !

— Je ne plaisante pas. L'Armée a enfin une connaissance nette de la politique algérienne du gouvernement.

— Vous pensez que les officiers accepteront l'idée d'une République algérienne ?

— Les officiers s'en fichent. L'essentiel pour eux est d'avoir des directives précises et de savoir qu'ils travaillent pour la France. Pour une certaine « présence » de celle-ci, pour son rayonnement.

— Croyez-vous que beaucoup envisagent la question algérienne sous cet angle ?

— Oui... enfin..., ceux qui réfléchissent (je sais qu'ils ne sont pas tellement nombreux), mais on peut très bien orienter l'esprit de l'Armée dans ce sens.

Des gens simples

— Vous êtes réconfortant. A Paris, on n'entend parler que d'officiers « activistes », de complots. Les déclarations du général Salan et du maréchal Juin ont jeté de l'huile sur le feu.

— Bien sûr, il y a toujours eu des ambitieux, des exaltés et des têtes brûlées dans l'Armée. Pourquoi y attacher plus d'importance maintenant qu'il y a dix ans, vingt ans ? L'Armée a toujours critiqué le gouvernement, c'est une habitude. Mais en dehors du 13 Mai qui s'est édifié de lui-même sur les ruines d'une IVᵉ République agonisante, elle ne s'est jamais manifestée.

— A Paris, cependant, on craint beaucoup un putsch des militaires.

— C'est absurde. L'Armée est commandée par le gouvernement, elle lui obéira.

— Vous pensez qu'elle interviendrait dans le cas d'une grave insurrection à Alger ?

— Non. Pourquoi ? Ce n'est pas son rôle. La police est là pour cela. On a prévu 10.000 C.R.S. à Alger à cet effet.

— Encore une fois, vous croyez que l'Armée accepte le principe d'une République algérienne ?

— Mais oui. N'écoutez ni les mécontents ni les excités, il y en a toujours eu. D'ailleurs, c'est une agitation plutôt verbale et, le moment venu, peu nombreux seraient ceux qui accepteraient d'entrer dans une action ouvertement factieuse. D'ailleurs, la partie est perdue pour les Européens à Alger, et tout le monde le sait.

— On dit qu'ils attendent le feu vert de Paris.

— C'est bien le moyen de faire avorter tout complot. Alger attend les signaux de Paris. Paris attend qu'Alger soit prêt. Ce n'est pas sérieux ! Si la presse ne s'attachait pas avec autant de complaisance à tracer le portrait d'une Armée de comploteurs, personne ne ferait attention aux déclarations du maréchal Juin et du général Salan, et les Français penseraient avec raison que l'Armée obéit à l'Etat.

— L'Armée s'est plainte d'une absence de commandement. Est-ce vrai ?

— Pas exactement. Elle s'est plainte d'une absence de directives et de l'obscurité des buts politiques du général de Gaulle. Les officiers sont des gens simples, auxquels il faut donner un objectif clair, limité et précis. Maintenant ils l'ont.

Deux puissances

— Vous voulez dire par là que la République algérienne représente ce but précis ?

— Oui. C'est l'association de la France et d'une République algérienne autonome.

— C'était aussi, au début, l'objectif du F.L.N., je crois...

— Oui, mais ceci est une autre histoire. Ce dernier aura toujours la possibilité de prendre sa place dans la nouvelle République lorsqu'il le désirera, et même d'avoir la majorité aux élections.

« La question est de ne pas abandonner l'Algérie au seul F.L.N. et de garantir le sort des Européens.

— Vous croyez que l'Armée comprendra cette politique ?

— Mais parfaitement. Lorsqu'on l'a compris, cela peut être très exaltant de défendre certaines valeurs spirituelles. La France ignore la puissance de son rayonnement.

— Il y en aura sûrement qui ne comprendront jamais !

— D'abord, il faudra leur expliquer, clairement ; et de toute manière l'Armée est disciplinée, elle obéira aux ordres.

— Vous estimez donc que la situation est très favorable ?

— Oui. Il y a évidemment toujours des impondérables à craindre. Combien de fois le gouvernement de la IVᵉ République est-il tombé pour des raisons secondaires (la querelle des écoles, les bouilleurs de cru, etc.) ? On peut difficilement tout prévoir. Une chose est certaine : en cas de rupture avec Paris, c'est la révolution. En cas de disparition du général de Gaulle, c'est la guerre civile, et le pouvoir tombera entre les mains de l'Armée, comme un fruit mûr, sans qu'elle ait même à se donner la peine de le cueillir.

— Mais après ?

— Ah ! après, il y aura la grève générale et toutes ses conséquences pour l'avenir.

Il y a deux puissances en France : l'Armée et les Syndicats, ce sont deux forces organisées. Le général de Gaulle cultive les deux. Espérons qu'il n'y aura pas de conflit. D'ailleurs, c'est très improbable. Il n'y a aucun problème pour l'Armée, elle obéira, *à condition d'avoir un bon commandement.*

(Copyright « L'Express » et Editions Julliard.)

A PARIS...
SAINT-GERMAIN-DES-PRES

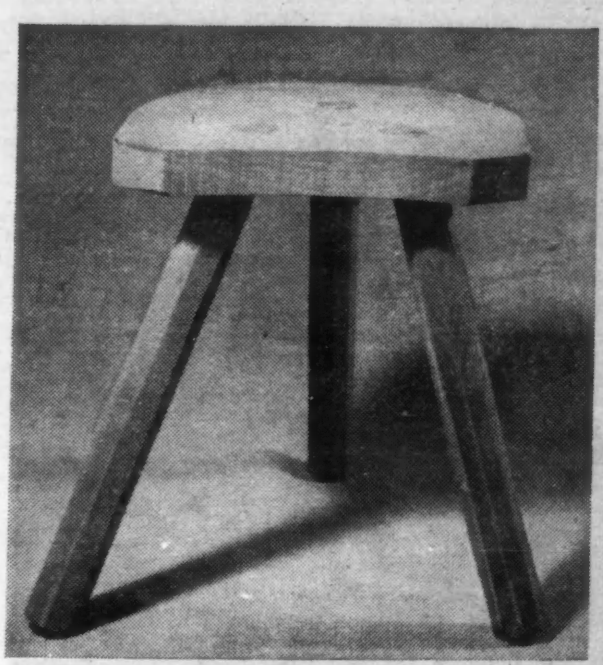
On a tout dit sur Saint-Germain-des-Prés... de l'authenticité des idées qui y germent et qui s'y développent, de sa mode et de son bluff aussi, et pourtant, chaque flânerie dans ce quartier capital amène une découverte... la nôtre se situe entre la Rhumerie et la Hune.

La porte de la Galerie du Siècle est encadrée de deux vitrines bien différentes : l'une nous offre le rêve de très curieux bijoux, vestiges de l'antiquité égyptienne aux étranges montures et font osciller la pensée entre le musée et le joaillier, l'autre, par un tabouret de vacher, une corbeille en paille de seigle, une table basse en pierres de lave et de chaudes étoffes tissées à la main, illustre la maîtrise de nos artisanats. Enfin on y annonce une exposition.

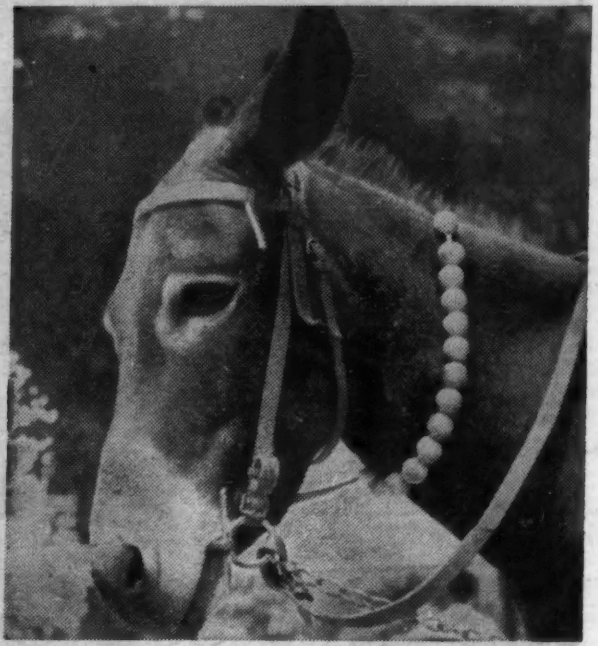
C'est la question que nous posons à la directrice de ces lieux, qui nous renseigne bien volontiers :

— Notre but : chercher à développer le sentiment artistique dans l'artisanat quel qu'il soit.

D'une part nous avons une salle d'expositions temporaires qui abrite le plus souvent les œuvres d'artistes de Paris et de province pour deux ou trois semaines, telles que les soies décorées de Siroux ou les batiks de Jean Toth, les grès du Taize ou les bijoux de pierre et de marbre d'Alicia Moi.



LE TABOURET DE VACHER (9 NF).
Un siège d'appoint.



LE COLLIER D'ANE (58 NF).
En céramique bleu de Chine.

Humour et poésie

D'autre part, un magasin de vente dont les éléments sont du domaine de la décoration, des bijoux et de tous les objets usuels. Leur originalité réside surtout dans la simplicité perdue et retrouvée, dans la poésie ou l'humour qui se dégage bien souvent de l'objet le plus utilitaire.

LA BAGUE D'ALICIA MOI.
Sculptée dans le marbre.

La visite de la Galerie du Siècle devient aussitôt une exploration passionnante et pleine d'imprévu. Nous apprenons que les bijoux que nous admirions dans la vitrine sont de Torun, jeune artiste suédoise qui œuvre de sorte que ses colliers, par exemple, ne s'ajoutent pas au cou mais l'épousent intimement, que les tissus sont de Geneviève Dupeux (qui d'ailleurs exposera à partir du 22 janvier), et dont on peut remarquer les robes d'une simplicité de lignes faite pour mettre en valeur toute l'originalité de tons harmonieux et fondus, aux « prunes » tout particulièrement réussis.

Les idées sont nombreuses.

Des tables basses aux larges dalles de verre teinté présentent des ludions étonnants, des tranches vives d'agate ou des rochers d'améthyste font de précieux presse-papiers, des panneaux décoratifs sont constitués par d'authentiques herbiers, des plateaux inspirés de charmants couvercles de bourriches. Une amusante caisse d'emballage offre un choix d'épices dans des flacons de Biot en verre soufflé.

Comme en Grèce

Voici des châles et des cravates, des services de table, du mobilier enfin, solide et pratique, aux lignes pures et dépouillées en bouleau clair et joyeux.

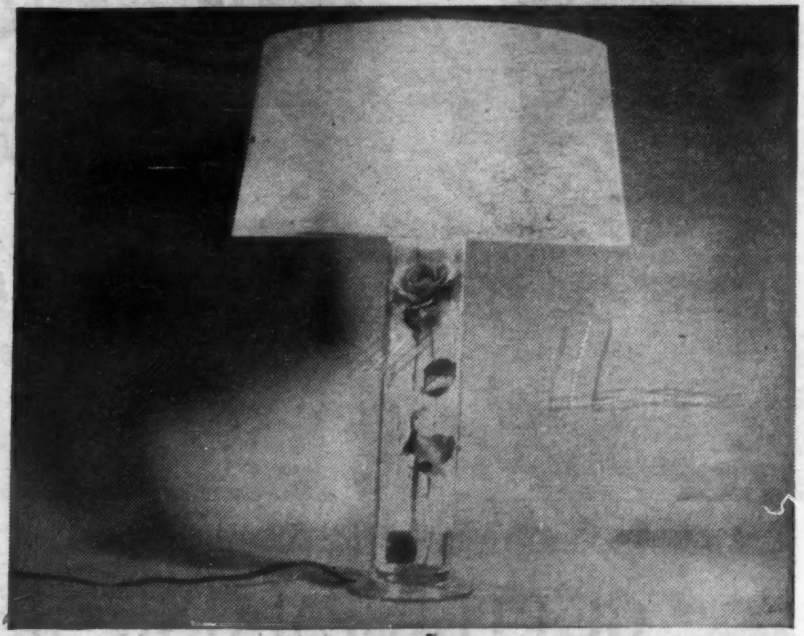
Notre attention est retenue par un extraordinaire collier de boules en céramique bleu de Chine enfilées sur un lacet de cuir... il s'agit, apprend-on, d'un collier que portent les ânes en Grèce : le nombre de boules symbolisait la richesse de leur propriétaire. Le nôtre en comporte seize pour 58 NF.

Plus loin, d'authentiques boules de cristal importées de Bohême pour les voyantes extra-lucides captent les rayons d'une lampe, simple carafon rempli de billes de couleur, idéale pour une chambre d'enfant. Au chapitre des lampes, voici encore une éprouvette de chimiste contenant une rose vivante ou toute autre fleur de saison et qu'un simple dispositif met en valeur par un éclairage étudié.

Devant un étrange voilage, à la fois précieux et rustique, réalisé lui aussi par Geneviève Dupeux, se dresse un appelant de chasseur, un vanneau en l'occurrence, aussi beau que le bibelot le plus précieux.

Les prix ? Réellement très abordables : le tabouret de vacher est vendu 9 NF, la bibliothèque, remarquablement équilibrée et conçue pour supporter un grand poids, vaut 210 NF, les cravates oscillent entre 18 et 20 NF...

L'impression générale ? Un sentiment de vrai, de beau, de simple d'amusant et aussi de sérieux.



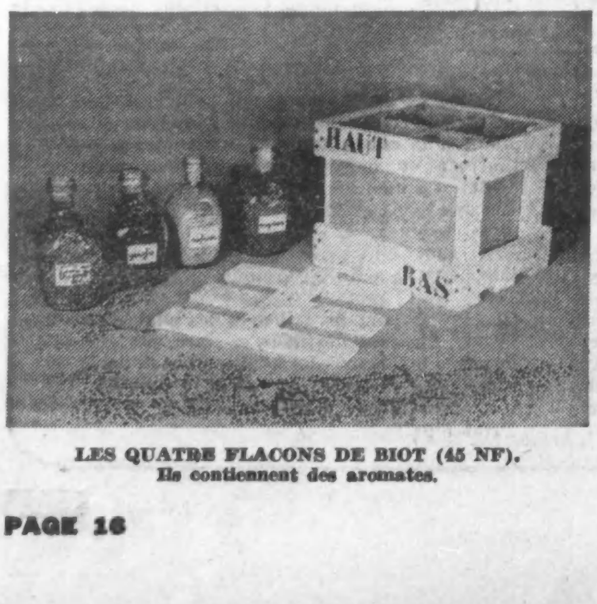
LA LAMPE-VASE (38 NF).
Les fleurs s'y portent bien...

D'amusant, de beau et de vrai, on en est aussitôt convaincu, de sérieux parce que la qualité est parfaite, que les meubles sont solides, que si par exemple un tissu est fragile, on vous en avertit à l'avance, que le superflu est aboli, que la sélection est sévère et aussi parce que l'on y trouve des objets à tous les prix : que les moins chers ne sont pas les moins beaux mais peut-être les moins précieux ou les moins longs à exécuter.

Sérieux enfin parce que, si les idées sont nombreuses et originales, elles ne sont pas torturées et que les choses n'y sont pas dénaturées : une lampe est conçue pour être une lampe, de même qu'un pot reste un pot, mais ils sont particulièrement beaux et on ne les trouvera pas partout, c'est tout.

La Galerie attire les flâneurs et les curieux, ceux qui ont un achat précis à faire et ceux qui sont à la recherche d'un conseil ou d'une idée, elle attire aussi les artisans et les artistes qui travaillent avec elle et qui sont ses amis, et, avec eux, tous ceux qui aiment le beau, le pur et l'authentique, amusant ou poétique.

Soulignons enfin qu'elle reste ouverte jusqu'à neuf heures le soir, ce qui est bien sympathique.



LES QUATRE FLACONS DE BIOT (45 NF).
Ils contiennent des aromates.

L'APPELANT DE CHASSEUR (28 NF).
... Apprivoisé par le décorateur.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par la Galerie du Siècle, 168, bd Saint-Germain. Photos d'André Schmitt et J.-J. Guyard.

MADAME EXPRESS

(Dambier.)

BUDGET : vous pouvez prendre une leçon de finances *(voir p. IV)*

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Apprécié*** l'initiative d'un Comité d'experts qui lance dans un mensuel spécialisé un argus des appareils électro-ménagers d'occasion. Le ministère du Commerce, l'E.D.F., le Salon des Arts ménagers, l'Union fédérale du Commerce, l'ensemble des syndicats officiels et des organismes de crédit ont, en effet, travaillé pendant plusieurs années pour mettre au point cette « cote officielle » qui sera désormais tenue à jour. Pour l'instant, seuls les réfrigérateurs sont cotés, mais les machines à laver le seront au printemps 1961. On pourra donc désormais savoir à quel prix acquérir (ou vendre) un appareil de seconde main et décider si une grosse réparation est « rentable ». (« L'Officiel du Froid et des Arts ménagers », 3, avenue du Coq, Paris-9e. PIG. 79-89. 5 NF le numéro.)

● ***Rencontré*** un tisserand venu de Saint-Paul-de-Vence et débordant d'idées. Il a découvert « qu'on pouvait tout faire avec du tissu et faire du tissu avec n'importe quoi ». Parti de ce principe, il présente, dans sa galerie, des étoffes de lin, de chanvre, de mohair, de cuir, de cellophane, etc. qu'il a transformées en tentures, en revêtements de coffres, en abat-jour de lampe et, même, en vêtements. Nous avons remarqué chez lui des lampes montées sur des mesures à lait campagnardes, jolies et originales. (A partir de 100 NF. Jacques Anquetil, 258, boulevard Saint-Germain.)

● ***Adopté*** les « micro-paquets » de coton hydrophile (10 cm. de long sur 5 cm. de large). Plié en accordéon, le coton se glisse facilement dans un sac à main (même s'il est déjà très encombré) ou dans la trousse de toilette du week-end. (Monoprix, 0 NF 20).

● ***Retrouvé*** prématurément l'ambiance des collections, en lisant « J'ai vu vivre la mode », de Claude Salvy. Ce livre se présente sous deux aspects également intéressants. Un côté humoristique : l'auteur a su tracer, des grands couturiers et du monde qui gravite autour d'eux, des portraits aimablement perfides ; un côté sérieux : elle démonte, avec précision, les différents mécanismes des industries de la mode, de la haute couture à la joaillerie, en passant par la confection, la bonneterie, la fourrure, etc. mettant ainsi en évidence leur rôle économique et sociologique. (« J'ai vu vivre la mode », de Claude Salvy, Ed. Fayard, 10 NF.)

● ***Assisté*** au nouveau spectacle pour les jeunes de 8 à 14 ans au Théâtre de la Clairière : « Youm et les longues moustaches », l'aventure de trois adolescents aux confins du Tibet et de la Chine... de jadis. C'est un bon spectacle présenté par un groupe de comédiens adultes, ce que les jeunes apprécient énormément. Chaque jeudi, à 14 h. 45, au Théâtre Récamier, 3, rue Récamier, LIT. 68-81 (métro Sèvres-Babylone). Prix des places : 3 et 4 NF.

● ***Équipé*** la lunette arrière d'une voiture d'un nouvel accessoire anti-buée. C'est une simple plaque de rhodoïd munie d'un ruban adhésif qui s'applique instantanément sur la vitre (et à l'intérieur naturellement). La buée ne prenant pas sur le rhodoïd, une des hantises hivernales des conducteurs est ainsi éliminée. Existe en trois tailles : 11,50, 13 et 13,50 NF. (Stearns, Auto-Accessoires, 66, avenue de la Grande-Armée.)

● ***Vu*** pour les frileuses des chaussettes en soie destinées à être portées aux sports d'hiver sous les chaussettes de laine. En ville, elles peuvent également se glisser dans les bottes ou les bottillons. (DD, 8,90 NF., au Printemps.)

SANTÉ

Le problème de la taille

● ***Peut-on faire grandir les « petits ». Quand ? Comment ? De combien ?***

« *EN 1924, 0,2 % seulement de ma clientèle de médecine générale était venue me consulter pour petite taille (encore s'agissait-il le plus souvent de cas pathologiques). En 1959, le nombre des personnes en bonne santé consultant pour petite stature était monté à 3 %.* »

Cette curieuse constatation émane d'un des pionniers européens de l'endocrinologie, le docteur Marañon, directeur de l'Institut de Pathologie de Madrid.

La proportion est énorme. En trente-cinq ans, quinze fois plus d'individus en moyenne qui ne souffrent d'aucune maladie particulière viennent consulter le médecin parce qu'ils se trouvent trop petits et voudraient savoir s'il n'y a pas un moyen d'augmenter leur taille de quelques centimètres.

Le docteur Marañon attribue cette préoccupation presque inconnue auparavant à un phénomène social : la hausse du standing de la petite bourgeoisie et des couches supérieures du monde ouvrier.

— *Cette amélioration sociale crée notamment le désir d'être plus grand,* écrit le spécialiste espagnol. *Il est manifeste également que la popularité dont sont l'objet les champions sportifs, les reines de beauté, etc., et le tapage publicitaire que l'on fait autour d'eux ont donné lieu à un réel culte de la force et de la perfection physique.*

Espérances à décevoir

— *J'ai pu faire exactement les mêmes constatations,* nous dit un éminent spécialiste français d'endocrinologie. *Je vois couramment dans ma clientèle privée et à mon service d'hôpital des parents qui nous amènent leurs enfants parce qu'ils s'inquiètent de leur petite taille. Eux-mêmes sont loin d'être des géants et nous devons souvent décevoir leurs espérances : il est rare que des enfants dépassent la taille moyenne des deux parents. Si le milieu joue un certain rôle (on assiste à une augmentation régulière de la taille moyenne des populations européennes qui marche parallèlement avec l'amélioration du niveau de vie), l'hérédité demeure prépondérante. Une femme de 1,55 m, mariée à un homme de 1,65 m, n'a pratiquement aucune chance de promener un jour à son bras un fils mesurant 1,80 m !*

Ceci posé, nous avons les moyens de faire démarrer une croissance tardive et nous pouvons remédier, de façon parfois spectaculaire, à des arrêts de croissance dont les parents s'inquiètent à juste titre. Les progrès actuels de l'endocrinologie permettent d'agir sur les processus de croissance, mais seulement, c'est bien évident, tant que cette croissance n'est pas terminée.

L'être humain grandit par poussées successives. Jusqu'à trois ans, le développement est rapide, surtout celui du cerveau. De trois ans à la puberté, la croissance est lente et constante. La grande poussée de croissance se produit au moment de la puberté, c'est-à-dire entre 10 et 14 ans chez les filles, un ou deux ans plus tard chez les garçons. Les caractères sexuels se développent. Les extrémités inférieures s'allongent ; c'est à ce stade qu'il faut agir ; c'est celui auquel les traitements sont les plus efficaces.

La grande poussée

On sait que notre squelette grandit par l'intermédiaire de cartilages de conjugaison, substance osseuse d'une nature particulière dont les cellules sont en perpétuel renouvellement. Ces cartilages sont sous l'influence de deux hormones : l'hormone somatotrope, sécrétée par le lobe antérieur de l'hypophyse, et les hormones sexuelles sécrétées par les glandes génitales. L'apparition dans le sang des premières hormones génitales qui signe le début de la puberté provoque la grande poussée de croissance aux environs de la dixième année.

— *Si un enfant de onze ou douze ans cesse de grandir, les parents doivent donc s'en inquiéter ?*

— *Oui, mais il faut être sûr qu'il s'agit bien d'un arrêt de croissance. On doit mesurer l'enfant régulièrement tous les mois. Si au bout de quatre ou cinq mois, on s'aperçoit que sa taille reste stationnaire, il faut le conduire chez un médecin spécialisé.*

— C'est-à-dire un endocrinologue ?

— *Oui, sauf cas rares de maladies spécifiques des cartilages de conjugaison, les arrêts de croissance ont pour origine des troubles glandulaires. Seul un traitement hormonal bien conduit fera repartir, de façon souvent spectaculaire, la croissance arrêtée. Ces traitements sont délicats. C'est pourquoi il est préférable de s'adresser à un spécialiste.*

— *On a beaucoup parlé de l'hormone somatotrope qui paraît être l'hormone spécifique de la croissance. Donne-t-elle de bons résultats ?*

— *Sur l'animal, extraordinaires ! J'ai obtenu avec les injections d'hormone somatotrope des rats deux fois plus longs que la moyenne. Sur l'homme, pour des raisons que nous ignorons, les résultats ont été pratiquement nuls. Nous avons renoncé à utiliser cette hormone thérapeutique humaine.*

— *Quelles sont, alors, les hormones « qui font grandir » ?*

— *Essentiellement deux : l'hormone gonadotrope ou gonadotrophine qui active les sécrétions des glandes génitales, et l'hormone thyroïdienne. Quand on donne des extraits thyroïdiens à des enfants dont la glande thyroïde fonctionne mal, on les voit pousser comme des asperges. De toute façon, comme cette hormone ne présente aucune contre-indication (sauf cas de tuberculose), on en adjoint toujours des doses plus ou moins importantes aux traitements de troubles de croissance.*

— *L'hormone gonadotrope est-elle également inoffensive ?*

— *Nullement, et c'est un point qu'il faut bien souligner. Si on dépasse certaines doses, on risque d'arriver au résultat inverse de celui recherché : on peut arrêter la croissance définitivement. En effet, les gonadotrophines provoquent au début une poussée spectaculaire de croissance : des enfants se mettent à grandir de dix à douze centimètres en quelques mois. Si on poursuit le traitement, les gonadotrophines entraînent une surproduction d'hormones mâles qui bloquent les cartilages de conjugaison. C'est un médicament qu'il faut employer avec un grand discernement si on ne veut pas aboutir à des catastrophes. Mais il est efficace.*

Gains apparents

— *N'y a-t-il pas d'autres moyens de faire grandir ?*

— *Aucun. Toutes les publicités à ce sujet sont mensongères. Chez l'enfant, l'alimentation joue un rôle important. Les protéines, certaines vitamines (surtout la vitamine A), le calcium sont nécessaires à l'édification du squelette osseux. Chez l'adulte, à partir du moment où les cartilages de conjugaison sont soudés, ce qui signe la fin de la croissance, on ne peut plus rien faire.*

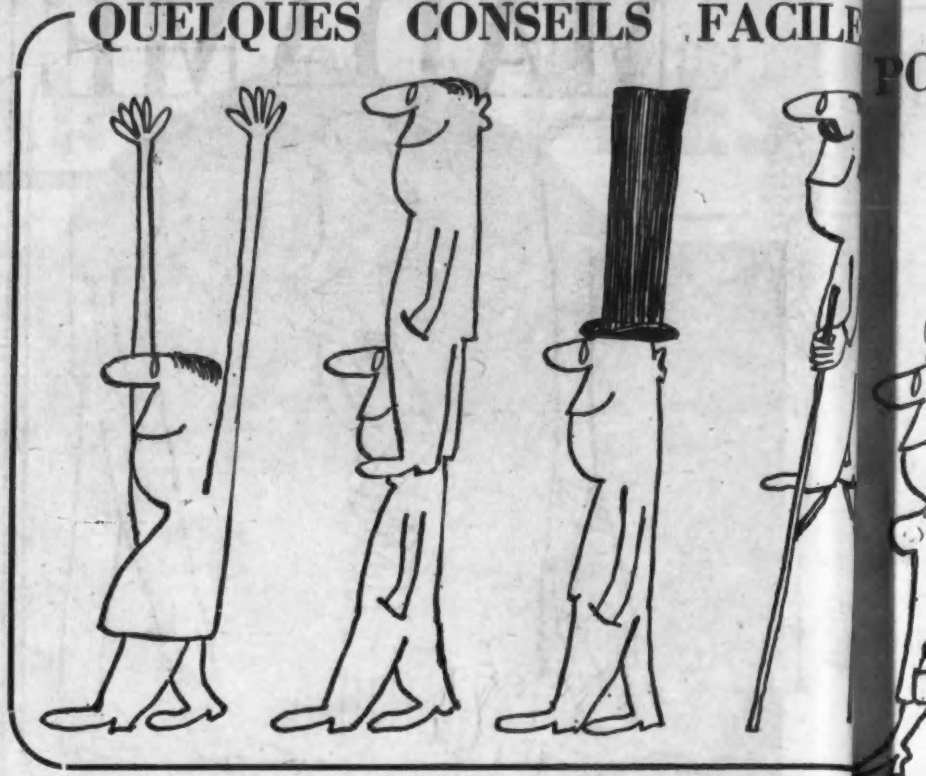
— *Ne peut-on pas agir par des méthodes physiothérapiques, la culture physique, le sport ?*

— *On réalise des gains apparents pouvant atteindre deux à trois centimètres en redressant des colonnes vertébrales tordues, en faisant se tenir droit des gens qui se tenaient voûtés, mais il n'y a aucun gain de taille réel. A la fin de l'adolescence, le squelette est fixé. La partie est jouée.*

— *Heureusement, vous pouvez agir à la puberté.*

— *Même dans ce domaine, il convient d'être modeste. Dans des cas d'arrêts de croissance dont les causes sont pathologiques, oui, sans discussion. Mais chez des enfants normaux, nos traitements sont illusoires. Les Américains ont fait l'expérience sur de vrais jumeaux, c'est-à-dire des jumeaux nés d'un seul œuf et porteurs de la même hérédité. Ils ont traité l'un à la puberté et pas l'autre. Le jumeau traité a grandi beaucoup plus vite que son frère non traité. A dix-huit ans, ils avaient la même taille.*

QUELQUES CONSEILS FACILE[S] PO[UR]

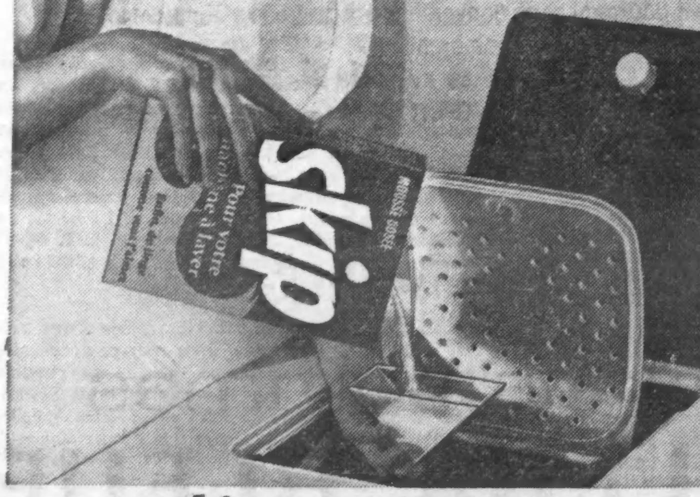


ENFANTS

Trop de zèle

● ***Un cabaret pour moins de 15 ans vient de s'ouvrir. Que diable iraient faire des enfants dans cette galère ?***

QUE les mères de famille parisiennes ne se plaignent plus de ne pas savoir quoi faire de leurs enfants le jeudi ! Elles peuvent désormais les envoyer au cabaret. Plaisanterie ? non.



LEVER Skip

FAIT SPÉCIALEMENT POUR TOUTES LES MACHINES A LAVER.
Grâce à la "mousse dosée" de Skip, votre machine ne déborde plus... jamais encrassée, elle tourne rond ; votre linge, lavé fil à fil, sans écume, sans dépôt, SE RINCE TOUT SEUL : il est propre et souple... comme vous l'aimez ! SKIP MOUSSE PEU POUR LAVER MIEUX.
En vente partout.

KP - 167-226/2

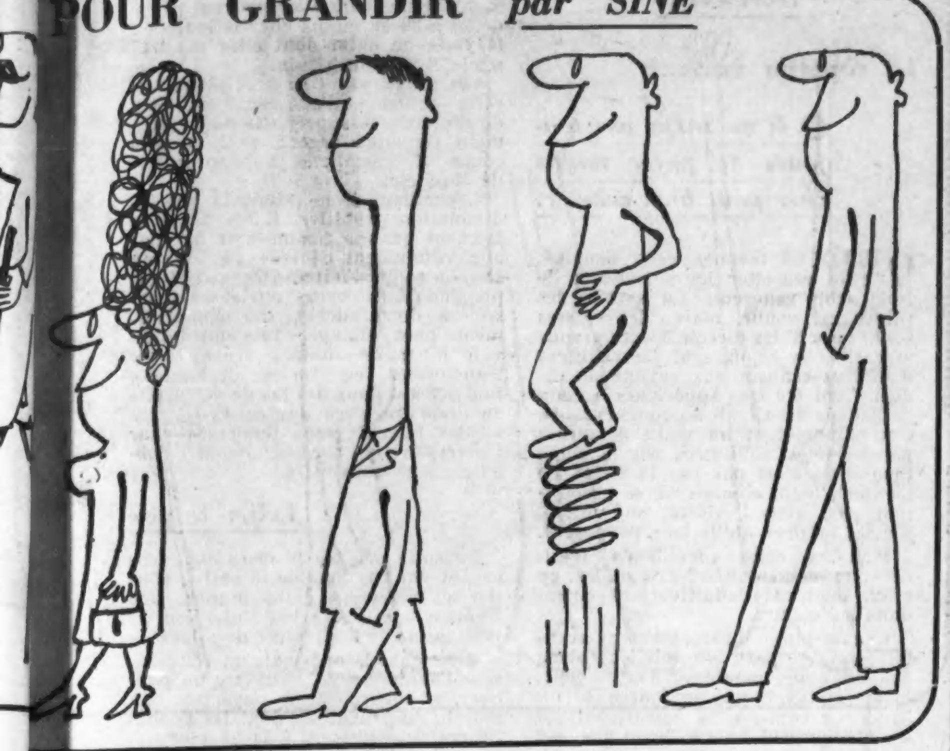
NEIGE ET STYLE

PAR FRANZ HOPPICHLER

Le style autrichien, du dérapage à la godille.

HACHETTE

POUR GRANDIR *par SINÉ*



Au 29 de la rue Mazarine, on vient d'inaugurer le « Tom Pouce », premier cabaret pour moins de quinze ans.

Une sorte de boyau

Curieuse initiative, due non pas à un organisateur de loisirs débordant de zèle mais à un commerçant un peu trop commerçant. Sans doute l'idée d'utiliser un après-midi par semaine un local qui ne sert que le soir est-elle tentante et rentable ? (le prix d'entrée est fixé aux alentours de 5 NF). Mais justement, rien ne convient moins aux enfants que ce genre de local. Au « Tom Pouce », on peut s'entasser à cinquante dans une sorte de boyau qui constitue la « salle ». N'y a-t-il pas mieux à faire le jeudi que d'enfermer dans un réduit des enfants déjà cloîtrés toute la semaine à l'école ou à la maison ?

Mais ceci est un détail. Il est plus grave que l'on ose miser, quand il s'agit d'enfants, sur l'équivoque : pénombre soigneusement entretenue, « nus artistiques » aux murs, chapeaux ridicules et accessoires de cotillons. Quelle mère a vraiment envie de voir son fils de dix ans ou sa fille de quatorze déguisés en « joyeux noctambules », même s'ils ne consomment que du chocolat et n'ont pas droit aux cigarettes ?

A quoi songent-ils ?

Il est vrai que l'on ne sait pas toujours bien à quoi songent les parents. Pour la « première » sur invitations du « Tom Pouce » (lancées, paraît-il, par l'entremise d'un journal pour enfants !), il y a eu affluence. Quelques filles avouent être venues une heure et demie à l'avance pour être sûres d'avoir une place. Certains ont fait la queue pour rien. Tous les milieux (ou presque) étaient représentés : la mère de Michel D..., quatorze ans, est femme de ménage, le père de Maryvonne D..., treize ans, est aux P.T.T., celui de Michel F..., treize ans, est comptable, sa mère publiciste. En grande majorité, les enfants sont venus seuls, par le métro, et sont repartis de même. Ils sont rentrés chez eux à 20 h. 30 au mieux, la « soirée » ayant lieu de 16 h. à 20 h. Cas presque unique : une mère a accompagné ses rejetons, Jean-Pierre, treize ans, et Gérard, neuf ans. Elle a attendu dehors ! Pourquoi a-t-elle amené là ses enfants ?

— *Parce que*, dit-elle, *je n'ai jamais eu moi-même la possibilité d'aller au cabaret. Alors, j'estime que mes enfants, eux, doivent tout connaître.*

Quant aux enfants, ils ont pu être attirés par la nouveauté et... le fruit défendu.

Réflexions de trois d'entre eux :

— *Je sais que les cabarets sont interdits aux moins de dix-huit ans, alors...*

— *J'ai préféré venir ici plutôt qu'au Luxembourg, parce que nous sommes réunis avec des gens que nous ne connaissons pas.*

— *C'est pas mal... mais l'après-midi, ce ne doit pas être comme le soir.*

En fait, ils ont surtout été déçus. Voici le jugement sans réplique de la majorité d'entre eux :

— *C'est beaucoup trop petit, on étouffe là-dedans, je m'attendais à autre chose.*

— *Je croyais qu'il y aurait une vraie scène.*

— *Je ne crois pas que je reviendrai.*

Voilà. Il n'y a sans doute pas de quoi crier au scandale. Mais il était sûrement inutile de mêler encore un peu plus les enfants à certains aspects du monde des adultes qui ne les sollicitent déjà que trop.

Lorenzo
« WINTER-TIME »
FUSEAUX - ANORAKS COMPETITION
VESTES APRES-SKI - « SQUAW-VALLEY »
PULLS EXCLUSIFS
Pendant le mois de Janvier
SOLDES
sur Pardessus, Costumes, Vestes, Pantalons, etc...
43, rue de Rennes LIT. 84-20

PRÉNATAL
200 MAGASINS DE VENTE
TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ
A PARIS
103, RUE SAINT-LAZARE Tél. TRI. 05-73 M° SAINT-LAZARE
39, RUE DE RIVOLI Tél. TUR. 60-07 M° CHATELET - HOTEL DE VILLE
67, RUE DE SÈVRES Tél. LIT. 89-29 M° SÈVRES-BABYLONE

AU PARC MONCEAU
LE CLUB ANGLAIS DU JEUDI
reçoit actuellement de nouvelles inscriptions (création de nouveaux groupes)
Initiation récréative (le jeudi de 14 h. 30 à 17 heures) à la langue anglaise pour les enfants de 6 à 11 ans
Renseignements et inscriptions : 6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e) CARnot 26-46 et WAGram 28-33

Que se disent-elles ?
UNE FEMME PARLE A SES AMIES DE SON CŒUR ET DE SES SOUCIS

SON CŒUR ? Il est au lin
SES SOUCIS ? Elle n'en a pas

Parce que son linge est garanti
" FLEUR BLEUE "

Et pourquoi cette conversation dure-t-elle si longtemps ?
Parce qu'elles énumèrent les qualités du **LIN**
BEAUTÉ - SOLIDITÉ - AGRÉMENT

Aussi se disent-elles :
Nous sommes
FLEUR BLEUE

COMME ELLES
EXIGEZ
LA GARANTIE SYNDICALE
Lin Métis Métis

MADAME EXPRESS

publiera

à partir du 26 janvier

une grande enquête

de Dominique Desanti

"LES PROVINCIALES"

BUDGET

Leçon de finances

● *Un système ingénieux pour vous aider à résoudre le problème des « fins de mois ».*

PARMI les vœux que vous avez reçus (ou formulés) au début de ce mois, il en est sûrement un qui concerne l'argent. *« Je vous souhaite beaucoup... beaucoup d'argent ! »* On le dit, on l'écoute, mais on n'y croit guère plus qu'au Père Noël.

En tout cas, ne qualifiez pas trop vite ce vœu de... gratuit. Il exprime une préoccupation qui dure toute l'année et que les femmes en particulier traduisent en langage clair : cela s'appelle les fins de mois difficiles.

Deux paires d'épaules

En fait, huit femmes sur dix gèrent seules le budget familial, avec plus ou moins de succès et presque toujours de façon empirique. Rien d'étonnant à ce qu'elles éprouvent beaucoup de difficultés et un peu de découragement. La tâche est, en réalité, trop lourde pour une seule paire d'épaules (même habituées aux responsabilités de la vie quotidienne). Il n'est pas question, évidemment, de demander à son mari d'établir des menus économiques ou de prévoir à quel moment les enfants auront besoin de chaussures neuves. Mais il est indispensable :

● de tracer avec lui une fois par an les grandes lignes des prévisions importantes (janvier convient particulièrement bien à cette opération) ;

● de répartir la tâche, le mari s'occupant par exemple des charges fixes (loyer, impôts, assurances, etc.), et la femme prenant de son côté la charge des dépenses courantes et celle de l'équipement du foyer ;

● de faire chaque mois, à deux, un rapide bilan des dépenses. Il ne s'agit pas pour le mari de contrôler les achats de sa femme, mais de voir avec elle comment ils se sont répartis et s'il n'y a pas un moyen de mieux les équilibrer.

Le petit carnet

Chaque maîtresse de maison sait qu'il ne sert à rien de tenir un petit carnet en y inscrivant en vrac au jour le jour toutes ses dépenses. Dans un travail budgétaire, ce qui compte c'est une vue d'ensemble. Sur ce principe de base, le Centre de recherches sur le budget familial, créé en octobre 1957 par René Laurent, directeur du Bureau central des Caisses d'épargne privées, a mis au point un système que l'on pourrait presque qualifier de « scientifique ». Depuis trois ans, il est diffusé à la fois par des brochures éditées par le Centre, et par des conférencières qui parcourent la France et s'adressent aussi bien aux ménagères qu'aux professeurs d'enseignement ménager. Déjà, une annexe du Centre existe à Lyon pour le Sud-Est, d'autres sont en cours d'organisation et le Centre étudie la création d'un service qui donnera des consultations particulières aux familles qui n'arrivent pas à résoudre seules ce grave problème de leur budget.

Dix minutes d'attention

Pivot de la méthode du C.R.B.F. : un carnet de comptes original (3,45 NF), extrêmement facile à tenir pour peu qu'on lui accorde dix minutes d'attention quotidienne et qui, mois par mois, offre un tableau synoptique de la situation réelle des finances du ménage (1).

Il peut être complété par un jeu d'enveloppes fort utiles pour les « débutantes » ou celles qui cèdent un peu trop facilement à la tentation des « bonnes affaires ». Coût supplémentaire : 2,05 NF.

Pour que ses lectrices (et lecteurs) commencent leur année avec une certaine tranquillité d'esprit dans le domaine financier, Madame Express a donc décidé d'organiser, avec le concours du C.R.B.F., une conférence d'organisation du budget familial. Elle aura lieu le jeudi 26 janvier, à 21 heures précises, au Bureau central des Caisses d'épargne privées, 174, boulevard Saint-Germain. La méthode du Centre y sera exposée et, bien entendu, les auditeurs pourront poser des questions. Il suffit de se faire inscrire en téléphonant, de 15 h. à 18 h., à ELY 88-61, Service Budget de Madame Express, et (le nombre de places étant limité) de préciser combien de sièges doivent être réservés pour cette « leçon de finances ».

(1) « Mon Budget », édition 1961, en vente aux Editions de l'Epargne, 174, boulevard Saint-Germain, Paris (7e).

SOLDES

Le superflu tentant

● *Il ne suffit pas toujours de payer moins cher pour bien acheter.*

QUELQUES femmes, cette semaine, vont regretter leurs cadeaux de Noël trop généreux. La saison des soldes est venue, mais... les caisses sont vides. Si les directeurs des grands magasins se réjouissent (les chiffres d'affaires réalisés aux rayons de cadeaux ont été très supérieurs à ceux de l'année dernière), les commerçants, eux, s'inquiètent un peu ; démunies par les fêtes, sollicitées par le blanc (quand ce n'est pas par le terme de janvier), leurs clientes ne se précipitent pas, avec l'avidité coutumière, sur les affaires qu'ils leur proposent.

Peut-être cette « froideur » n'est-elle que momentanée ? Les soldes, en effet, semblent définitivement entrés dans les mœurs.

La réalisation du stock a deux avantages : d'une part, elle laisse la place aux nouveaux modèles ; d'autre part, même si les ventes se font avec un bénéfice réduit, elles constituent un apport d'argent frais utile au moment où il faut constituer une nouvelle collection.

En outre, les soldes ont un aspect psychologique. Ils permettent aux commerçants de garder le contact avec leurs clientes et de leur faire plaisir.

Sages, moins sages

Les acheteuses de soldes appartiennent à deux catégories : les sages et les moins sages.

Les sages attendent toute l'année le (bon) moment où elles peuvent payer de 20 à 30 % moins cher le loden ou la veste de daim dont elles ont très envie et un peu besoin.

Les moins sages se précipitent sur cette occasion d'acheter, sans trop de remords, le superflu tentant : pantalon de lamé argent, pull de soie rouge vif décolleté jusqu'au milieu du dos, etc.

Cependant, il ne s'agit là que de distinctions subtiles, faites avant le moment où une femme sort de chez elle, résolument décidée « à jeter un simple coup d'œil ». Dès qu'elle est plongée dans cette curieuse atmosphère de braderie, son comportement peut changer totalement. On voit ainsi de douces créatures se transformer en furies déchaînées, fourrageant dans des tas de vêtements en désordre, avec des gestes fébriles et des regards sans tendresse pour l'adversaire qui ose leur disputer l'objet de leur convoitise.

Eviter le pire

Instruite par ses propres expériences, et dans la louable intention d'aider ses lectrices à éviter le pire, Mme Express a rédigé à leur intention un petit guide de l'acheteuse de soldes.

● Ne choisissez jamais un vêtement sans l'avoir essayé. Peut-être un pull-over, et encore. Même payé très bon marché, un manteau dont les poches de poitrine arrivent à la hauteur des hanches est une mauvaise acquisition.

● Prenez garde aux manches et aux poches cousues. Elles dissimulent souvent des vices irrémédiables.

● Ne dites pas, en achetant une robe d'une couleur abominable (fuschia fané ou vert jaunâtre) : « Je la ferai teindre ». Vous ne la porterez sans doute jamais chez le teinturier, et de deux choses l'une : ou vous vous résignerez, et vous la mettrez telle quelle, sans plaisir. Ou vous la rangerez dans votre garde-robe, et chaque

LES SAGES ONT ATTENDU TOUTE L'ANNÉE.
Jamais sans essayer.

Très envie,

SPORT-SERVICE
47, rue Réaumur - PARIS
solde
Quantités très importantes d'articles à des
PRIX SENSATIONNELS
Anoraks. Valeur de 50 à 200 NF. 15, 35 et 65 NF
Très beaux pantalons fillettes lainage. Valeur 50 NF........ 20 NF
Belles raquettes tennis, bons boyaux. Enfants : 30 NF - Hommes : 45 NF
Chaussures de tennis. Valeur 19 NF.. 10 NF
Ballons de football cuir.............. 20 NF
Ballons volley cuir .... 19 NF
Bas football. Valeur 5,75 NF. Soldés. 2,75 NF
Chaussures basket cuir HUNGARIA. 25 NF
Fauteuil Camping grande marque.... 17 NF
Boules pétanque bronze. Val. 16 NF.. 11 NF
Réductions exceptionnelles sur :
MATERIEL DE SKI
Chaussures de ski et après-ski... 15 %
Vêtements de ski et articles de sports d'hiver .... 20 %
Tous les articles pour tous les autres sports et MATERIEL DE CAMPING. 25 %
Vêtements d'été et de bain .... 30 %
OUVERTURE :
Dimanche 15 et lundi 16 janvier
Réservés aux porteurs de cette annonce

La seule école de maintien
STUDIO SCARAMOUCHE
(Directrice : H. PASCAR)
VOUS FERA ACQUERIR
● Aisance et harmonie dans la démarche et dans le comportement général.
● Notions du savoir-vivre moderne.
6, rue Quentin-Bauchart (8e)
ELY. 91-82 LE MATIN

POUR VOS VACANCES DE NEIGE
Enzo
SPORT-COUTURE
HOMMES ET DAMES
33, avenue de Clichy LAB. 35-95

IMPORTANT RABAIS sur
TRICOTS DÉMARQUÉ aux
Trois Maille
58, Rue Caumartin-Paris
pour
HOMMES-FEMMES-ENFAN

LA SAISON DES SOLDES EST VENUE.

Une curieuse atmosphère de braderie. *Des gestes fébriles, des regards sans tendresse.* (Eve.)

fois que vous la verrez, vous serez bourrelée de remords.

● La seule retouche envisageable est celle de l'ourlet. On ne dépense pas 50 NF de retouches pour un ensemble payé 100 NF.

● Enfin, si vous optez pour un « numéro » très excentrique, n'essayez pas de vous persuader « qu'il sera peut-être à la mode l'année prochaine » ; vous savez bien que ce n'est pas vrai !

Voici quelques adresses de maisons de prêt à porter. Les réductions y sont de l'ordre de 15 à 35 % : Loréne, 66, avenue Victor-Hugo ; Haussmann Coats, 109, boulevard Haussmann ; Claire Comte, 17, boulevard des Capucines ; Martie-Martine, 8, rue de Sèvres ; Madeleine Bine, 18, avenue Victor-Hugo.

Les fourreurs aussi

Les fourreurs, eux aussi, pour maintenir leur standing, sont obligés de renouveler leurs stocks. Mais en tout état de cause, l'achat d'un manteau de fourrure représente un investissement sérieux ; il mérite quelque réflexion. Il faut se méfier :

● Des peaux fragiles ; des modèles qui risquent de « dater » dans un an ou deux et ne seront peut-être pas transformables.

● Des fourrures qui ne sont pas des soldes de l'année en cours, mais des laissés pour compte. Dans ce cas, les peaux sont moins souples et les poils moins brillants. L'astrakan, en particulier, perd ses reflets bleutés et devient grisâtre.

● Des « faux soldes », fabriqués spécialement, avec des peaux de qualité douteuse, des coutures hâtives, etc.

● En outre, assurez-vous que le fourreur mettra à votre disposition un service de garde et de réparations.

Si vous pouvez envisager cet achat et si vous prenez toutes ces précautions, le moment est peut-être venu de satisfaire un désir tenace en bénéficiant d'une réduction de 15 à 20 %. Une adresse : Foux, 96, avenue Mozart.

Du côté des hommes

Du côté des hommes, on solde aussi, dans l'attente des nouveaux impératifs, tous les modèles susceptibles de se démoder. Cette année, par exemple, on « liquidera » les rayures, moins en faveur, les beiges trop clairs, les gris trop foncés, et, bien entendu, des gilets — un peu voyants ou un peu défraîchis — des cravates, des chemises, etc. Attention, si vous voulez que votre mari, lui aussi, profite des soldes, vous pouvez lui faire la bonne surprise d'une cravate ou d'un chandail. Mais s'il s'agit d'un costume... demandez-lui de l'essayer.

Les réductions sont de l'ordre de 30 % environ.

Quelques adresses : Gram, 10 bis, avenue de la Grande-Armée ; Bérel, 12, rue de Sèvres ; Lorenzo, 43, rue de Rennes ; Carlos, 48, rue de Passy ; Fred Chantin, 66, rue de la Chaussée-d'Antin ; La Vogue, 38, boulevard des Italiens, etc.

Les soldes de tissus sont peut-être les plus intéressants. Certaines étoffes « haute couture » sont, en effet, sacrifiées à 50 % de leur valeur. Un seul conseil : avant d'acheter la soie ou le tweed qui vous tentent, demandez-vous si vous êtes vraiment sûre de vos dons de modéliste ou de l'adresse de la bonne-petite-couturière-qui... : Edré, 55, rue de Passy ; Corot, 65, Champs-Elysées, etc.

Soldes de soldes

Sont également soldés : chaussures, sacs, vêtements de sport, etc. Il s'agit en général de séries où manquent certaines tailles ou certains coloris. Il suffit alors de dénicher la pointure ou la teinte qui vous conviennent. Clarence, 104, Champs-Elysées, et Arcante, 66, avenue Victor-Hugo, soldent des chaussures. A partir du 15 janvier, Sport-Service, 47, rue Réaumur, liquidera tout son stock de vêtements et accessoires de sport. (Réduction de 15 à 50 %.)

Enfin, pour toutes celles dont les fonds sont vraiment bas, mais qui ont tout de même envie, ou besoin, d'un « petit quelque chose » qui leur permettra d'attendre, sans être déprimées, un printemps encore lointain, il y a les soldes... de soldes. Certaines boutiques se sont, en effet, spécialisées dans la liquidation à longueur d'année. Poussées par l'irrésistible besoin de renouvellement qui, de janvier à février, ébranle le monde de la mode, elles font, elles aussi, le vide. C'est ainsi que l'on pourra trouver, chez certains de ces super-soldeurs, des robes de 5 à 50 NF... (Soldes, 8, rue Saint-Placide.)

SUR TOUTES LES VITRINES.
Les commerçants s'inquiètent un peu.

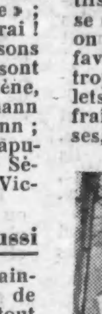
SKI

Vive la godille !

● ***Deux nouveaux livres réconcilient les méthodes française et autrichienne.***

LES pistes de 1961 ne ressemblent plus à celles d'il y a dix ans. Le ski que l'on y pratique non plus. Les remontées sont partout mécanisées, la descente s'est transformée en une →

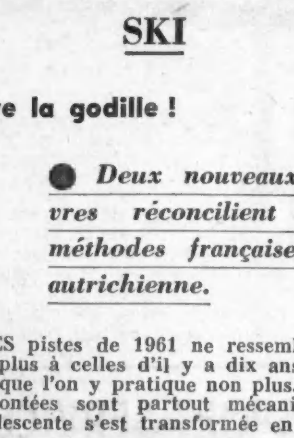
Claire Comte
SOLDE
SES ARTICLES D'HIVER 60
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)
OPE. 80-34 - OPE. 00-25



SPORTS D'HIVER
Votre pantalon sur mesures depuis 69 NF
Ville : pli permanent
Fuseau : ski, après-ski
Elastiss uni, fantaisie, lamé, sporaise
DAVIS
17, rue de la BANQUE
MÉTRO : BOURSE

DE VRAIS
SOLDES
JUPES-TRICOTS
FLORENCE
14, AVENUE VICTOR-HUGO

Jacques Meraut
M 21



habille pour le Ski
Monsieur et Madame
175 Bd PEREIRE ✱ MAC. 44-20

sorte de ballet virevoltant et les traces des bons skieurs dessinent désormais sur les pentes d'éblouissants et réguliers festons de neige.

Ce dernier progrès, non seulement esthétique mais efficace, est dû à une technique qui se répand de plus en plus : la godille.

Les rudiments de la godille sont enseignés maintenant par les moniteurs de toutes les stations. Si vous êtes néophyte ou que votre style vous paraisse un peu démodé, ne désespérez pas de faire figure honorable sur les pistes.

« *La godille,* écrit Jean Vuarnet, *n'est pas autre chose qu'un enchaînement de christianias modernes peu bouclés et rythmés le long de la ligne de la pente.* »

Cette définition vous semble hermétique ? Alors, si vous avez la chance de partir pour la montagne, deux livres viendront à votre secours.

L'un, français (1), est dû à la collaboration de Georges Joubert qui a formé d'innombrables skieurs, et de Jean Vuarnet, champion olympique 1960. L'autre est autrichien ; il est l'œuvre de Franz Hoppichler, un des maîtres du ski (2).

Une réconciliation

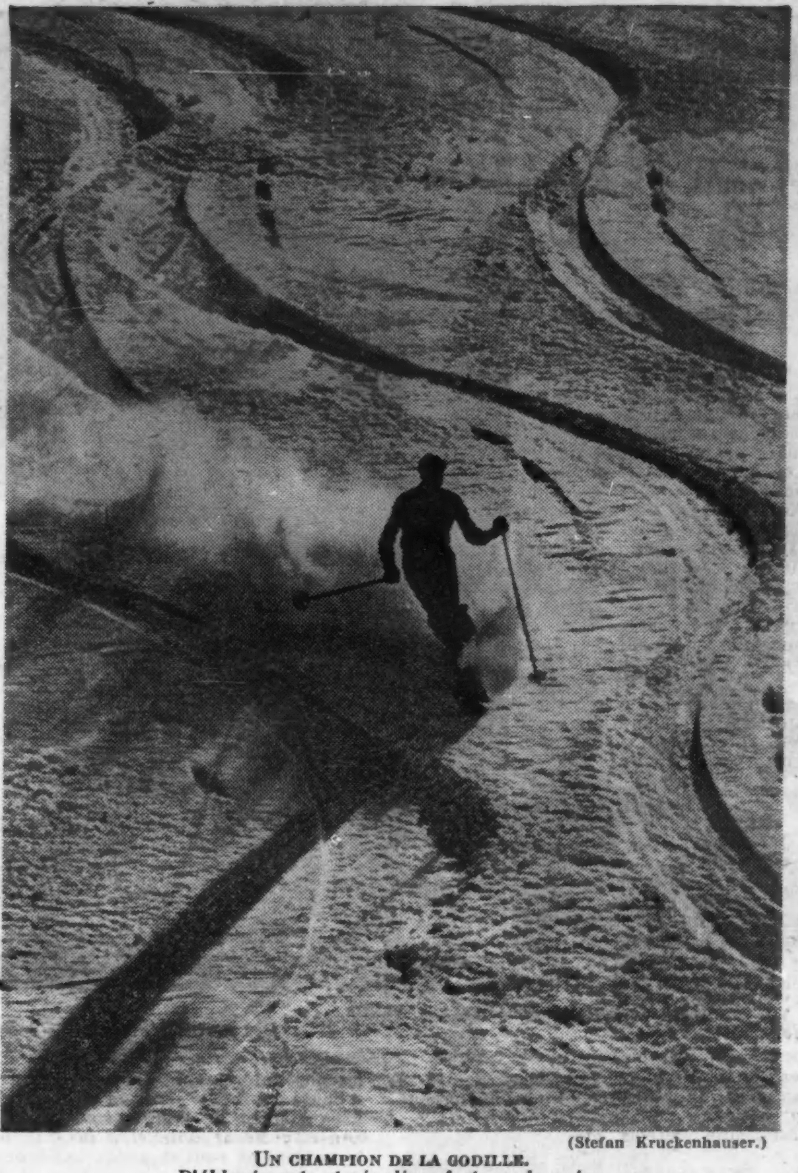
Le premier est illustré de dessins techniques extrêmement clairs, et sa grande précision aidera le débutant à compléter (ou à précéder) l'enseignement du moniteur. Le livre de Franz Hoppichler (illustré de magnifiques photos) est davantage un aide-mémoire. Les mouvements y sont également décomposés et les fautes possibles toujours clairement indiquées.

On a beaucoup parlé des différences entre les techniques française et autrichienne. Toutes deux ont eu leurs adeptes, leurs champions. Mais il n'y a pas si longtemps, les moniteurs français s'arrachaient les cheveux lorsqu'ils devaient reprendre en main des élèves qui avaient fait leurs premières chutes sur les pentes du Tyrol. Les deux livres qui viennent de paraître presque simultanément permettent de constater un fait nouveau : en évoluant parallèlement, les deux méthodes se sont pratiquement rejointes.

Sans doute sent-on chez les Autrichiens persister une certaine nostalgie pour le « stembogen » qui fut autrefois la base de leur technique. Mais déjà, comme les Français, ils prônent la godille, encore la godille, toujours la godille. « *C'est simple* », disent les champions.

Pas si simple, en fait. Mais Vuarnet et Hoppichler vous l'expliquent très bien.

(1) « Ski moderne », par G. Joubert et J. Vuarnet, Ed. Arthaud, 144 pages, 8,70 NF.
(2) « Neige et style », par F. Hoppichler, Hachette, 96 p., 8 NF.



(Stefan Kruckenhauser.)

UN CHAMPION DE LA GODILLE.
D'éblouissants et réguliers festons de neige.

VACANCES

Le mois de la tentation

● *Des adresses et des prix pour ceux qui n'ont encore rien décidé.*

LES trois mois d'hiver ressemblent de plus en plus aux trois mois d'été : on les voit toujours un peu dans la perspective des vacances. Il y a ceux qui sont déjà revenus, ceux qui attendent avec impatience le départ, et ceux... qui rêvent de pistes enneigées comme ils rêvent, l'été, de vagues et d'eau salée. Janvier est aussi devenu le mois où la tentation se précise : les visages bronzés se remarquent encore dans les rues (ce sont ceux des skieurs de Noël et cette année ils ont été aussi nombreux que d'habitude).

Mais si vous faites partie de ceux qui ont trop de travail ou pas assez d'argent pour partir, ne vous désespérez pas. Le mot « week-end » qui, très récemment encore, était inimaginable appliqué aux sports d'hiver, est en train de devenir une solution possible.

Si vous ne manquez que de temps, l'avion vous transportera en quelques heures sur les champs de neige. A titre d'exemple : week-end par avion à Saint-Cergue (Suisse, 1.100 m.). Départ le samedi, retour le lundi. De Paris à Paris : 282 NF., voyage en classe touriste sur Caravelle (*Champs-Elysées Tourisme,* 34, *Champs-Elysées, ELY.* 90-06). Mais si vous manquez aussi d'argent, vous choisirez l'autocar (pullman) et la formule week-end sportif. Pour 51 à 66 NF, selon la station, vous pourrez aller satisfaire votre appétit de neige (départ le vendredi à 21 heures, retour le lundi matin vers 5 heures). (*S'adresser au Comité Ile-de-France de la F.S.G.T.,* 9, *rue La Bruyère, TRI.* 04-70.) Il existe des week-ends semblables au départ de Marseille, 14, rue Fortia ; de Lyon, 42, rue Tronchet ; de Saint-Etienne, 24, rue Rouget-de-Lisle et de Grenoble, Bourse du Travail, rue Berthe-de-Boissieux.

Une seconde ruée

Si vous disposez d'une semaine et que vous n'ayez encore fait aucun projet précis, il n'est pas non plus trop tard. Selon les renseignements qu'a pu obtenir Madame Express (et mis à part quelques grands organismes comme le Club Méditerranée, dont la clientèle très fidèle retient dès septembre ou octobre) il y a encore de la place presque partout pour fin janvier, février, mars et même avril.

Avant de vous décider, vous devez cependant savoir ceci :

● Il existe une seconde ruée sportive au moment des vacances de Pâques (du 27 mars au 3 avril cette année). Moins considérable qu'à Noël, elle est cependant importante.

● Plus vous partirez tard, plus il faudra monter haut. Un temps très doux peut, dès février, amener une fonte des neiges dans les stations en dessous de 1.200 mètres.

● Vous ne paierez pas plus cher qu'à Noël, mais on dépense en février ou à Pâques de 10 à 15 % de plus qu'en janvier.

● Les grandes stations ont un avantage pour ceux qui n'aiment pas le grand calme : il y a toujours assez de monde pour créer une certaine animation.

Les prix

De toute façon, dans les grandes ou les petites stations, l'éventail du choix est assez large (celui du confort et du luxe aussi). Voici des adresses et des prix :

● VOIR ET CONNAITRE, 13, rue Laborde, Paris, LAB. 54-87 : la semaine à Breuil-Cervinia (Italie, 2.024 m.), départs tous les samedis de Paris jusqu'au 1er avril : 320 à 360 NF.

● LES BEAUX VOYAGES, 4, rue Saint-Roch, Paris, RIC. 38-95 ; séjour à la station (en vogue) des Deux-Alpes (Isère, 1.650 m.) tout compris (leçons de ski, remontées illimitées, patinoire gratuite, goûter de l'après-midi) en février-mars. Prix pour dix jours : 398 à 514 NF.

● LA MUTUELLE GÉNÉRALE DU TOURISME : 61, rue La Fayette, Paris, TRU. 02-63. Séjours en Autriche, en février-mars. Prix depuis la frontière de Bâle pour une semaine à Seefeld : 272 NF ; à Kitzbuehel : 290 NF ; Zell-am-See : 207 NF ; Alm : 192 NF (semaine supplémentaire : 115 à 198 NF).

● CLUB FRANÇAIS DU TOURISME : 29, rue des Pyramides, Paris, ANJ. 84-90 : une semaine en février aux Esserts (Haute-Savoie) pour 210 NF : voyage non compris mais leçons de ski et usage illimité des téléskis.

● REPOS ET LOISIRS : 10, boulevard Poissonnière, Paris, TAI. 84-19. Séjours familiaux ou individuels au

SKIDRESS

crée la mode SKI depuis 25 ans

LISTE DES DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE A SKIDRESS STRASBOURG

Madeleine Bine
Couture
SOLDES exceptionnels
18, avenue Victor-Hugo - PARIS (16e) - KLE. 23-93

Tyrol autrichien, en hôtels, taxes et service compris, de 16,50 à 23 NF par jour selon les stations (généralement modestes).

● LES AMIS DE L'UNIVERS : 10, rue du Colisée, Paris. ELY. 90-06. Villages de neige à Champex (Valais Suisse), et Fieberbrunnn (Tyrol autrichien). A Champex, une semaine en janvier-février-mars pour 245 NF (séjour seul) ; 321 NF (départ Paris) : à Fieberbrunnn, la semaine aux mêmes dates : 234 NF (séjour seul), 331 NF (départ Paris).

● CLUB AZUR, 10, rue des Messageries. TAI. 42-43. Séjour de février à Tschagguns (Autriche, 750 m) de Paris à Paris : 262 NF pour une semaine et à Saulx-d'Oulx (Italie, 1.509 m) : 322 NF pour une semaine. Forfait illimité pour les remontées mécaniques (60 NF).

● CHAMPS-ELYSÉES TOURISME, 34, Champs-Elysées. ELY. 90-06. Séjour de ski en Tchécoslovaquie à Tatranska Lomnica (870 m), 15 jours de Paris à Paris à partir de 1.255 NF. Voyage par avion Paris-Prague. Départ chaque samedi.

● C.I.T., 3, bd des Capucines. OPE. 45-84. Séjour hebdomadaire du 5 au 26 février ; transport non compris à l'Alpe-d'Huez (252 NF), Breuil-Cervinia (Italie) : 194 à 420 NF selon l'hôtel ; Sestrière (Italie), 259 à 672 NF.

● FRANCE TOURISME, 1, rue Auber. OPE. 34-74. En février-mars, 10 jours à Saas-fee (Suisse) pour 400 NF ; à Kandersterg (Suisse) pour 415 NF ; à Ehrwald (Tyrol) pour 390 NF ; à Pontresina (Suisse) pour 532 NF ; à Sestrière (Italie) pour 544 NF.

● NORDISK VOYAGES, 125, Champs-Elysées. BAL. 22-40. Cette agence lance une petite station suisse du Valais près de Zermatt : Grachen à 1.500 m. Dix jours en janvier-février ou en mars : 399 à 490 NF selon la catégorie de l'hôtel, voyage compris, pension complète.

● LES CENTRES INTERNATIONAUX DE MONTAGNE, 8, rue Brémontier. MAC. 07-22. Ces centres proposent plusieurs séjours du 4 au 19 mars à partir de 383 NF.

● LE TOURISME FRANÇAIS, 93, rue de la Victoire. TRI. 69-46. Séjour à Zermatt (Suisse) ; départs tous les samedis jusqu'au 8 avril. Pour 10 jours, voyage pension complète, cours de ski : en dortoir de jeunes, 425 NF. En hôtel moyen : 470 à 500 NF. En hôtel avec salle de bain : 610 NF.

FROID

Des hauts et des bas

● Les sous-vêtements ne sont plus obligatoirement laids.

S'ÉTANT avisée que « la bise était venue » et après avoir successivement superposé : chandail sous chemisier, cardigan sur chemisier, polo sous gros pull-over et pull-over sous gilet épais, Madame Express s'est aperçue que la solution idéale pour se protéger du froid n'était pas de se déguiser en oignon.

Pour avoir chaud sans être engoncée, elle s'est donc résolue à aborder le problème des sous-vêtements. Dans les Grands Magasins, elle s'est dirigée vers le rayon bonneterie... non sans appréhension ; elle s'attendait, en effet, à n'y trouver que le linge de corps « saumon » et « les petites laines blanches », armes antifroid classiques, si peu féminines et si résolument inesthétiques. Elle a été surprise. Agréablement.

Matières nouvelles

Certes, culottes à jambes longues et chemise de laine sont toujours là, et elles ne sont guère plus attirantes qu'autrefois, mais les matières nouvelles, ban-lon, rilsan, nylon ont donné naissance à une lingerie de couleur qui ne se contente pas d'être pratique et chaude mais devient seyante et drôle.

Faciles à entretenir (ils se lavent, sèchent très rapidement et ne se repassent pas), ces dessous n'ont qu'un défaut : ils ne glissent pas et ne sont agréables à porter que sous une étoffe lisse : soie, taffetas, etc.

(Dambier.)

MANCHES COURTES, JAMBES LONGUES.
Une lingerie seyante et drôle.

Version d'hier

Les jupes étant souvent doublées, les « nouvelles matières » sont, par conséquent, parfaites pour les shorts, les culottes à jambes, et les collants Version hiver des bas nylon, les collants sont en général couleur chair, à maille fantaisie assez épaisse. Bien assortis aux tenues sports, ils ne sont pas très seyants avec des talons hauts. Quant aux collants de couleur vive, ils sont charmants pour les jeunes, *exclusivement*

Pour les « hauts », on préfère aux matières synthétiques, la soie douce et chaude, mais un peu chère. La laine a de ferventes adeptes ; calorifuge, elle présente toutefois deux inconvénients : elle se salit vite et sèche lentement. En outre, à moins de choisir une excellente qualité (les Suisses sont imbattables dans ce domaine), elle a tendance à feutrer et à rétrécir au lavage.

Vu à Paris

LES HAUTS :

● En laine, chemise longue à bretelles. Existe en blanc, rose, noir. 11,90 NF. VOG, 34, rue Tronchet.

● En soie noire, manches courtes, décolleté en V. 25 NF. Franck et Fils, 80, rue de Passy. (Photo ci-contre.)

● En soie noire, demi-manches, ras du cou : 25 NF. Franck et Fils, 80, rue de Passy.

LES BAS :

● En rilsan (pour celles qui ne supportent pas le nylon), short long garni d'une petite dentelle. Existe en rouge, noir, vert. 12 NF. Galeries Lafayette.

● En laine, culotte à jambes longues. Existe en noir, blanc, rose. 11,90 NF. VOG, 34, rue Tronchet.

● En nylon Hélanca, culotte à jambes longues. Existe en noir, blanc, ciel. 13 NF. Hélanca-France, 8, rue Royale.

● En nylon Hélanca, collant mi-jambes avec une dentelle. Existe dans 10 coloris dont : noir, rouge, vert. 15 NF. Hélanca-France, 8, rue Royale. (Photo ci-contre.)

● En nylon, « Mitoufle », collant dont les jambes sont à maille fine et la partie « culotte » renforcée. 17,50 NF. Galeries Lafayette.

UN PROBLÈME ÉLÉMENTAIRE

« L'air pur, le soleil et l'altitude sont indispensables au bon équilibre physique et moral des populations citadines. »

FORT de ce bon principe, un grand chemisier parisien a décidé de faire à ses clients un cadeau original. Il leur offre *six jours gratuits aux sports d'hiver*.

Comment ? Vous allez le découvrir vous-même. Prenez un crayon, un papier et, comme au temps de vos problèmes d'écolier, préparez-vous à faire quelques règles de trois, deux additions, une soustraction et une division.

DONNEE DU PROBLEME : (Classes de 8e de l'enseignement primaire.)

Un monsieur et une dame veulent partir pour les sports d'hiver. Ils doivent acheter un équipement complet. Soit :

● Une paire de « fuseaux » homme (élastiss 1er choix) : 165 NF.

● Une paire de « fuseaux » femme (même qualité) : 145 NF.

● Un pantalon « après-ski » femme (élastiss de soie 1er choix coupe « couture ») : 185 NF.

● Un anorak réversible homme : 175 NF.

● Un anorak réversible femme : 135 NF.

● Une veste mouton retourné homme : 395 NF.

● Une veste mouton retourné femme : 365 NF.

● Un pull laine fine homme : 53 NF.

● Un pull laine fine femme : 51 NF.

● Un pull grosse maille homme : 115 NF.

● Un pull mohair femme : 105 NF.

Ils vont dans un magasin qui, pendant cinq jours, fait 30 % de remise sur tous ces articles.

1° Combien économiseront-ils ?

2° Sachant que la journée de sports d'hiver coûte 100 NF pour deux personnes, combien de journées auront-ils ainsi gagnées ?

SOLUTION : (livre du maître seulement).

Les prix des articles deviennent les suivants (1) :

● Fuseaux homme : 115,50 NF au lieu de 165 NF.

● Fuseaux femme : 101,50 NF au lieu de 145 NF.

● Pantalons femme : 129,50 NF au lieu de 185 NF.

● Anorak homme : 122,50 NF au lieu de 175 NF.

● Anorak femme : 94,50 NF au lieu de 135 NF.

● Veste mouton femme.: 255,50 NF au lieu de 365 NF.

● Veste mouton homme : 276,50 NF au lieu de 395 NF.

● Pull fin homme : 20 NF au lieu de 53 NF.

● Pull fin femme : 20 NF au lieu de 51 NF.

● Pull grosse maille homme : 80,50 NF au lieu de 115 NF.

● Pull mohair femme : 49 NF au lieu de 105 NF.

Dépense normale	Dépense réelle
165	115,50
+ 145	+ 105,50
+ 185	+ 129,50
+ 175	+ 122,50
+ 135	+ 94,50
+ 365	+ 255,50
+ 395	+ 276,50
+ 53	+ 20
+ 51	+ 20
+ 115	+ 80,50
+ 105	+ 49
= 1.889 NF	= 1.269 NF

Soit une économie de :
1.889
— 1.269
620 NF

Si 100 NF permettent à un couple de passer une journée aux sports d'hiver, 620 NF leur permettront d'en passer six.

(1) Note pour les écoliers consciencieux : dans certains cas le calcul est faux parce que le « marchand » généreux accorde sur certains articles une remise dépassant les 20 %.

C'est donc enfantin. Si vous avez besoin d'un équipement complet, en allant immédiatement chez *Carlo's* (48, rue de Passy), vous gagnerez 6 jours de neige. Si vous possédez déjà les pièces de base ou si vous n'avez qu'à renouveler quelques éléments, vous pourrez gagner, selon les cas, un, deux ou trois jours.

Vouloir et pouvoir

Ce petit calcul vous a semblé concluant ? Il ne vous reste plus alors qu'à l'appliquer à d'autres « problèmes ». Celui, par exemple, de la tenue de ville, qu'elle soit féminine ou masculine. La maison Carlo's fait également des soldes « ville ». Mais de *vrais* soldes : jeune maison, elle n'a pas à « liquider » des articles démodés. Un pourcentage important (20 ou 30 %) est appliqué sur les prix des articles « collection 61 ».

● Un exemple : un manteau d'épais lainage beige imperméabilisé importé d'Italie (« Barbus »), coupe tailleur, ceinture amovible, entièrement doublé de lainage écossais (le type même du vêtement qui ne se démode pas) est soldé au prix de 135 NF (il existe pour homme et pour femme).

Il y aurait mille autre exemples dans chaque catégorie : costumes d'homme ou pardessus, pull-overs ou imperméables. Et, pour femmes, il faudrait puiser dans toute la gamme des deux-pièces italiens, des jupes en tissus anglais, et des tricots de soie, de laine fine ou de mohair.

La liste serait trop longue de ces articles de grande classe dont vous avez envie pendant toute l'année, mais que vous ne pourrez vous offrir que pendant cinq jours : les 12, 13, 14, 16 et 17 janvier chez « le chemisier-tailleur de Passy » (Carlo's, 48, rue de Passy. Tél. : AUT. 38-28 ; parking, 19, rue de Passy).

COMMUNIQUÉ

A voir, à écouter, à savoir

● cinéma

NOUVEAU

VINGT MILLE LIEUES SUR LA TERRE : en U.R.S.S., avec Tatiana Samoïlova sous la conduite de Marcello Pagliero. (*Berlitz, RIC.* 60-33 ; *Wepler-Pathé, EUR.* 50-70 *à partir du vendredi* 13.) (Voir la critique de Morvan Lebesque, page 35.)

LA DAME AU PETIT CHIEN : la Russie de Tchékov vue par un jeune Soviétique. Primé à Cannes. (*Pagode, INV.* 12-15.) (Voir la critique de Morvan Lebesque, page 35.)

LA VÉRITÉ : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Le meilleur Clouzot et le meilleur Bardot. Mais, disent les « modernes », c'est du cinéma d'autrefois. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

ÇA S'EST PASSÉ A ROME : un « Voleur de bicyclette » 1960, qui s'en prend au système avec une verve impitoyable. (*Paris, ELY.* 53-99.)

ALAMO : John Wayne, en bon élève de John Ford, a tourné un western solide et pieux, mais lent. (*Ambassade, ELY.* 19-08.)

RECENT

TIREZ SUR LE PIANISTE : le second film de Truffaut, avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant. Mais encore plus neuf que « Les Quatre Cents Coups ». (*Ciné - Panthéon, ODE.* 15-04.)

PLUS FORT QUE LE DIABLE : une comédie sardonique de John Huston avec Humphrey Bogart et Gina Lollobrigida. (*Studio - Parnasse, DAN.* 58-00.)

PICKPOCKET : le dernier Bresson. Pas pour les amateurs de westerns. (*Studio* 28, *MON.* 36-07.)

MAIS QUI A TUÉ HARRY ? : l'humour macabre d'Alfred Hitchcock dans les paysages roux de l'automne en Nouvelle-Angleterre. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

HENRY V : Shakespeare mis en scène et interprété par Laurence Olivier. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

FEMMES ENTRE ELLES : adapté d'une nouvelle de Pavese, un des plus beaux films d'Antonioni. Au même programme : « A L'OUEST RIEN DE NOUVEAU ». (*Floride, PRO.* 63-40.)

L'AVVENTURA : un film long, riche et difficile. Sur une histoire très simple, Antonioni a brodé mille thèmes complexes pour exposer sa vision désespérée de la vie. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72 ; *Bonaparte, DAN.* 12-12.)

ANCIEN

LA SPLENDEUR DES AMBERSON : 1942. Le deuxième film d'Orson Welles. (*Studio Publicis, BAL.* 76-23 ; *Plaza, OPE.* 74-55.) (Voir la critique de Morvan Lebesque, page 34.)

LOS OLVIDADOS : 1950. Les enfants « oubliés » de la banlieue de Mexico vus par la tendresse et la cruauté de Bunuel. Au même programme : LE CHIEN ANDALOU. (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 81-50.)

UNE SI JOLIE PETITE PLAGE : 1951. Gérard Philipe au bord de la Manche, en hiver. (*Cinéma des Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

CONTES DE LA LUNE VAGUE APRÈS LA PLUIE : 1953. Esotérique chef-d'œuvre de Mizoguchi. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

LES FEUX DU MUSIC-HALL : 1950. Federico Fellini et Alberto Lattuada décrivent la vie d'une petite troupe de théâtre en tournée. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

● télévision

JEUDI 12 JANVIER A 21 H. 55 : « Télé-Ciné-Club ». Marcel L'Herbier et Colette Thiriet évoqueront S.M. Eisenstein.

VENDREDI 13 JANVIER A 20 H. 30 : « Gueule d'Amour ». Film de Jean Gremillon avec Jean Gabin.

SAMEDI 14 JANVIER A 20 H. 50 : « Monsieur Vernet », pièce de Jules Renard.

SAMEDI 14 JANVIER A 22 H. 20 : « Cinépanorama ». L'actualité cinématographique présentée par François Chalais et Frédéric Rossif.

LUNDI 16 JANVIER A 21 H. 30 : « Les progrès de la cardiologie ». Igor Barère et Etienne Lalou présenteront le « Pace-Maker », ou stimulateur cardiaque.

MARDI 17 JANVIER A 20 H. 30 : « Un homme de Dieu », pièce de Gabriel Marcel.

MERCREDI 18 JANVIER A 20 H. 30 : Mack Sennett : « Une république qui a perdu son roi ».

MERCREDI 18 JANVIER A 22 H. : « Lectures pour tous »

● expositions

SCULPTURE

GISLEBERTUS : une découverte sensationnelle. Grâce à la photographie, nous connaissons, dans sa plénitude et son originalité, l'œuvre du grand maître-sculpteur de la cathédrale d'Autun. (*Musée des Monuments français, place du Trocadéro.*) (Voir page 38, la chronique de Jean-François Chabrun.)

BERTHE MARTINIE : juste hommage rendu à l'une des femmes que la sûreté de son talent et sa vigueur d'expression classique auront permis de classer parmi les meilleurs sculpteurs de la première moitié du siècle. (*Galerie de Varenne, 61, rue de Varenne.*)

CLASSIQUE

HOKUSAI : pour le 200e anniversaire de sa mort, quelques œuvres parmi les plus importantes du « maître du mont Fuji ». (*Musée Guimet, place d'Iéna.*)

ARTS ITALIENS DU XVIIIe : un beau voyage à travers un siècle facile mais tourmenté, heureux mais déjà tragiquement moderne. (*Musée du Petit-Palais.*)

LE PAYSAGE EN ORIENT ET EN OCCIDENT : pourquoi et comment se complètent les deux parties du monde. (*Musée du Louvre.*)

SOURCES DU XXe SIÈCLE : une exposition comme on en voit une ou deux par génération. (*Musée d'Art Moderne, av. du Président-Wilson.*)

STEINLEN : le parfum mélancolique et les audaces grinçantes de la « Belle Epoque ». (*Maison de la Pensée, 2, rue de l'Elysée.*)

GOYA : l'ensemble des gravures exécutées par le plus moderne des ancêtres de l'art actuel. (*Salle Gaveau, rue La Boétie.*)

L'ECOLE DE PARIS 1960 : un panorama qui, pour les amateurs pressés, remplace la visite de quelques dizaines de galeries. (*Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré.*)

PEINTURE

DUBUFFET : vingt ans de scandale et de « réalisme sarcastique ». (*Musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli.*)

PEINTURE ET POÉSIE : des textes de Pierre Reverdy et d'Yves Bonnefoy, illustrés par Braque et Raoul Ubac. (*Galerie Maeght, 13, rue de Téhéran.*)

ROLDAN : des toiles abstraites où une rigueur géométrique se marie à une inspiration passionnée. (*Haut Pavé, 3, quai Montebello, après-midi.*)

NIKIFOR : un « naïf » comme on en voit peu. Mendiant à Varsovie, il devient, à Paris, l'un des peintres qui comptent. (*Dina Vierny, 36, rue Jacob.*)

LAPOUJADE : brillants « exercices de style » d'un jeune peintre qui commence à faire figure de chef de file. (*La Hune, 170, bd Saint-Germain.*)

GILLET : un tempérament classique malgré l'aspect « romantico-abstrait » de ses toiles. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

ANDRÉ WARNOD : le critique qui inventa le terme « école de Paris » fut aussi un dessinateur plein de verve et un peintre de bonne compagnie, comme en témoigne cette pieuse mais excellente exposition. (*Paul Cézanne, 168, faubourg Saint-Honoré.*)

● recettes

● ŒUFS EN PORTEFEUILLE.

Pâte à crêpe : 125 gr. de farine, 1 œuf, 1/2 cuillerée d'huile, sel et eau. Œuf brouillés : 3 œufs, un peu de lait, 50 gr. de gruyère râpé, sel, poivre, 2 saucisses de Francfort (ou bien des champignons et un peu d'extrait de tomate).

Vous faites avec la pâte huit petites crêpes très fines. D'autre part, vous faites des œufs brouillés dans lesquels vous mettez soit des saucisses coupées en fines rondelles, soit des champignons avec un peu d'extrait de tomate. Sur chacune des crêpes, étendez une bonne cuillerée d'œufs brouillés, et roulez. Rangez les crêpes roulées sur un plat à gratin. Saupoudrez avec le fromage râpé et passez au four.

● BANANES AU VIN.

5 bananes, 1 orange, 1 paquet de sucre vanillé, 125 gr. de sucre en poudre, 1/2 bouteille de vin rouge.

Coupez les bananes en grosses rondelles et mettez-les dans un saladier. Ajoutez l'orange coupée en petits morceaux et un peu de zeste très finement râpé. Sucrez. Arrosez avec le vin (le vin de Bordeaux est particulièrement recommandé). Mettez au frais pendant quelques heures avant de servir.

SUZANNE ET HENRIETTE.

● théâtre

LE FLEUVE ROUGE : le métier des armes est-il possible quand on croit au prix de la vie humaine ? Une question que Jules Roy se pose depuis quinze ans. (*Théâtre en Rond.*)

ANTIGONE : de Sophocle. Tout n'est qu'ordre et beauté. (*T.N.P.-Chaillot.*)

LES NÈGRES : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Renaissance. Jusqu'au dimanche* 15 *janvier inclus.*)

LA BONNE AME DE SE-TCHOUAN : Brecht à l'état pur. Peut-on être une bonne âme dans une méchante société ? (*T.N.P. Récamier.*)

LA RÉSISTIBLE ASCENSION D'ARTURO UI : Hitler vu par Bertolt Brecht, à travers l'histoire d'un gang des choux-fleurs à Chicago. Un des meilleurs rôles de J. Vilar. (*T.N.P.-Chaillot. Le mercredi* 18.)

SOLEDAD : un beau drame d'amour et de résistance au pays du Cid et de Franco, par Colette Audry. (*Théâtre de Poche.*)

LE MOBILE : une gentille comédie d'Alexandre Rivemale, avec le gentil Roger Dumas (*Théâtre Fontaine*).

LES COCHONS D'INDE : sur le thème des pouvoirs contre le citoyen dans l'absurdité du monde moderne, une parabole populiste et tendre. (*Vieux-Colombier.*)

LE MARIAGE DE M. MISSISSIPPI : une parabole baroque de Friedrich Dürrenmatt, un des très rares dramaturges européens d'aujourd'hui. (*Théâtre La Bruyère*).

LES FEMMES SAVANTES : Molière joué au présent. Belise traverse les siècles grâce à Jacqueline Maillan. (*Bouffes Parisiens, le jeudi, à 15 h. 10.*)

TARTUFFE : mis en scène par Jean Anouilh. François Périer séducteur et dévot, en costume de la belle époque. (*Comédie des Champs-Elysées. Tous les samedis, à 14 h. 30 et les lundis, à 21 heures.*)

BOBING-BOBING : un vaudeville classique qui prend une bonne altitude et garde jusqu'à la fin une excellente vitesse de croisière. (*Comédie-Caumartin.*)

CHER MENTEUR : 40 ans de correspondance amoureuse. L'humour féroce de G.B. Shaw et deux merveilleux acteurs : Pierre Brasseur, Maria Casarès. (*Athénée.*)

IRMA LA DOUCE : reprise de la célèbre comédie musicale d'Alexandre Breffort, avec sa créatrice Colette Renard. (*Théâtre Gramont.*)

Ce cahier de Madame Express
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

GALERIE FURSTENBERG
4, rue Furstenberg
MALINA
peintures cinétiques
Exp. prolongée jusqu'au 20 Janvier

Galerie Dina VIERNY 36, rue Jacob, PARIS-VIe
NIKIFOR
du 30 décembre 1960 au 31 janvier 1961

JEANNE BUCHER
Aguayo, Chelimsky, Fiorini, Louttre, Mihailovitch, Moser, Nallard

Galerie PIERRE
2, rue des Beaux-Arts
BERNARD DUFOUR
ŒUVRES RECENTES
Du 13 au 28 janvier

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra - PARIS (1er)
OPE. 52-07
Aldine - Baj - Bertini
Clerc - Hanich - Kolos Vary
Langlais - Petersen - Revel
J.-P. Vielfaure - Van Haardt

GALERIE EUROPE
22, RUE DE SEINE (6e) - ODE. 66-75
DUBUFFET, FAUTRIER, KANDINSKY, KLEE, LÉGER, LANSKOY, MATISSE, MIRO, PICASSO, WOLS, WEICHBERGER

GALERIE CHARPENTIER
ÉCOLE DE PARIS
1960
76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

JACQUES MASSOL
Roland KEMPE
12, rue La Boétie

Galerie KARL FLINKER, 34, rue du Bac
ARIKHA - CAZAC - COUSINS - HOSIASSON - HUNDERTWASSER - JENKINS
KARSKAYA - CHINN - KUJAWSKI
SABY - SONDERBORG - ZANARTU
ERMA - NELE

GALERIE LAMBERT
14, rue Saint-Louis-en-l'Ile
JAKI

ET LIVRES ILLUSTRÉS RÉCENTS
GALERIE MAEGHT
13, RUE DE TÉHÉRAN, PARIS-VIII

SCIENCES

Les quatre balises

● ***Un nouveau système de guidage optique pour permettre aux gros avions de se poser de manière plus rapide et plus sûre.***

LE délicat problème de l'atterrissage des gros avions de ligne va être grandement facilité par le nouveau dispositif britannique qui reçoit en ce moment la consécration d'un essai officiel sur les pistes de l'Aéroport International de New York.

Les problèmes de sécurité dans l'aviation commerciale concernent avant tout les abords des aérodromes, comme viennent de le prouver tragiquement les catastrophes du mois dernier. Avec l'accroissement rapide du débit des vols, les aéroports constituent de véritables goulots d'étranglement, obligeant les avions à prendre des « files d'attente » verticales avant d'obtenir une piste libre. D'une part, la densité des appareils aux approches des villes peut provoquer, à la moindre erreur, une collision dramatique ; d'autre part, chaque avion est obligé d'emporter une lourde surcharge d'essence destinée à lui permettre plusieurs heures d'attente éventuelle au-dessus d'un aérodrome encombré.

Toutes les nuances du rose

La durée de cette attente est directement liée aux conditions d'atterrissage, et tous les dispositifs destinés à permettre aux avions de se poser d'une façon plus sûre et plus rapide retiennent longuement l'attention des spécialistes.

En effet, l'atterrissage des gros long-courriers se complique au fur et à mesure que le poids et la vitesse des avions augmentent. Le point culminant a été atteint avec les derniers quadriréacteurs qui abordent la ligne d'approche à des vitesses élevées, perdent de l'altitude très vite, et ont besoin de pistes très longues. Ici, le pilote ne peut plus compter sur une correction de dernier instant. Pour ne pas rater la piste, il lui faut se présenter dans des conditions très rigoureuses, sous un angle et avec une vitesse calculés à l'avance. La marge d'erreur est très réduite et ces derniers instants du vol que représente l'atterrissage donnent régulièrement du fil à retordre aux équipages. Même dans de bonnes conditions de visibilité, on a frôlé à plusieurs reprises des accidents graves, des avions se posant trop court ou dépassant la piste par suite d'une erreur de jugement du pilote.

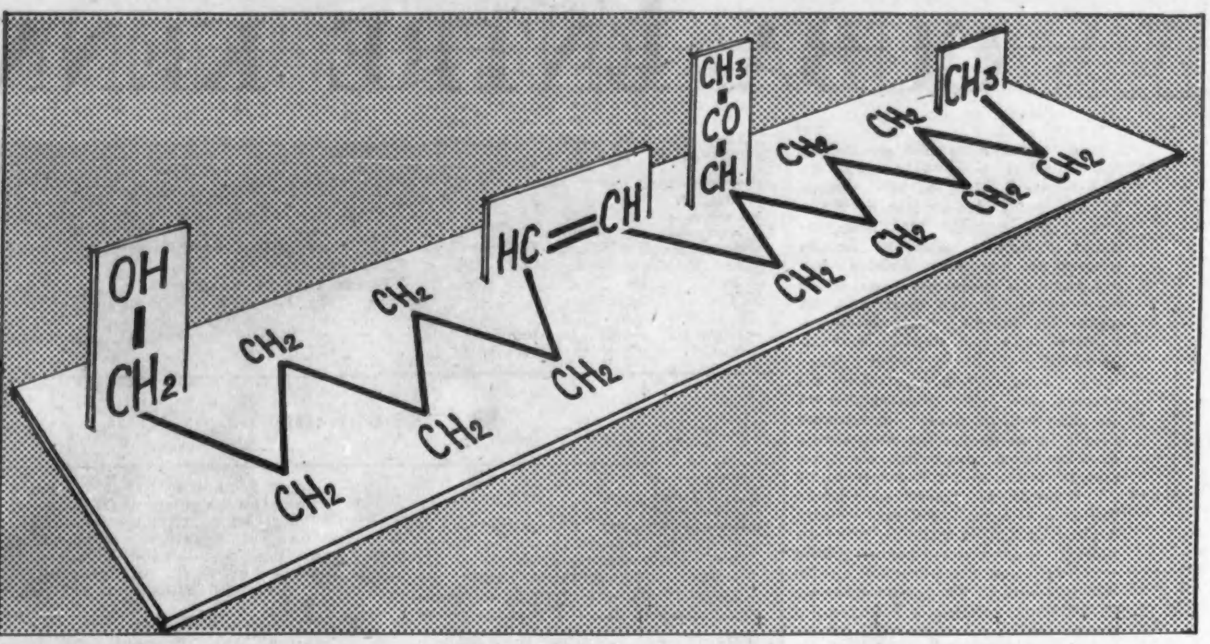
Pour permettre aux avions d'attaquer la piste d'atterrissage à coup sûr sous l'angle convenable, le « Britain's Royal Aircraft Establishment » a proposé un dispositif de guidage optique d'une remarquable simplicité. Chaque piste d'atterrissage est pourvue de douze lampes puissantes groupées en deux paires de balises, qui encadrent le début de la piste. L'une d'elles est placée à 230 mètres de l'entrée de la piste, l'autre, quelque 150 mètres plus loin. Devant chaque lampe se trouve un filtre transparent dont la moitié supérieure est rouge et la moitié inférieure incolore. La lumière émise par la lampe et colorée en partie par le filtre rouge, traverse ensuite une fente horizontale, large de 5 cm. Cette fente ne laisse passer qu'un pinceau lumineux assez étroit. Si un observateur est placé au-dessus de l'axe de ce pinceau lumineux, la fente lui paraît blanche ; s'il est au-dessous de l'axe, la lumière rouge arrive seule. En variant sa position juste au voisinage de l'axe de la fente, il voit celle-ci passer par toutes les nuances du rose.

A plus de 6 kilomètres

Les quatre balises pointent leurs fentes obliquement vers l'avion qui se dirige vers la piste. Les fentes sont orientées de telle façon qu'un pilote qui présente son appareil sous l'angle d'attaque convenable voit la paire de balises la plus proche émettre de la lumière blanche, cependant que les deux balises les plus éloignées sont rouges. Tant que cet ordre est respecté, tout va bien et l'avion a toutes les chances d'attaquer la piste à l'endroit convenable. Mais si les balises blanches passent au rose, puis au rouge, c'est que l'avion se présente trop bas et risque de se poser trop court. Au contraire, si les balises rouges deviennent blanches, l'avion est trop haut et va manquer la piste. Le pilote est averti suffisamment tôt pour corriger l'angle de l'appareil, car la puissance des lampes les rend visibles à plus de six kilomètres, même en plein soleil.

La simplicité et l'universalité de cet appareil séduisent les spécialistes. Si les essais actuels sont concluants, les balises blanches et rouges deviendront aussi familières aux voyageurs de l'air que les feux verts des carrefours le sont aux habitués du volant.

JACQUES BURMAND.

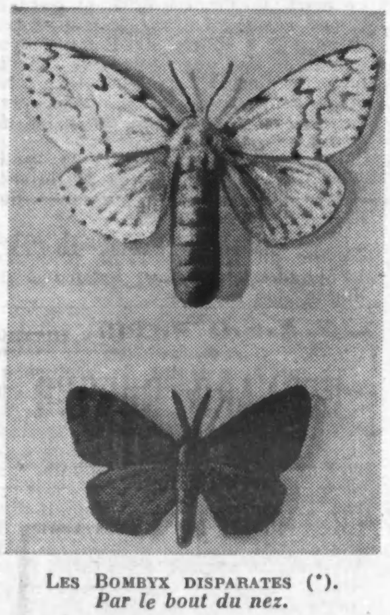


LA MOLÉCULE DU PARFUM DES PAPILLONS ZIGZAG FEMELLES.
Un dix-millième de milliardième de gramme.

Les sirènes synthétiques

● ***Grâce à la découverte de trois savants américains, on va pouvoir détruire pour 50 N.F. toute l'espèce des papillons Zigzag, ravageurs des forêts.***

LA chimie vient de remporter un nouveau succès sur la nature : trois savants américains, Martin Jacobson, Morton Beroza et William A. Jones, ont isolé, analysé et synthétisé le parfum de la femelle du Zigzag, nom vulgaire d'un papillon, le Bombyx disparate.



LES BOMBYX DISPARATES (*).
Par le bout du nez.

D'une portée pratique immédiate, cette découverte va permettre de combattre efficacement cet insecte, dont les chenilles dévastent les forêts, dépouillant les arbres de leurs feuilles.

Plutôt que de saupoudrer d'insecticides de vastes étendues, tuant ainsi les insectes utiles avec les nuisibles, il serait préférable d'attirer dans des endroits déterminés le papillon malfaisant de façon sélective.

(*) En haut, la femelle.

Ce problème, délicat à priori, a été résolu grâce à la connaissance des facultés sensitives des insectes, dont la perception des couleurs et des odeurs est souvent bien plus développée que chez les animaux supérieurs. La finesse olfactive de certains papillons peut être considérée comme l'extrême limite de la sensibilité, puisqu'un calcul élémentaire montre qu'ils réagissent dès qu'une seule molécule de certains corps odorants atteint leurs antennes.

Cette faculté se remarque plus particulièrement chez les mâles, extrêmement sensibles à l'odeur des femelles de leur espèce. Dans le cas de notre Zigzag, en extrayant par le benzène l'essence contenue dans l'extrémité abdominale d'une seule femelle, on obtient une source d'attraction qui draine tous les mâles à un kilomètre à la ronde. Cependant, si ce moyen primitif de mener les papillons par le bout du nez a été longtemps utilisé pour contrecarrer le développement du Zigzag, il ne saurait être utilisé à une échelle suffisante pour être vraiment efficace.

C'est en 1957 qu'une étude systématique a été entreprise. Après avoir collecté en Espagne et en Amérique, 500.000 chrysalides femelles, les chercheurs les ont fait éclore. Les papillons ont été sacrifiés, et leurs abdomens, lavés au benzène, lui ont cédé leur pouvoir d'attraction sur les mâles.

Coup de théâtre

L'extrait benzénique a été purifié et fractionné par différents réactifs chimiques qui ont permis d'isoler la substance active. A chaque stade de cette séparation, on pouvait savoir où se trouvait la substance, en observant l'excitation des mâles mis en présence d'une trace infime du solvant qui la contenait.

Finalement, la quintessence pure des 500.000 femelles a été isolée sous forme d'une petite gouttelette (20 milligrammes) de substance huileuse, incolore et inodore — du moins pour les humains. En revanche, son pouvoir d'attraction sur les mâles Zigzag était fabuleux. Moins d'un dix millième de milliardième de gramme de cette huile suffisait pour attirer tous les papillons des alentours.

Mais le véritable coup de théâtre se produisit quand la nature chimique de ce véritable « chant de sirènes » des lépidoptères fut établie. On attendait une molécule très complexe. Or elle est, aux yeux des chimistes, d'une extrême simplicité. Il s'agit du 10 - acetoxy - 1 - hydroxy - cis - 7 - hexadécène : si cette déjà longue molécule paraît compliquée au profane, les techniciens la synthétisent sans trop de difficultés aux prix de 50 NF le kilo. Ce kilogramme suffirait pour attirer et permettre de détruire tous les mâles Zigzag de la terre, condamnant les femelles à la chasteté et favorisant le contrôle du développement de l'espèce.

Encouragés par ce succès spectaculaire, les entomologistes espèrent que l'alliance avec les chimistes leur permettra de combattre efficacement d'autres insectes nuisibles ou dangereux, par la méthode du « chant des sirènes synthétique ».

J. B.

SCIENCES

● L'ÉTOILE la plus faible connue serait celle que signale l'astronome américain W.J. Luyten : sa luminosité est deux millions de fois plus faible que celle de notre soleil.

● M. JOHN MAC CONE, directeur de la commission américaine de l'énergie atomique, a décidé de donner sa démission. Il est opposé à la décision des Etats-Unis de ne pas reprendre les explosions expérimentales et convaincu que l'U.R.S.S. en poursuit clandestinement.

● Le nouveau dispositif ULTRACOM, mis au point par la Société américaine WESTINGHOUSE, permettra de transmettre des signaux aux satellites et véhicules spatiaux sans la gêne des interférences et des brouillages : il est basé sur l'utilisation d'un faisceau de rayons ultra-violets portant des signaux de télévision.

● SIR CHARLES SEYMOUR WRIGHT, membre de l'expédition antarctique anglaise de 1910-1913, est retourné pour la première fois sur les lieux où il attendit vainement le capitaine Scott qui revenait du Pôle Sud. Sir Charles, qui est âgé de 73 ans, se trouve actuellement dans l'Antarctique pour des recherches sur les variations du champ magnétique terrestre.

● Un mathématicien soviétique, M. NICOLAI MUSKHELISHVILI, qui qui aura 70 ans le 16 février, recevra pour son anniversaire un ouvrage publié en commun par les Russes et les Américains, et qui contiendra des travaux de 50 mathématiciens de neuf pays.

● Un nouveau TUNNEL SUPERSONIQUE, installé au Centre Arnold de l'aviation américaine, dans le Tennessee, permettra d'expérimenter des missiles à Mach 5 (cinq fois la vitesse du son), et à des altitudes simulées de 50.000 mètres.

● Les Soviétiques auraient atteint des pressions de CINQ MILLIONS D'ATMOSPHÈRES pendant des durées brèves, de l'ordre d'une seconde.

CUBA ENTRE KENNEDY ET

1960 a été « l'année de l'Afrique » ; 1961 peut être celle de l'Amérique Latine. Si les peuples du continent sud-américain n'ont plus à lutter pour leur indépendance nationale, obtenue depuis longtemps, beaucoup d'entre eux ont encore à conquérir leur liberté économique. Depuis deux ans, un phare les éblouit : celui de la révolution cubaine. Celle-ci est aujourd'hui menacée. Huit jours après la rupture des relations diplomatiques entre Washington et La Havane, la presse américaine révèle en effet que les Américains organisent et financent, au Guatemala, notamment, l'entraînement de troupes antifidélistes. Claude Julien, qui a fait plusieurs séjours à Cuba, avant et après la prise du pouvoir par Fidel Castro, publie cette semaine un livre (1) sur le déroulement et les perspectives de l'expérience cubaine. « L'Express » donne ici les passages qu'il consacre au problème dont dépend en grande partie l'avenir du régime cubain : celui de ses relations avec les Etats-Unis et avec l'U.R.S.S.

Fidel Castro avec le Secrétaire d'Etat américain...
« Ma fronde est celle de David. »

(A. P.)

« T*ANT que nous trouverons des acquéreurs pour notre sucre,* m'a dit « Ché » Guevara, directeur de la Banque nationale cubaine, *notre économie ne craindra rien. Si les Etats-Unis veulent réduire ou supprimer leurs importations, eh bien ! nous vendrons ailleurs. Les pays de l'Est sont prêts à se porter acquéreurs. Que veut Washington ? Nous pousser dans les bras de Moscou ?...* »

Dans le « New York Herald Tribune », Walter Lippmann et Joseph Alsop ont vu le danger que comporteraient des représailles économiques américaines. Ils considèrent la révolution cubaine, non pas comme une révolution communiste, mais comme une révolution nationaliste qu'il faut garder dans le camp neutraliste au lieu de la repousser vers Moscou ou Pékin. Mais, dans toute la presse américaine, ils sont à peu près les seuls à tenir ce langage prudent...

Le 22 janvier 1960, prenant la parole devant la commission des Affaires étrangères de la Chambre des Représentants qui venait d'entendre Christian Herter, secrétaire d'Etat, T. Morgan, président de la commission, déclare : « *Notre ancienne politique consistait à envoyer des fusiliers-marins. C'est ce que nous avons fait par le passé. Mais ce genre de diplomatie est fini.* »

En effet, dans ce monde divisé en deux blocs hostiles, ce genre d'intervention, utilisé au Mexique, au Nicaragua, à Haïti, à Saint-Domingue, etc., n'est plus guère praticable. Il devient même dangereux, comme pour le Guatemala en 1954, d'encourager et aider un groupe de natior aux résolus à renverser le régime révolutionnaire.

Aussi bien, la première arme dont Washington veuille se servir est celle de la guerre économique. Et c'est en vain que Walter Lippmann met en garde le gouvernement américain : « *Notre expérience, qui commença avec la révolution mexicaine voilà quelque quarante ans, nous a appris que l'intervention armée ou même la coercition économique par un blocus, un embargo et des représailles économiques, font peu de bien et beaucoup de mal. Elles ne protègent pas les légitimes intérêts américains qui sont menacés par la révolution, et elles rendent très difficile de parvenir ensuite à un règlement raisonnable quand la ferveur révolutionnaire retombe et qu'arrive le temps de la réconciliation et de la reconstruction.* »

— *Votre révolution fait ses premiers pas,* dis-je à « Ché » Guevara, *elle est donc turbulente. Mais ne pensez-vous pas que l'enthousiasme du début se refroidira, que votre révolution s'assoupira, s'embourgeoisera ?...*

Visiblement, malgré la frénésie de ses horaires de travail, il a pensé au problème. Et sa réponse devrait être comprise à Washington :

Dans la gueule du monstre

— *Le rythme de notre révolution,* dit-il, *s'adaptera au rythme de la contre-révolution. Notre révolution est téméraire. Nous ne sommes pas à des milliers de kilomètres de Washington. Dans toute l'Amérique latine, et en tout cas à Cuba, le despotisme politique et le retard social tiennent au sous-développement économique, en grande mesure maintenu et exploité par des intérêts étrangers. Il nous fallait rompre les liens de l'impérialisme...*

Il se renverse dans son fauteuil, allume un cigare, et dans un grand éclat de rire :

— *Nous faisons notre révolution dans la gueule du monstre !...*

Cette formule ne fait que paraphraser une expression de José Marti. Dans une lettre qu'il écrivit la veille de sa mort, le 18 mai 1895, et qui est considérée comme son testament politique, l' « Apôtre de Cuba », évoquant son exil aux Etats-Unis, lançait un cri d'alarme : « *J'ai vécu à l'intérieur du monstre, et je connais ses entrailles ; ma fronde est celle de David.* »

Que peut faire, en effet, un petit pays de six millions d'habitants contre la formidable puissance des Etats-Unis ?

Mais José Marti est mort avant d'avoir pu voir comment l'impérialisme américain allait remplacer la domination espagnole.

Des ingrats

Le premier traité de réciprocité entre Cuba et les Etats-Unis (1903) accorde à ceux-ci des tarifs préférentiels comportant des bonifications de 20 à 40 %. Les exportations américaines sur le marché cubain font alors un bond de 45 % à 75 % environ. En contrepartie, Cuba jouit d'un taux préférentiel pour ses ventes de sucre aux Etats-Unis. Mais en 1930 Washington augmente ses tarifs douaniers, entraînant une baisse vertigineuse des ventes de sucre.

Quatre ans plus tard, il faut alors négocier un nouvel accord commercial. En même temps, les Etats-Unis instaurent le système des quotas pour leurs importations de sucre. Dès lors Cuba n'a plus de contrepartie : une modification des tarifs douaniers exige une négociation entre les deux gouvernements, alors que le quota de sucre cubain est fixé unilatéralement par Washington. Jusqu'en 1950, les Etats-Unis achetaient à Cuba 53 % de leur sucre, en 1956 la participation cubaine est descendue à 29 %. Les divers régimes qui se sont succédé à La Havane se sont inclinés devant la loi du plus fort.

Au total, le système du quota a porté un grave préjudice à l'économie cubaine : de 1925 à 1958, la population de l'île a presque doublé pour passer de 3.500.000 à 6.500.000 habitants, tandis que la production de sucre restait stationnaire. Et les planteurs, craignant qu'une surproduction ne provoque un effondrement des cours, faisaient une politique malthusienne, avec la bénédiction de Washington. Ce n'est pas une simple coïncidence si, le 12 juin 1952, trois mois après son coup d'Etat, Batista annonce que Cuba a un excédent de 1.800.000 tonnes, et qu'il faut réduire la production de sucre à 5 millions de tonnes par an...

Mais aujourd'hui le gouvernement de Fidel Castro demande que le commerce du sucre soit réglé par voie de négociations commerciales, un traité bilatéral ayant l'avantage de ne pouvoir être modifié, comme les quotas, par la seule volonté de Washington.

Aussitôt les Etats-Unis et le président Eisenhower lui-même s'indignent et déplorent que les nations prolétaires soient à ce point dépourvues de tout esprit de gratitude. Cuba, disent-ils en substance, a bénéficié d'un régime de faveur puisque nous lui achetons son sucre au prix intérieur américain, bien supérieur au taux moyen sur le marché mondial.

J'ai vu Fidel Castro traiter ce problème dans une longue émission télévisée. Méthodiquement, il aligne les chiffres. Ce n'est pas pour faire une faveur à Cuba que les Etats-Unis lui achètent son sucre au-dessus du prix mondial, explique-t-il. Les Etats-Unis produisent du sucre de canne à Hawaï et à Porto-Rico. Ils produisent aussi dans le Middle-West du sucre de betterave. C'est le lobby des betteraviers qui oblige le gouvernement à effectuer ses importations de sucre au prix de revient, très élevé, du sucre de betterave produit à l'intérieur. Si les Etats-Unis nous achetaient notre sucre au taux mondial, ils mettraient en faillite tous leurs betteraviers.

Les premiers nuages

C'était la première fois que le peuple cubain s'entendait expliquer le mécanisme de soutien aux prix agricoles américains. Sur ce thème, Fidel Castro parla pendant trois quarts d'heure. La presse étrangère n'en a pas fait état. Elle n'a retenu de cette émission qu'un incident violent avec l'ambassadeur d'Espagne qui, dans les quarante-huit heures, fut obligé de quitter le pays.

Les inégalités de l'accord commercial ont eu une autre conséquence, disent les dirigeants révolutionnaires. Au cours des dix dernières années, le solde de la balance des paiements a été défavorable à Cuba pour environ 1 milliard de dollars. Depuis 1945, ajoutent-ils, les investissements américains à Cuba ont atteint 700 millions de dollars, et les profits rapatriés 548 millions. Tenant compte uniquement du premier chiffre, les Etats-Unis parlent de leur « générosité ». Considérant le second, Cuba parle de « pillage économique ».

Ainsi, sous la dictature de Machado, sous les divers régimes contrôlés après le premier coup d'Etat de Batista en 1930, sous les gouvernements corrompus de Grau San Martin (1944-1948) et de Carlos Prio, puis enfin sous la dictature de Batista (1952-1958), le ciel des relations américano-cubaines reste parfaitement serein. Les premiers nuages commencent à s'amonceler avec la victoire de Fidel Castro.

Il peut paraître étrange que Washington ait des faiblesses pour Batista et Trujillo, mais se montre inflexible à l'égard de Fidel Castro.

Une nostalgie

M. Earl Smith, qui fut ambassadeur des Etats-Unis à La Havane jusqu'à la chute de Batista, expose le 11 septembre 1960, devant une sous-commission du Sénat américain, les raisons de cette attitude : « *Si l'opposition entre dictature et démocratie était la seule question que nous ayons à résoudre,* déclare-t-il, *il ne serait pas difficile de prendre une décision. Cependant, nous sommes au cœur d'une lutte pour assurer notre survie, et d'autres considérations s'imposent. Si la politique des Etats-Unis est de provoquer le renversement des dictatures dans l'espoir que la démocratie les remplacera, alors je pense que les Etats-Unis doivent être prêts à prendre toute mesure nécessaire pour préserver la loi et l'ordre et éviter le chaos pendant la période de transition (...) Si nous devons intervenir pour provoquer le renversement des dictatures, alors nous devrions intervenir dans toute la mesure requise afin d'atteindre notre but (...). Et nous devons être prêts à nous faire crit*

(1) « La Révolution Cubaine ». Editions Julliard, 288 p., 10,80 NF.

KROUCHTCHEV par CLAUDE JULIEN

(Europress.)

...ET AVEC LE CHEF DU GOUVERNEMENT SOVIÉTIQUE.
Beaucoup hésiteront devant un tel choix.

quer pour soutenir des gouvernements amis reconnus par les Etats-Unis, bien qu'ils aient été étiquetés dictatures. »

On comprend la nostalgie de l'ancien ambassadeur Earl Smith, qui ajoutait : « *Jusqu'à l'accession de Castro au pouvoir, les Etats-Unis avaient à Cuba une influence tellement irrésistible que l'ambassadeur américain était le second personnage du pays, parfois même plus important que le président cubain.* »

Cela, c'était la belle époque de la dictature ! Maintenant, l'ambassadeur des Etats-Unis n'est pas consulté par le gouvernement révolutionnaire qui veut diversifier la production économique, diversifier aussi les marchés pour que l'île ne soit plus un « satellite économique » des Etats-Unis, pour que l'accroissement de la production accompagne l'augmentation de la population, pour que les paysans et les ouvriers puissent travailler et gagner leur vie, pour que soient mises en exploitation les ressources que les compagnies américaines conservaient comme réserve stratégique, pour que soient cultivées les terres en friche.

Des tanks pour Trujillo

Et ce prodigieux effort, trop longtemps retardé, s'accomplit malgré les tentatives américaines de lui faire obstacle. Cet effort suppose une réforme agraire qui lèse les intérêts privés américains, un programme d'industrialisation qui bouleverse les cartes. Il suppose, dans la gestion des fonds publics, une honnêteté qui surprend les adversaires de la révolution. Cet étonnant redressement inquiète les Etats-Unis. Il se produit alors que leur ambassadeur n'est plus le premier personnage de Cuba. Au contraire, Mikoyan se rend à La Havane, les relations diplomatiques sont rétablies entre Cuba et Moscou, établies pour la première fois entre Cuba et Pékin.

(...) Pour l'Occident — et pas seulement pour les Etats-Unis — la révolution cubaine pose une fois de plus le problème des jeunes nationalismes.

Le gouvernement de La Havane a durement ressenti le refus de la France de lui vendre des armes. Pour expliquer sa position, Paris a invoqué une décision interministérielle aux termes de laquelle aucun matériel de guerre ne serait livré dans la région des Caraïbes. Mais, juste avant cette décision, la France a vendu à la République Dominicaine des tanks et des Mystère IV que le général Trujillo s'est empressé de faire défiler pour montrer de quels appuis il disposait.

Le gouvernement cubain n'est donc pas convaincu par les arguments de Paris et considère que c'est uniquement son vote sur l'Algérie qui a poussé la France à refuser de lui vendre des armes. Le marché cubain est pourtant six fois plus important que le marché dominicain pour les exportations françaises puisqu'il représente 9.371.000 dollars contre 1.560.000. Poussant plus loin sa mauvaise humeur, la France a même refusé d'acheter à Cuba du sucre, qu'elle a finalement dû se procurer sur le marché de New York (270.000 tonnes) à un prix plus élevé.

Les pressions américaines ne se sont pas exercées uniquement sur la France. L'Allemagne occidentale, la Belgique et le Luxembourg ont vendu des armes à Cuba, ce qui provoqua d'insistantes interventions du Département d'Etat. Washington a demandé à tous ses partenaires de l'Alliance atlantique de refuser leur aide à la révolution cubaine. Il semble pourtant que Fidel Castro ait espéré trouver en Europe occidentale un appui pour libérer son pays de l'emprise économique des Etats-Unis. Mais la seule réponse favorable est venue de l'Europe de l'Est.

Le 19 octobre 1960, le gouvernement des Etats-Unis impose un embargo total sur toutes les exportations (sauf celles de produits pharmaceutiques) à destination de Cuba.

La riposte cubaine, d'une efficacité douteuse, ne se fait pas attendre : toutes les entreprises américaines dans l'île sont immédiatement nationalisées. C'est la fin du processus.

Une porte ouverte

Pourquoi les Etats-Unis ont-ils choisi ces moyens extrêmes ? C'est que, dans sa stratégie économique à l'égard des pays sous-développés, Washington joue des deux armes que constituent les crédits gouvernementaux et les investissements privés. Ces derniers se sont vu attribuer le premier rôle en Amérique latine où ils atteignent en moyenne un milliard de dollars par an, soit plus de six fois le volume de l'aide gouvernementale. Un milliard de dollars, c'est aussi le total des investissements privés américains effectués à Cuba en soixante ans.

Les nationalisations et expropriations décrétées par Fidel Castro ne représentent donc pas une grosse perte pour le capital américain. Mais elles portent atteinte à un principe fondamental : si l'exemple cubain est toléré, il sera suivi par d'autres pays latino-américains, et c'est alors toute la conception américaine de l'aide à ces pays qui s'effondrera. Les investissements privés dans l'hémisphère Sud seront taris. Et Washington, que le Congrès presse chaque année de réduire son budget d'aide économique, ne pourra pas les remplacer par des crédits fédéraux négociés avec les gouvernements intéressés. L'Amérique latine échappera ainsi à l'influence économique des Etats-Unis et restera largement ouverte aux prêts et aux dons de l'Union Soviétique.

La révolution cubaine menace ainsi non seulement le capital privé américain, mais aussi le rôle que le gouvernement de Washington lui a attribué, dans sa politique économique, pour tout l'hémisphère Sud. Ce ne sont pas seulement des intérêts particuliers qui sont atteints, mais toute une partie essentielle de la stratégie américaine à l'égard des pays sous-développés.

D'autres considérations

Pourtant, même si la révolution cubaine se montrait gourmande, il valait mieux la nourrir plutôt que de laisser ce soin à l'Union Soviétique.

Washington a préféré s'accrocher à la fiction de « la doctrine de Monroe », en excommuniant la révolution cubaine. Pour réussir, ce jeu suppose que les Etats-Unis soient suivis par les républiques latino-américaines. Mais celles-ci hésitent à rompre brutalement avec Cuba. Et le « fidélisme », sans débarquement de barbudos, continue de s'infiltrer en Amérique latine. Qu'il le veuille ou non, il fait le jeu de celui qui le sert. Le « fidélisme » est ainsi devenu l'un des principaux véhicules du marxisme dans les pays latino-américains. Une autre attitude de Washington à son égard en aurait fait un véhicule d'un nouvel idéal américain. Mais les Etats-Unis ont été incapables d'opérer la reconversion économique et politique que cette perspective exigeait.

Désormais, le sort en est jeté : pour Washington, Cuba est un satellite de l'U.R.S.S., Cuba est communiste. Mais qu'est-ce qu'un pays communiste ? Depuis sa rupture avec le Kominform, Tito a reçu chaque année des Etats-Unis une aide économique et militaire plus importante que celle accordée à toute l'Amérique latine. Pourtant la Yougoslavie est un pays officiellement communiste, dirigé par un homme dont on ne peut pas douter qu'il soit communiste. Cuba, au contraire, est soumis à un sévère boycott alors que le parti communiste cubain n'est pas au pouvoir et que les dirigeants révolutionnaires, tout en exprimant leur gratitude à l'égard de Moscou, proclament qu'ils ne sont pas communistes. Il est clair que les références à la démocratie et au commmunisme ne sont que de vains arguments de rhétorique : la révolution cubaine montre que les choix de Washington sont dictés en priorité par des considérations stratégiques plus ou moins adéquates.

Pouvait-il en être autrement ? Trois mois après sa victoire, Fidel Castro se rendait non pas à Moscou mais à Washington. Mais l'œuvre qu'il avait entreprise se heurtait à une difficulté qu'il paraît avoir sous-estimée. Lorsqu'il condamnait d'un même mouvement capitalisme et communisme, il optait pour la voie neutraliste. Les pays émancipés d'une tutelle européenne pouvaient espérer maintenir un équilibre difficile entre Washington et Moscou. Etait-ce possible pour un pays décidé à secouer le joug économique des Etats-Unis ? Alors que Moscou et Washington se rejoignaient en 1956 pour arrêter l'expédition franco-britannique contre l'Egypte, Moscou et Washington ne pouvaient que s'affronter à propos de Cuba. Plus les Etats-Unis freineraient la révolution cubaine, plus l'Union Soviétique serait tentée de la soutenir. Un véritable neutralisme paraît impraticable pour un pays qui veut s'émanciper de l'un ou l'autre bloc. Un véritable neutralisme ne paraît accessible qu'aux pays qui peuvent jouer Washington et Moscou contre le colonialisme européen.

La fin des « chasses gardées »

Inéluctablement, le jeu des deux blocs devait durcir la révolution cubaine. C'est peut-être, pour Washington, une raison de se réjouir. Car d'autres pays latino-américains, séduits par le « fidélisme » de 1959, peuvent hésiter à adopter le fidélisme de 1960, appuyé par Moscou et Pékin. Combien de temps durera cet appui ? Est-il payant de se séparer des Etats-Unis pour dépendre de l'aide soviétique ? Certains peuvent faire le raisonnement selon lequel il est plus dangereux de dépendre d'un proche voisin que d'une puissance géographiquement éloignée. Mais beaucoup hésiteront devant ce choix extrême.

Le sachant, Washington est entraîné à pousser la révolution cubaine aussi loin que possible, en caressant l'espoir qu'elle capotera et que Moscou se lassera. Mais en même temps Washington a peur. Peur de voir, à cent cinquante kilomètres de la Floride, un pays ami de l'U.R.S.S.. Pourtant, l'U.R.S.S. n'a pas fait, du moins pas encore, de Cuba une forteresse militaire comparable à celle que les Etats-Unis ont édifiée, à Formose, aux portes de la Chine. Cuba pose à Washington moins de problèmes que Formose n'en pose à Pékin. Alors que Tchang Kaï Chek parle de reconquérir la Chine continentale, Fidel Castro n'a jamais envisagé et ne peut pas envisager de lancer ses barbudos contre les Etats-Unis... A l'inverse, de même que Washington s'est engagé à défendre Formose et les Pescadores contre toute agression communiste, le Département d'Etat et le Pentagone devraient comprendre que Moscou promette sa protection à Cuba.

Toutes choses égales, l'aide soviétique à Cuba et l'aide américaine à Formose confirment la mort de la « doctrine de Monroe ». L'ère des « chasses gardées » est définitivement révolue. Les Etats-Unis essuieront d'autres échecs en Amérique latine aussi longtemps qu'ils refuseront de l'admettre. Pendant plus d'un siècle, la « doctrine de Monroe » fut un rempart de la paix dans toute une partie du monde. La volonté de s'y cramponner en dépit des faits nouveaux en ferait un danger de guerre.

CLAUDE JULIEN.

SPORTS

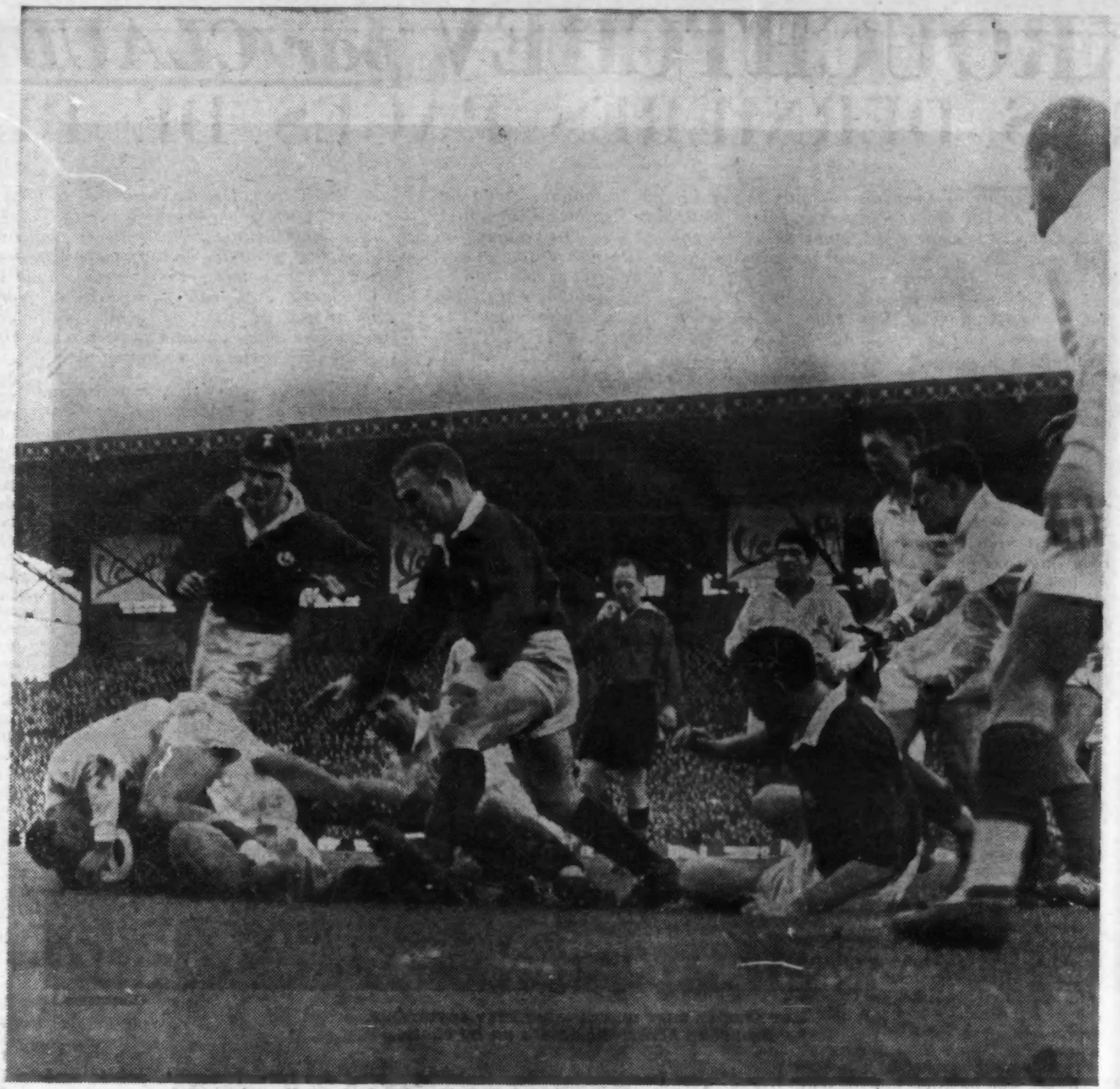
La grande année

● *En 1961, l'équipe de France de rugby va tenter de s'imposer devant les meilleures équipes du monde. Quels sont ses atouts ?*

SAMEDI dernier, l'équipe de France de rugby, à Colombes, triomphait de l'Ecosse par 11 points à 0. En même temps, à Londres, l'Afrique du Sud venait à bout de l'Angleterre par 5 points à 0.

La comparaison entre ces deux rencontres a été possible grâce à la Télévision qui a transmis France-Ecosse en direct et retransmis, en différé, Angleterre-Afrique du Sud, le dimanche après-midi. Depuis trois ou quatre ans, la Télévision, en transmettant toutes les grandes rencontres internationales et les meilleurs matches de championnat de rugby, alors qu'un conflit irritant continue de l'opposer à la Fédération de Football, a ainsi contribué à faire redécouvrir le ballon ovale aux Français..

Jusqu'à présent, le rugby était souvent considéré en France comme un sport régional, pratiqué essentiellement dans le sud-ouest, avec quelques prolongements dans le centre, les Alpes, la vallée du Rhône et Paris. Il n'en est plus ainsi. La Fédération de rugby a été récemment fort étonnée de recevoir des demandes de renseignements émanant du Nord, où le football paraissait jouir à tout jamais d'un droit d'exclusivité. Une récente statistique de l'Office des Sports scolaires et universitaires indique une forte progression du rugby dans les lycées et collèges (21 équipes engagées dans les championnats O.S.S.U. de plus que la saison dernière) alors que le football est stationnaire.



(A.P.)

FRANCE-ECOSSE A COLOMBES.
Bientôt le tour des Springboks.

Pratiqué en France avant le football dès la fin du XIX[e] siècle, le rugby connut un premier âge d'or après la guerre 1914-1918. Mais, à partir de 1930, il fut largement dépassé en popularité et en fréquentation par la balle ronde. Tandis qu'il se débattait dans des crises intérieures et internationales (rupture avec les Britanniques, schisme du Jeu à XIII), le football français s'organisait (professionnalisme), se répandait même dans les provinces où le ballon était généralement ovale et profitait des grandes compétitions internationales pour se mettre à l'heure de l'univers.

Tout ce qui compte

Le « monde » du rugby est aujourd'hui encore restreint et curieusement organisé. Alors que la puissante Fédération Internationale de Football rassemble quatre-vingt-dix-huit pays des cinq continents, l'organisme suprême du rugby — l'International Board — ne connaît guère, en dehors de la France, que les pays du Royaume-Uni et du Commonwealth : Angleterre, Ecosse, Galles, Irlande, Afrique du Sud, Nouvelle-Zélande et Australie. En marge de ce « club » fermé, à domination britannique, il existe bien une association internationale de rugby (F.I.R.A.), mais la médiocrité des résultats obtenus par les pays qui y sont affiliés a, jusqu'à présent, maintenu en sommeil l'activité de cet organisme.

Le rugby français joue sur les deux tableaux. Mais sa préoccupation essentielle, bien sûr, est de tenir tête aux Britanniques et, même, de leur imposer sa suprématie. Il a pris le bon chemin :

1. En battant les « All Blacks » (équipe nationale de Nouvelle Zélande) à Paris en 1954.

2. En remportant, pour la première fois, le tournoi des Cinq Nations (1) en 1955 et en renouvelant cette victoire en 1959 et en 1960.

3. En réussissant l'exploit de triompher de l'Afrique du Sud sur son territoire même en 1958 (match nul au Cap, 3-3-, et victoire à Johannesbourg, 9-5).

Cet ensemble de résultats a porté le rugby français au sommet de la hiérarchie mondiale et explique, la Télévision aidant, pourquoi les Français sont redevenus amoureux du rugby. Or voici que 1961 propose au rugby français un lot d'épreuves dont il peut sortir encore plus grand... ou meurtri.

(1) Tournoi annuel qui groupe les équipes nationales d'Angleterre, d'Ecosse, de Galles, d'Irlande et de France.

Pour la première fois dans l'histoire du rugby, un pays aura eu l'occasion, en quelques mois d'une même année, d'affronter tout ce qui compte dans le monde en fait de ballon ovale. Le tournoi des Cinq Nations, d'abord, qui a commencé samedi par France-Ecosse, conduira le XV tricolore à Twickenham contre l'Angleterre et à Lansdowne Road contre l'Irlande, après qu'il aura reçu le Pays de Galles à Colombes. Le 18 février, à Colombes encore, les Springboks sud-africains, qui aiguisent leurs armes depuis deux mois en Grande-Bretagne où ils ont joué vingt-quatre parties sans subir aucune défaite, s'efforceront de prendre leur revanche sur l'équipe de France. Enfin, pendant l'été prochain, nos représentants feront une tournée dans le Pacifique et iront affronter, dans leurs repaires, les joueurs de Nouvelle-Zélande et d'Australie.

Une épopée

Puisqu'il n'existe pas en rugby, comme en football, de Coupe du Monde, on peut dire que l'ensemble des rencontres prévues en 1961 en Europe et dans l'Océanie constituera un véritable championnat du monde de rugby.

Au début de cette campagne de vérité, le rugby français est partagé entre l'espérance et l'inquiétude. Il sait qu'il doit, sur le plan sportif, son essor actuel à ce qu'on a appelé « l'équipe de Mias ». Lucien Mias, capitaine du S.C. Mazamet et avant de deuxième ligne, est, avec le Lourdais Jean Prat, la plus forte personnalité que le rugby français ait connue. Lorsqu'en 1957, après trois ans d'éloignement, les sélectionneurs firent à nouveau appel à lui et lui confièrent le commandement du XV de France, Mias sut, par un mélange de psychologie, de compétence technique et de foi, créer et animer une équipe à la fois robuste et éclairée, sérieuse et mystique. C'est en Afrique du Sud, en particulier, libérée de l'influence parfois stérilisante des dirigeants, que l'équipe de Mias s'épanouit le mieux et connut cette épopée que le journaliste Denis Lalanne a décrite dans un livre passionnant (2).

Lucien Mias, étudiant en médecine et conscient de ses limites sportives, ayant renoncé à la sélection, la question qui se pose désormais est de savoir si l'élan qu'il a donné sera suivi. Malgré sa victoire sur l'Ecosse, l'équipe de France n'a pas donné samedi l'impression qu'elle se souvenait des leçons de Mias.

Le dernier carré

L'année dernière, sans Mias, le XV de France n'avait pas sombré, bien au contraire. Mais les compagnons de Mias au Cap et à Johannesbourg étaient encore nombreux. Cette année, on les compte sur les doigts d'une main. Les uns sont passés dans les rangs « treizistes » (Barthe, Quaglio, Lacaze). D'autres ont abandonné le sport actif (Vigier pour une maladie de cœur, Steiner devenu masseur aux Etats-Unis, Haget président du P.U.C. à trente ans). D'autres sont indisponibles (Vannier, Rancoule, Mommejat). Restaient, contre l'Ecosse, le fidèle et colossal pilier Roques, le nouveau capitaine Moncla, le trois-quarts aile Dupuy et le virtuose Martine. Le dernier carré.

Mais la santé du rugby français est si bonne que les vides sont comblés très vite. Contre l'Ecosse, les sélectionneurs n'avaient pas hésité à désigner un ailier de 19 ans, le minuscule Jean Gachassin, qui a séduit tout le monde par son audace et sa verve. D'autres essais ont été moins heureux, celui du « troisième ligne » de Lourdes, Roland Crancée, du « deuxième ligne » Louis Echavé ou celui de Martine comme arrière. Pour affronter les terribles Springboks, le 18 février, on prononce déjà de nouveaux noms. La richesse du rugby le permet. Et, ici encore, la différence avec le football est flagrante.

Le football est professionnel, donc occupé par des soucis d'argent. Les clubs, menacés de déséquilibre financier, donnent tout leur soin au Championnat de France qui assure leur (inconfortable) subsistance et dont chaque résultat revêt une importance cruciale. L'équipe de France, pour eux, est une préoccupation secondaire, puisqu'elle ne leur assure aucun profit direct.

(2) « Le Grand Combat du XV de France ».

Le rugby, lui, est théoriquement amateur. En fait, des primes ou des indemnités en tout genre sont versées aux joueurs et les clubs ne se cachent presque plus pour dédommager ceux qu'ils tiennent à attirer ou à retenir. Mais cet « amateurisme marron » est beaucoup moins lourd, pour le budget d'un club, que le professionnalisme reconnu. D'où une sérénité que le football ne connaît plus. Perdre un match d'un championnat volontairement délayé n'est pas un drame. En revanche, tout l'intérêt se concentre sur les matches internationaux disputés par des joueurs qui peuvent donner le meilleur d'eux-mêmes.

Les Jeux de Tokyo

On se demande pourquoi le rugby ne réssit pas à se développer dans le monde autant que le football. La répugnance des Britanniques à faire profiter les autres de leurs expérience constitue un début d'explication. La France, que sa vocation entraînait à prendre la tête du mouvement, a longtemps craint la rupture avec les Britanniques dont elle était périodiquement menacée. Mais il semble que cette période de paralysie soit dépassée. Lors du dernier congrès de la F.I.R.A., à Casablanca, la France a voté en faveur d'une motion réclamant que le rugby soit inscrit au programme olympique des prochains Jeux de Tokyo, en 1964. Ce vœu, combattu par les Britanniques, a peu de chances d'être exaucé. Mais l'important est que la France ait eu le courage de se porter en tête de cet effort d'épanouissement et d'universalisation du rugby. Dès cette année, une Coupe d'Europe des Clubs champions du rugby se déroulera sur le modèle de la Coupe d'Europe des Clubs en football.

JEAN MEUNIER.

A PARAITRE

LES DERNIÈRES PAGES DE BERNANOS

« Français, ô Français, si vous saviez ce que le monde attend de vous ». C'est sur ce cri d'orgueil, brûlant mais déjà las, que, le 26 juillet 1945, Georges Bernanos, de retour du Brésil, entame dans l'hebdomadaire « La Bataille » ses trois dernières grandes années de polémique contre la « démission française », et plus généralement la démission humaine.

Ce qu'il va dire, à raison d'un article environ par semaine dans « La Bataille », « Combat », « Le Figaro », « Carrefour », « L'Intransigeant », « La Cure », peut se deviner rien qu'à la lecture de ses titres : « Il faut refaire des hommes libres », « La Tentation du dégoût », « La France humiliée », « Croque-morts », « Asphyxie de la France », « J'invite les jeunes Français à changer d'air », « Nous ne sommes pas des corrompus, nous sommes des tricheurs », « L'homme menacé de faillite », « L'illusion n'est pas l'espérance », « Aller vite mais où ? », « Les générations de Munich », « Ere chrétienne ou ère atomique », « La liberté ? Pourquoi faire ? », « Croire en ce monde ou croire en nous », « Fin de la civilisation humaine », « La machine pense comme l'homme », et celui très court d'un texte posthume : « Non ! »

C'est bien toujours le même Bernanos, épris de quelque chose de trop immense pour être vrai : dès le départ il s'était donné des hommes, de la France, de la chrétienté et de ce que devait être une nation, une image qui dépassait de haut la réalité — d'où ses fureurs lorsqu'il constatait le décalage. (Mais peut-être en avait-il besoin de cette fureur, pour alimenter sa vie, et visait-il trop haut exprès...)

Dernière colère de Bernanos, dernière clameur d'une grande voix qui passait parfois par-dessus les têtes. Pas toujours : certaines de ses attaques touchent juste. Du Brésil, il avait bien vu qu'en 1945, la France ne se relevait pas d'une victoire mais d'une « grande culbute », qu'une révolution, un renouveau s'imposaient, dont l'épuration n'allait être que la caricature. On le suit moins lorsqu'il condamne tout d'un bloc le monde mécanique, le « monde-robot », cette nouvelle pellicule d'acier et de marxisme dont il craint de voir recouvrir toute la terre, en même temps qu'elle asphyxierait les hommes.

C'est que l'ennemi, pour Bernanos, c'est le matérialisme, qu'il soit scientifique ou dialectique, c'est-à-dire une sorte de mouvement diabolique entraînant inévitablement la mort de l'Homme et de l'Esprit.

Qu'il n'ait pas toujours très bien choisi son terrain ni ses arguments pour défendre l'avenir de l'homme, paraît aujourd'hui peu contestable. Reste que Georges Bernanos était un homme de combat et que la cause qui lui fut si chère — l'intégrité et la liberté de la personne humaine — nous l'est aussi.

Voici, en hommage à la flamme qui animait ce tempétueux écrivain, un texte intitulé « Les Monstres », extrait du volume à paraître qui réunit, sous le titre : « Français, si vous saviez » (1), les pages de son dernier combat de journaliste.

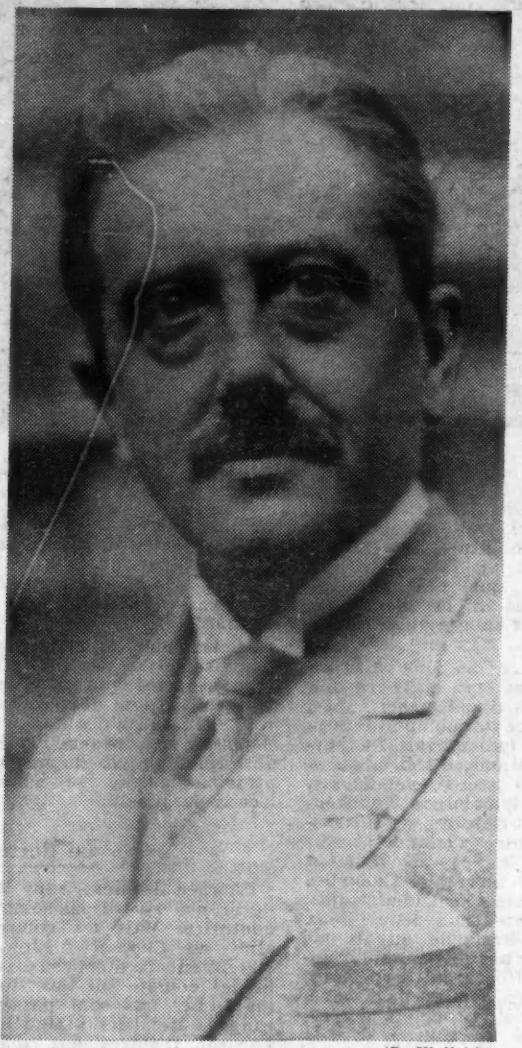
Il y a en ce moment des milliers de jeunes êtres tentés par le désespoir, et qui n'en savent rien. Car on compte plus d'une espèce de désespoir, et la pire n'est pas celle qui fait mal. Le vrai désespoir ne se reconnaît pas plus à l'angoisse que certaines maladies mortelles à la fièvre, ou à quelque autre symptôme impressionnant. La plus dangereuse manière de désespérer, c'est de perdre l'espoir, comme on perd le sommeil ou l'appétit. Vous me direz que cela ne vaut peut-être pas vraiment la peine de se faire sauter la cervelle ? Hélas ! je le pense comme vous.

Il y a des millions de jeunes êtres — leur nombre s'accroît tous les jours — qui n'ont plus d'autre ressource pour se tenir debout que le mépris, mais il en est du mépris comme du désespoir. Qui sent toujours au cœur une certaine morsure ne sait pas ce que c'est que le mépris. Heureux qui peut encore haïr ! Le véritable mépris, c'est de n'estimer rien.

Il est fou de dire que la jeunesse se défend d'elle-même contre le désespoir et le mépris, que ce sont là des maladies de veillards. Ce ne sont pas des maladies de veillards, mais elles sont la plaie d'une société stérilisée par l'esprit de vieillesse, et qui n'offre plus aux jeunes êtres qu'une subsistance comparable à celle qu'un troupeau affamé tire du sable et des pierres, dans un pays sans eau.

Un cadavre précoce

Le désespoir et le mépris — mais à quoi bon décidément les distinguer l'un de l'autre, le mépris n'est qu'une forme du désespoir — sont des maladies guérissables dans l'âge mûr, et qui ne présentent guère plus de gravité chez les vieillards que leur habituelle bronchite chronique, mais elles sont impitoyables aux jeunes êtres. Les hommes d'Etat me répondraient qu'ils s'en fichent, que les jeunes êtres doivent se tirer de là tout seuls, et que les statistiques prouvent d'ailleurs qu'ils n'en meurent pas. Plût à Dieu, si j'ose dire, qu'ils en mourussent ! La civilisation ne risquerait pas de s'écrouler demain sous l'assaut de monstres à l'aspect très ordinaire, mais qui n'en seront pas moins des monstres, parce qu'ils n'auront pas eu d'enfance, qu'ils l'auront refoulée ou ravalée par force, faute d'emploi, qu'ils porteront au plus profond de leurs entrailles ce cadavre précoce, ce fœtus desséché avant même d'avoir déplié ses fragiles paupières. Nous avons connu ces monstres, le monde a été la proie d'enfants désespérés, d'enfants perdus. S'il est vrai que l'homme de génie



(R. Viollet.)

GEORGES BERNANOS.
Une petite bête irréductible.

est celui auquel il est donné de réaliser un rêve d'enfant, ces monstres étaient vraiment des génies, d'affreux génies, plus sagaces et plus malfaisants qu'aucun de ceux des légendes orientales. Le monde a retenti de leur rire cruel, ils ont joué avec le monde comme les enfants avec un crapaud, ils lui ont scié les pattes, crevé les yeux, vidé le ventre, et ils l'ont regardé, tout fumant de douleur, se traîner dans la poussière en se poussant les uns les autres avec de grands cris de joie, sous un soleil aussi dur que leurs rires, jusqu'à ce que la gerbe de balles les ait couchés toujours riant et mordant la terre.

Froid comme l'enfer

Jamais, certes, à aucune autre époque de l'Histoire, le caractère sacré, le caractère religieux de l'enfance n'aura été à ce point méconnu. Ce monde est celui de la Technique, et qu'est-ce que l'enfant pour un technicien, je vous demande, sinon un désordre à tolérer en attendant de le réduire grâce à une certaine technique de l'éducation capable d'abréger le plus possible une période improductive, inutilisable, de la vie humaine ? Qu'est-ce que l'enfant pour eux, sinon un vase à remplir ? Mais si l'enfant c'était l'homme ? Ou, du moins, si l'homme tel que l'exige pour ses besognes un monde organisé par la Technique n'était, ne pouvait être, au bout du compte, qu'un enfant mutilé ? Si ce qu'on appelle encore, par habitude, les passions de l'homme dans un monde froid comme l'enfer n'allaient plus être demain que les images refoulées d'une enfance jamais épanouie, faute d'un milieu favorable ? Il y a une petite bête irréductible dans l'enfant, féroce et calculatrice. Si c'était de cette petite bête dont vous prétendiez seulement vous servir, mettre au service de vos Etats totalitaires ? Si vous aviez pris l'enfance, comme la croyance elle-même, pour une rêverie, une illusion, et que, l'illusion dissipée comme la fumée d'une explosion, vous découvriez un jour que l'homme n'est plus, n'existe plus, que vous avez rempli le monde de robots vivant sur un petit bout d'âme atrophiée, de robots aux cœurs d'insecte, plus laborieux et plus féroces que les fourmis ?

G. B.

(Copyright Gallimard.)

(1) « Français, si vous saviez », Editions Gallimard.

Christian Guillet
TOUTES LES HEURES DE LA NUIT
récit
Eve pire que Satan
Flammarion

SI LA BOURSE
...vous intrigue, lisez un livre qui vous instruira, qui vous amusera, qui vous passionnera:
ANDRÉ KOSTOLANY: SI LA BOURSE M'ETAIT CONTÉE
COLLECTION "MAPPEMONDE" JULLIARD

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● *Gore Vidal : une anticipation sur les dangers de la télévision.*

VOICI un Américain de passage, Gore Vidal, qui n'est guère conforme au prototype du touriste *made in U.S.A.* : il va « *à Londres pour manger et à Paris pour boire de l'eau de robinet* ». En outre, il parle et s'habille avec une sobriété quasi britannique et ressemble à un diplômé *cum laude* de Harvard (où il n'a jamais mis les pieds).

Autre trait distinctif : Vidal est un ami d'enfance de Kennedy. C'est aussi un écrivain. Et — fait étrange dans un pays où l'art et la chose publique préoccupent rarement le même homme — un politicien.

Gore Vidal, c'est donc trois hommes. Voici le premier, ami du Président élu :

« *Je n'ai jamais donné à Kennedy un livre qu'il n'ait pas lu, de « Coriolan » de Shakespeare, à un bouquin sur l'économie de Byzance, qu'il a épluché, après, avec Galbraith... Je crois que c'est, depuis les débuts de notre République, le premier président qu'on puisse qualifier d'intellectuel : à l'aise dans le domaine des idées. Mais...*

— Mais ?

— *... il ne s'y perd pas. C'est au fond un pragmatique. L'inverse, en fait, de votre de Gaulle. Il n'a pas de visions, pas de programme définitif. Pas de Fin, mais seulement des moyens. Et des buts.*

— Très américain...

— *Oui.* Utile, pratique, réaliste, *ce sont les mots-clés de sa politique. Chez vous, c'est* gloire, grandeur *— mots qui existent à peine dans notre vocabulaire.* »

La politique, c'est, dans la famille Vidal, une passion congénitale. Tout enfant, Gore lisait à son grand-père aveugle et sénateur (de l'Oklahoma), « L'Histoire constitutionnelle de la Grande-Bretagne ». Le présent Vidal, lui, a atteint, lors des dernières élections sénatoriales de l'Etat de New York, l'apothéose de sa carrière en remportant 46 % des voix dans une région traditionnellement acquise aux Républicains. « *J'étais battu*, dit-il, *mais glorieusement* ».

— Et ce fameux divorce entre les intellectuels et la politique ?

— *Cela commence à changer. Pendant huit ans, le Grand Tranquilliseur* (Eisenhower) *régnant, les intellectuels ont choisi l'aliénation. Mais ils se réveillent. Déjà nous avons au Sénat des professeurs d'économie politique.*

— Et avec le Grand Dérangeur...

— *Avec Kennedy, ce seront les universités — Columbia et Harvard — qui dirigeront notre pays.*

Vidal romancier, c'est une tout autre histoire : « *Ni dur — le naturalisme ne m'est pas naturel — ni sudiste, je ne conviens à aucune des catégories où les Français rangent les écrivains américains. Je n'ai donc jamais eu le moindre succès en France...* (1).

— Quelle est donc votre spécialité ?

— *La satire : un genre tout à fait classique. Et ça, les Français savent (ou croient savoir) le faire bien mieux que nous.*

L'œuvre de Vidal, qu'un critique américain qualifie de « spirituelle, acide, lucide, amère », comprend un « Messie » que les Américains n'apprécièrent pas beaucoup, car il y est question d'un dieu de la télévision : satire noire.

« *Je m'explique : partant de l'hypothèse qu'à l'aide de la télé il serait parfaitement possible à un démagogue de dominer le monde, j'ai écrit un... roman d'anticipation.* »

Vidal part pour Londres où il espère guérir le traumatisme de l'automobile qu'il a contracté à Paris :

« *Piéton, j'ai vu toutes les voitures, d'un commun accord, converger sur ma personne, à 100 kilomètres/heure. C'est très excitant. Pourquoi Hemingway se donne-t-il la peine d'aller en Espagne pour les corridas alors qu'il pourrait jouir de sensations identiques en traversant seulement la place de la Concorde ?* »

(Charpentier.)

GORE VIDAL.
Pas de succès en France.

● *Ernst Rowohlt : mort d'un grand éditeur.*

C'EST en 1950 que Rowohlt Verlag, Hambourg, inaugurait la collection de poche « Ro-Ro-Ro », dont la vente atteint aujourd'hui les 45 millions d'exemplaires. Parmi ses « best-sellers », trois étrangers : Pearl Buck, Hemingway et Sartre (dont « Les Jeux sont faits » comptent 263.000 exemplaires vendus). Ernst Rowohlt est mort à 73 ans. Avec Fischer, un des grands magnats de l'édition allemande (il fonda sa première maison en 1908), il a lancé, avec un énorme succès, le livre de poche dans l'Allemagne d'après-guerre.

Trois autres collections de poche conçues par l'infatigable Rowohlt ont eu un retentissement d'autant plus surprenant qu'elles ne sont pas romanesques : ainsi, dans la « Deutsche Enzyklopädie », un volume d'Ortega y Gasset, « Le soulèvement des masses », atteint les 135.000 exemplaires. Il y a aussi les très sérieux « Klassiker » (best-seller : Platon) et « Monographien ».

Ces chiffres n'expliquent pas l'homme. Rowohlt était un curieux personnage qui dissimulait, dit-on, sous le froid masque de l'homme d'affaires, des penchants de bohème et des velléités de suicide (c'était un hypocondriaque qui vivait entouré de pastilles et de diverses gouttes). Patron de grande envergure dans le genre paternaliste, il répondait pour ses employés au nom de « Väterchen » (petit père). Sa carrière dans l'édition, depuis ses débuts de typographe jusqu'à l'apothéose du livre de poche, s'est déroulée sous le signe de l'internationalisme.

Car c'est Rowohlt qui publia, dès 1919, les œuvres complètes de Balzac en 43 volumes, format poche. C'est Rowohlt qui découvrit, pour l'Allemagne, William Faulkner, Sinclair Lewis, Henry Miller, James Thurber et Thomas Wolfe ; ainsi que Sartre, Simone de Beauvoir et Camus. Sans parler d'une foule d'auteurs de langue allemande, dont Kafka, Max Brod et l'expressionniste Kokoschka.

Lorsque les nazis prirent le pouvoir, ils mirent la moitié des auteurs de Rowohlt sur leur liste noire. Rowohlt réussit cependant à éditer « L'Homme sans qualités » de l'Autrichien Musil. Accusé, en 1938, d'avoir publié des auteurs juifs dont il dissimulait les origines, il fut exclu de l'Association des Editeurs Allemands. C'est alors qu'il émigra au Brésil, mais pas pour longtemps.

Mobilisé dès son retour en 1940, le capitaine Rowohlt fut envoyé en Grèce et au Caucase, puis renvoyé de la Wehrmacht, car les autorités, non sans raison, se méfiaient de lui.

Sans doute inquiéta-t-il Adenauer aussi, lors de ses fréquentes visites en Allemagne de l'Est. Rowohlt protestait qu'il essayait seulement d'empêcher la scission des deux blocs sur le plan culturel. Et, sans doute, disait-il vrai.

(R. Clausen.)

ERNST ROWOHLT.
« *Väterchen* ».

● *Brendan Behan au cabaret : 1.000 livres par semaine.*

BRENDAN BEHAN, l'explosif Irlandais (3), qui a été la coqueluche du Londres d'avant-garde lors de la présentation de ses pièces, « L'Otage » et « Le Client du matin » (également montées à Paris), est engagé dans un cabaret de San Francisco. Son numéro : des chansons, des commentaires, des histoires drôles. « *Le patron m'a donné carte blanche pour les plaisanteries, pourvu qu'elles ne soient pas obscènes* », raconte Behan au « Sunday Express » de Londres.

Son salaire : 1.000 livres (1.400 NF) par semaine.

ANNE GUERIN.

---

(1) Pourtant Albin Michel vient de rééditer son « Ouragan » en livre de poche. Calmann-Lévy a épuisé une édition de « La Saison du confort ».

(2) Voir le « Portrait » par M. Nadeau dans « L'Express », N° 495.

(3) Actif dans l'armée républicaine irlandaise, Behan, à seize ans, fut emprisonné par les Anglais. Il raconte cette expérience dans « Un Peuple Partisan », Gallimard. (Voir la critique de « L'Express », n° 497).

ÉDITION

● Dans sa collection des Grandes Entreprises, Plon annonce un « DUPONT DE NEMOURS » (janvier) et un « COMPAGNIE FRANÇAISE DES PÉTROLES » (mars).

● PIERRE LAGAILLARDE publie à la Table Ronde le texte intégral de son interrogatoire et des interventions faites en sa faveur au PROCÈS DES BARRICADES. Titre : « On a triché avec l'honneur ».

● Buchet-Chastel inaugure ce mois-ci une collection cinématographique dont chaque volume, consacré à un grand cinéaste, présentera, entre autres, le scénario d'un de ses films. Premier titre : « ANTONIONI » (avec « L'Avventura ») ; en mars : « VISCONTI » (avec « Rocco et ses frères »).

● Un récit de MARCEL JOUHANDEAU, « L'Ecole des Filles », paraît cette semaine chez Gallimard.

● Les œuvres de COLETTE, reliées et illustrées par SEGONZAC, VAN DONGEN, etc., paraissent en trois volumes chez Flammarion, ainsi qu'un nouveau roman de SCHALOM ASCH : « Le Juif aux psaumes » (mi-janvier).

● Deux essais de C.-G. JUNG sont annoncés pour janvier : « Problèmes de l'âme moderne » (Corrêa) et « Un mythe moderne » (Gallimard).

● Sortiront à la fin du mois chez Grasset : un récit d'ANDRÉ DALMAS, « Histoire d'écrire », et un « BRIGITTE BARDOT », par FRANÇOIS NOURISSIER.

● Le dernier roman de SAMUEL BECKETT, « Comment c'est », paraît ces jours-ci aux Editions de Minuit.

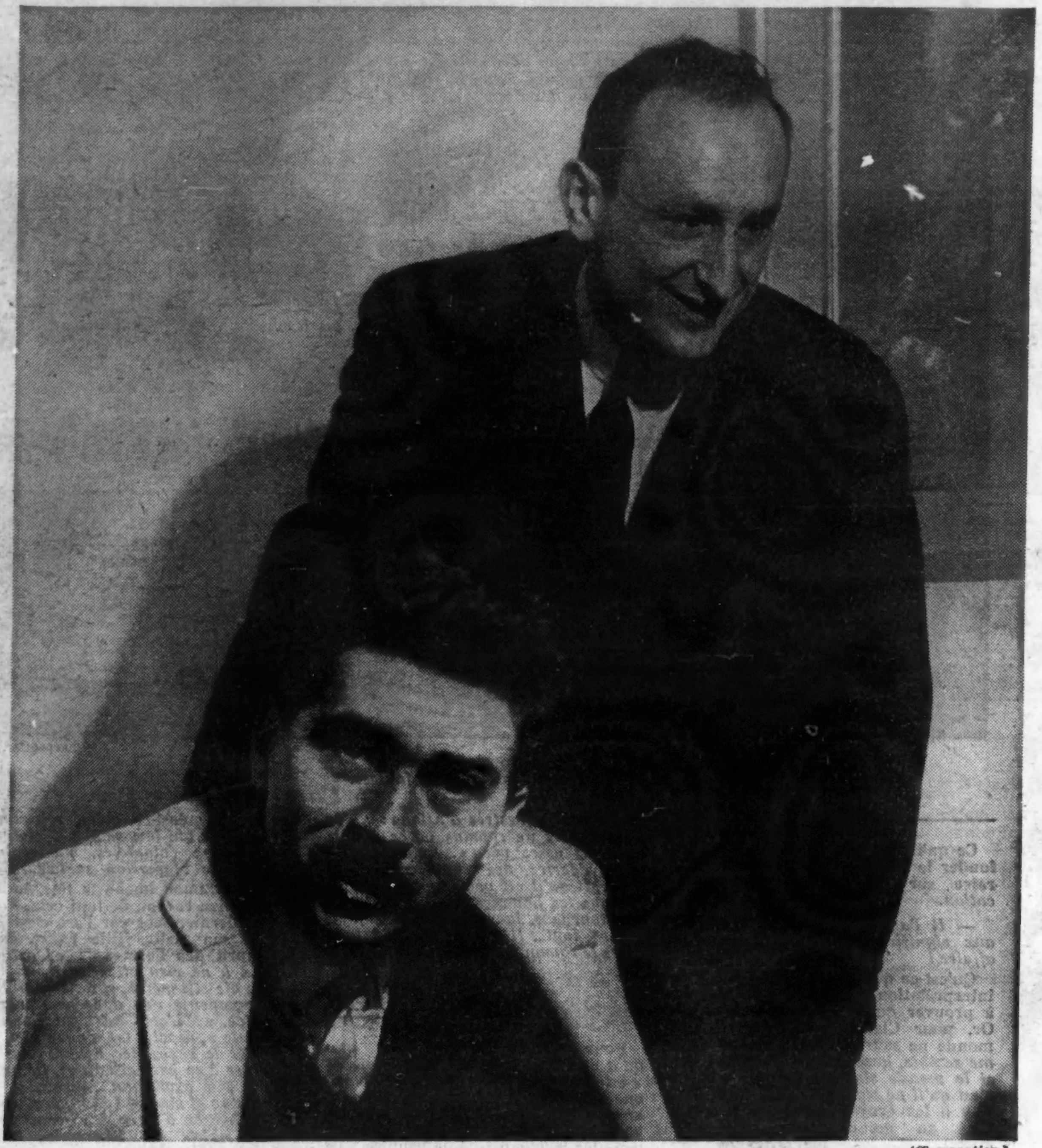
LE JEUNE ROMAN

par MADELEINE CHAPSAL

SANS Jérôme Lindon, qui dirige « Les Editions de Minuit », le nouveau roman » existerait-il ? Samuel Beckett, Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute, Michel Butor, Robert Pinget, Claude Simon, désormais connus sinon toujours lus, sont en effet des auteurs difficiles, qui non seulement peuvent rebuter les lecteurs, mais aussi les éditeurs. Difficiles ou plutôt *encore* difficiles, car de l'avis de Lindon, si nous les comprenons mal, c'est que nous n'avons pas appris à les lire, ou ne voulons pas. *« On reproche à Claude Simon son manque d'alinéas et de ponctuation, mais la virgule est une invention récente, les langues sémitiques et chinoises n'en ont pas : une convention, la virgule ! Sur 45 millions de Français, il y en a 40 millions qui écrivent leurs lettres sans une virgule et cela ne gêne pas un instant ceux qui les lisent... C'est M. Billy qui a besoin de virgules ! »*

Tout a commencé, pour Lindon du moins, avec « Molloy ». Jérôme Lindon était entré aux Editions de Minuit que Vercors dirigeait alors, en 1945, comme chef de fabrication. *« J'avais appris le métier, j'aimais cela, c'était là toute mon ambition. Jamais je n'aurais songé à assumer des fonctions littéraires... »* Deux ans après la Libération, les Editions de Minuit connurent une passe difficile, elles étaient très estimées, mais sans auteurs... Grâce à sa famille, Jérôme Lindon put mettre un peu de sang frais dans l'affaire. Mais c'était encore insuffisant. Puis Vercors partit pour raisons personnelles et, un beau jour de 1948, Jérôme Lindon se trouva chargé d'une affaire ni prospère ni susceptible de l'être.

C'est alors qu'il y eut « Molloy », refusé par d'autres éditeurs et qu'apporta à Lindon la femme de Samuel Beckett. *« Je savais que j'admirais Faulkner, Kafka, Proust, mais je les avais lus déjà imprimés. Je me disais : si tu les avais reçus en manuscrit, qu'en aurais-tu pensé ? D'avoir su aimer « Molloy » m'a donné confiance, je me suis dit : tu vas peut-être pouvoir devenir un éditeur... »*



(Charpentier.)

ALAIN ROBBE-GRILLET ET JÉROME LINDON.
C'est M. Billy qui a besoin de virgules.

Difficile « La Jalousie » ?

« Molloy », ce n'était pas la fortune (en quittant Lindon, qu'il était enfin venu voir, Beckett dit à sa femme : *« Il est sympathique ce jeune homme, c'est triste de penser qu'il va se ruiner en publiant mon livre »*), ce ne fut pas la fortune, mais c'était une orientation. Les auteurs qui étaient à la recherche d'une manière nouvelle d'écrire et ne trouvaient pas suffisamment d'encouragements ou même d'éditeurs surent qu'ils pouvaient aller trouver Jérôme Lindon. *« J'ai vu venir à moi Robbe-Grillet, Pinget, Butor, Claude Simon. Une maison d'édition, cela se fait avec des auteurs, et s'il n'y en a pas, on ne peut pas les inventer... J'ai eu de la chance. Mais je publie très peu de manuscrits, je n'édite que ce que j'aime. »*

Il faut dire qu'il lit tout de ceux qui l'intéressent, les notes, l'impublié, l'impubliable, il les conseille, fait refaire, relit, corrige lui-même les épreuves. Et cela dans l'amitié : *« Mes auteurs sont mes amis, je n'en ai pas d'autres, pas le temps. »*

Pas l'envie surtout. La passion de Lindon pour le « nouveau roman », son *besoin* du « nouveau roman » — littérairement rien d'autre n'existe pour lui en dehors de cela — aurait peut-être suffi à susciter ce mouvement, quand bien même il n'y aurait pas eu des écrivains à forte personnalité pour aller dans le même sens.

Pourquoi, d'ailleurs, ce besoin chez Lindon ? On ne sait trop, est-ce par haine de ce qui est établi, de la répétition ? Peut-être de ce qui est commode, paresseux, surtout. Le mot « difficile » n'a pas de sens pour lui. Allez lui dire que « La Jalousie », de Claude Simon, ou « Le Vent » de Robbe-Grillet sont des œuvres peut-être un peu « difficiles »... Il ouvre des yeux sincèrement étonnés : difficiles ? en quoi ? comment ? Joyce, oui Joyce est compliqué, nécessite parfois un dictionnaire, mais pas Simon, voyons !...

On a beaucoup parlé de Jérôme Lindon, ces temps-ci, pour avoir publié « La Gangrène », « La Question » et d'autres livres aussitôt saisis que parus ; aux yeux du public, le combat politique paraît même l'activité principale des Editions de Minuit.

La seule liberté

Or, c'est le contraire qui est vrai : la publication de livres « engagés » n'est, pour Jérôme Lindon, qu'un sous-produit de son activité purement littéraire. S'il publie Alleg, c'est qu'il entend, à travers Alleg, défendre la liberté d'expression, liberté dont il a besoin pour continuer à éditer... Robbe-Grillet, Beckett et Simon.

« La liberté d'expression, c'est la plus haute... C'est cette liberté-là qui, de l'avis de Jérôme Lindon, donne la mesure d'une civilisation. Dès qu'elle paraît menacée, il faut la défendre, ne pas la laisser s'amoindrir, quitte à mener un combat qui, sauf en temps de crise, ne relève pas directement du métier d'éditeur.

Cependant Lindon entrevoit des points communs entre les deux branches de sa production : *« Lorsque j'édite Henri Alleg, on me dit : en quoi avez-vous la preuve que cet homme, que d'ailleurs vous ne connaissez pas (ce n'est pas lui qui m'a apporté son livre), qui dit des choses très graves sur les officiers français — les accusant de torture — n'est pas un menteur ? La preuve, je ne l'ai pas, forcément, mais je crois que la vérité, l'authenticité d'un livre est quelque chose qui se perçoit : j'étais sûr que ce que disait Alleg était vrai. Pour le roman, c'est pareil : lorsque je lis un manuscrit de Beckett, Robbe-Grillet ou Simon, je sens que je suis en face de grands écrivains. »*

Ce qui ne veut pas dire que le « nouveau roman » se vende autant qu'il le faudrait ; une première édition, aux Editions de Minuit, se tire aux environs de 2.000 exemplaires, ce qui — même si elle s'épuise — n'est jamais suffisant pour couvrir les frais. *« On croit que Robbe-Grillet a un fort tirage et gagne beaucoup d'argent parce qu'il a une grande notoriété, ce n'est pas vrai. »*

Mais, apparemment, peu importe à Jérôme Lindon cette relative misère. Il n'est pas contre le succès, mais il ne l'aime pas beaucoup non plus : dès qu'un livre a du succès, c'est qu'il n'est pas vraiment « nouveau ». Par nature, par éducation, les lecteurs sont, comme vous et moi, conformistes, ils n'aiment que ce qu'ils ont déjà vu, ce qu'ils reconnaissent. Et de plus en plus : existent-ils aujourd'hui ces 1.200 lecteurs-pilotes qu'eut, de son temps, Stendhal ? (D'ailleurs, le Renaudot qui a couronné « La Modification » inquiète au fond Jérôme Lindon, Michel Butor, doit-il penser, serait-il si « nouveau roman » que ça ?)

Pour être dans le vrai, lui semble-t-il, il faut avoir le lecteur derrière soi et l'aider peu à peu à avancer, tâche qui concerne d'ailleurs l'éditeur ; l'écrivain, lui, ne doit jamais se préoccuper de son public. Jamais.

En dehors de Jérôme Lindon, les écrivains des Editions de Minuit ont-ils quelque chose en commun ? Et d'abord acceptent-ils le terme « nouveau roman » ? Que mettent-ils derrière ? C'est ce que je suis allée demander à deux des plus importants d'entre eux, à Claude Simon (« La Route des Flandres ») et Alain Robbe-Grillet (« La Jalousie »).

Pas d'idées en tête

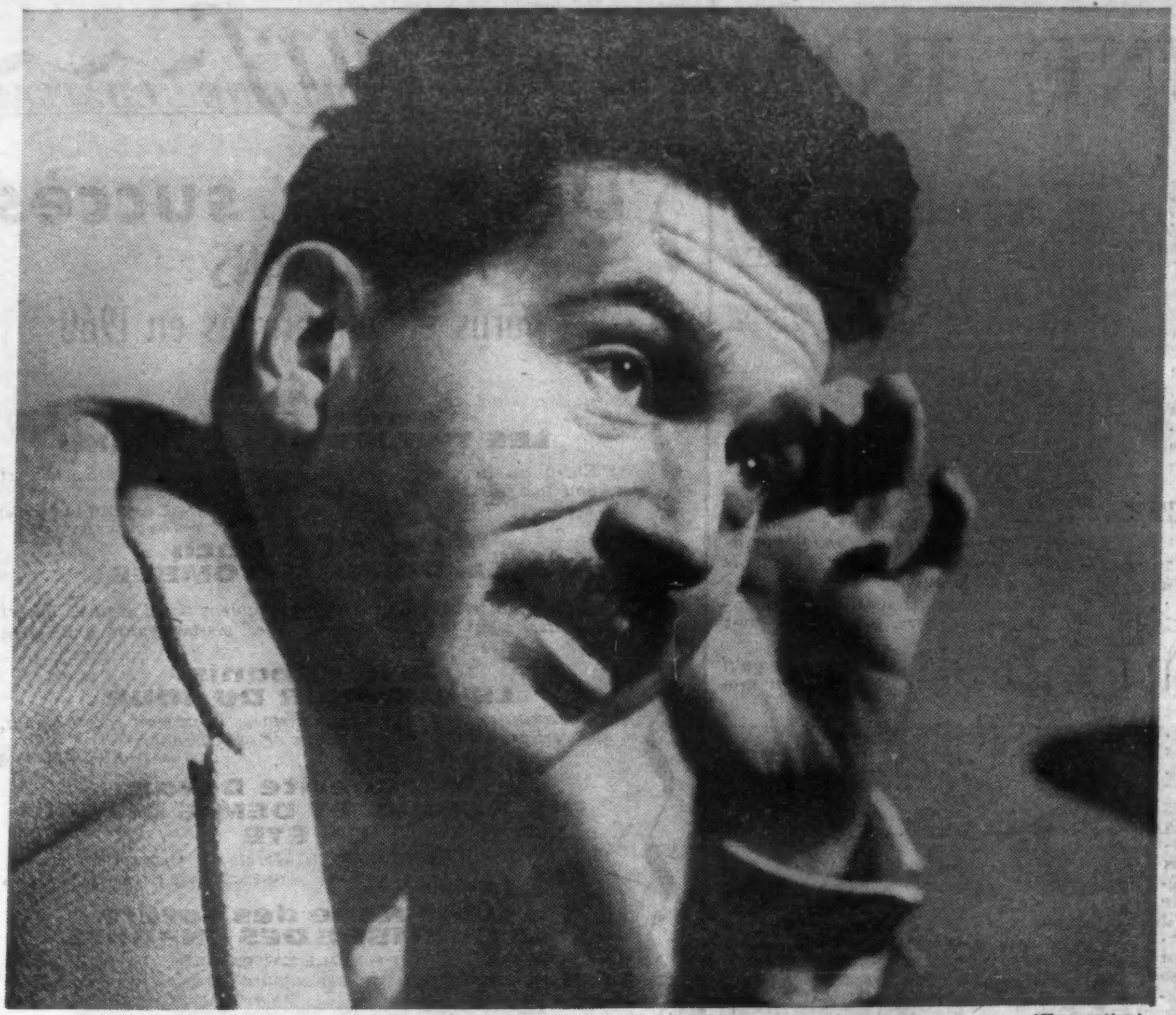
— Le nouveau roman, est-ce que ça existe ?

Claude Simon m'a regardée de ses yeux qui ne reflètent pas seulement les choses, mais paraissent prêts à les saisir...

— Nous en avons beaucoup discuté ces temps derniers aux Editions de Minuit, et nous nous sommes aperçus que nous étions beaucoup plus d'accord que nous ne le croyions. Entre Alain Robbe-Grillet et moi, par exemple, il peut y avoir des différences de vocabulaire, mais autrement nous nous entendons à peu près sur tous les points.

D'ailleurs, Claude Simon s'est expliqué publiquement sur le nouveau roman, le mercredi 11 janvier, en Sorbonne, dans une conférence intitulée : « Signification, roman et chronologie ». *« Vous ne pouvez pas savoir le mal que ça m'a donné de réfléchir à ces choses, moi qui ne m'intéresse pas aux idées, qui n'en ai jamais une en tête... »* Il a relu « Matérialisme et révolution », de Jean-Paul Sartre (1946), « Qu'est-ce que la littérature ? » (1947), et d'autres textes du même (*« J'ai toute la colléctioin des « Temps Modernes » à la maison, depuis le premier numéro »*), et il n'est pas du tout, mais pas du tout d'accord :

→



(Charpentier.)

ALAIN ROBBE-GRILLET.
Les pistes sont toujours fausses.

→

Ce qu'il reproche à Sartre, c'est de fonder le roman et la recherche littéraire sur l'expression de *signification.*

— Il l'a dit et il l'a écrit : c'est aux significations que l'écrivain a affaire !

Qu'est-ce qu'une signification ? Une interprétation des choses qui tendrait à prouver que le monde a un sens. Or, pour Claude Simon, artiste, le monde ne saurait avoir de sens : *« Il me semble, avec Roland Barthes, que si le monde signifie quelque chose, c'est qu'il ne signifie rien. »* Bien sûr, il y a les croyants pour donner un sens au monde (un sens optimiste), et les marxistes (également optimistes), et aussi les sociétés romantiques (*« Pour celles-là, le sens du monde est pessimiste — l'amour est toujours malheureux, les passions finissent mal — mais, au fond, peu importe aux gens qu'on aille vers le drame, ce qu'ils veulent c'est aller quelque part ! »*)

Sartre renonce

Que les gens aient besoin (ou, du moins, le croient) de morale pour vivre, d'une orientation, d'une direction, très bien, c'est dans la nature des choses ; mais que Sartre, réfléchissant à la condition de l'écrivain — et pas seulement de l'écrivain mémorialiste ou journaliste, mais de l'écrivain romancier — prétende que celui-ci a affaire non pas directement aux choses mais à leur *sens*... Claude Simon pose brusquement sur ces fameuses *choses* auxquelles J.-P. Sartre renonce au profit de quelque ombre surnaturelle d'elles-mêmes un regard nu, amoureux et scandalisé.

C'est que Sartre n'est pas n'importe qui. C'est même un homme tellement lucide et intelligent qu'ayant posé au départ une proposition qui paraît fausse à Claude Simon — *« l'écrivain n'a affaire qu'aux significations »* — il la pousse courageusement jusqu'à son extrême et se retrouve finalement dans le vide. *« Je comprends qu'il ait écrit — d'ailleurs il vous l'a dit à vous-même, vous vous en souvenez ? — qu'il avait fait l'expérience de sa « totale impuissance », je comprends qu'il se plaigne de n'avoir eu aucune influence... Avec ce système-là, on aboutit au vide, au néant. Lui-même ne peut plus écrire, il le sait, il l'a dit à Claude Sarraute à une répétition des « Séquestrés d'Altona » : « Je n'écris plus de romans parce que je n'ai pas assez vécu ». Évidemment ! pour décrire des significations, il faudrait qu'il ait vécu toutes les vies de tous les hommes, qu'il ait été soldat, tourneur, homme, femme, enfant, prêtre, tout... Il ne l'a pas été ? Bon, alors le roman ne peut plus se faire ! »*

Utile la littérature ?

Pour Claude Simon, pas plus qu'il n'y a des finalités dans la vie — *« à tout instant le hasard, un rhume, une rencontre peuvent faire dévier une existence entière »* — il ne peut y en avoir dans l'art. Et lorsqu'un romancier a compris cela, qu'il n'y a pas de « déroulement inexorable des événements », rien d'implacable dans une conduite ou un caractère, rien qui dispose ou prédispose à tel enchaînement de fait plutôt qu'à tel autre, eh bien il abandonne la chronologie, tout simplement.

Il n'y a que les auteurs, dont tout les romans sont construits en fonction du dénouement, qui mettent en œuvre les retours en arrière, racontent au fur et à mesure ou se lancent dans des opérations plus compliquées, dans le seul but de restituer cette notion artificielle du cours du temps, dont les gens du nouveau roman sont, eux, désormais délivrés.

Et puis il y a aussi cette terrible et stérilisante idée que la littérature doit être utile, servir à quelque chose, c'est-à-dire à la révolution ! *« Prétendre que, puisque tous les hommes sont faits de même, ils ont rendu service à tous en écrivant chacun pour soi, n'a d'autre but que de troubler la conscience révolutionnaire au profit des classes privilégiées »* (Sartre parlant de Proust). Et Simone de Beauvoir reprenant quinze ans plus tard dans sa préface à « La Force de l'âge » : *« Je ne préjuge rien, sinon que toute vérité peut servir... »*

« Non mais, écoutez-moi ça ! Pesez les mots ! » dit Claude Simon bonhomme et presque affectueux. (On sent qu'il aimerait discuter la chose avec ces deux-là en personne). Faites le bilan (là, il faut remarquer que Sartre l'a fait lui-même, et sans tendresse, dans sa préface à « Aden-Arabie »), faites les comptes: *« En 1945, la guerre finissait, il y avait une énorme majorité de gauche au Parlement. Bon. Sartre et Camus se mettent alors à écrire sur leurs significations, pour être « utiles » à la classe ouvrière, et quinze ans après qu'est-ce qu'on retrouve ? Un pouvoir qui tourne à la dictature, des guerres coloniales, un régime presque de régression sociale... »*

Claude Simon hoche la tête, indulgent et bien revenu de tout cela. Pour lui, le dernier mot sur l'art c'est celui de son maître Elie Faure dans « L'Esprit des Formes » : *« L'art est le seul à ne rien attendre de la vie que la vie elle-même, et à ne chercher sa récompense que dans son propre exercice. » L'art est par nature « égoïste », asocial (se moque bien de troubler le repos des hommes ou de les aider à se perfectionner), immoral (« par son exaltation inexorable de l'amour ») et amoral (« toujours, puisqu'il cherche à tirer des événements et des objets des harmonies indifférentes à la qualité sentimentale que les moralistes leur prêtent »).*

Dès qu'il cesse d'être tel, il cesse d'être l'art. Sartre le reconnaît lui-même : lorsqu'on écrit « Le Silence de la Mer » ou les romans de Richard Wright, œuvres chargées de significations, on court le risque de n'être lu que tant qu'on est utile. Vercors est utile en 1940, en 1942 il l'est déjà moins, dit Sartre, et Wright ne le sera que *« tant que le problème noir se posera aux Etats-Unis ! ».*

MAX-POL FOUCHET
Grand Prix
de la Télévision

NOTRE ami et collaborateur Max-Pol Fouchet vient de se voir décerner le prix annuel de l'Association de la Critique de Cinéma et Télévision : officiellement pour ces chroniques de « Terre des Arts » et « Lectures pour tous », jugées les meilleures émissions de l'année, mais aussi pour l'indépendance dont il a fait preuve dans ses différentes émissions. Max-Pol Fouchet s'est constamment opposé à toute mesure de censure sur le petit écran, que ce soit en renonçant à son émission « Au fil de la vie », plutôt que d'accepter d'en soumettre le texte pour approbation préalable, ou en refusant de faire le silence dans ses éditoriaux de « Lectures pour tous » sur les écrivains ayant signé la Déclaration des 121.

Et Claude Simon, taquin, se lan
soudain dans une longue et pompeu
citation où il est question de *« plac
d'emblée le problème littéraire sur
plan de l'histoire »*. Qui dit cela ? d
mande-t-il ? Sartre ? Beauvoir ? Pas d
tout : Monsieur de Norpois, donnan
des conseils à un jeune écrivain
Ecrivez utile, oui, déjà... Il y a u
gence, dit Norpois, on ne doit pa
s'attarder, dit Sartre...

Et que répond le jeune écrivain
M. de Norpois ? Il va dès le lendemai
respirer l'émanation violente d'un ch
let de nécessité — *« l'humour
Proust ! »* — et comprend soudain
qu'est la littérature : *« une véritabl
exaltation m'avait été communiquée
par une odeur de moisi »*.

Ce même moisi — est-ce ass
étrange ? — que Flaubert entenda
décrire lorsqu'il faisait « Madame Bo
vary » : *« le gris des moisissures*

« Madame Bovary », ce n'est pas
traité de morale sur l'adultère, c'e
une certaine nuance de gris, l'aboi
ment des chiens, un goût de poiso
un certain imparfait... c'est-à-dire u
façon particulière et singulière d'êtr
sensuellement au monde, de le sais
avec la sensibilité de sens qui n'o
appartenu qu'à un seul être, Gusta
Flaubert : *« Madame Bovary, c'e
moi. »*

Un certain imparfa

Tel est le seul rôle de l'artiste,
seule chance de retrouver, comme
disait Proust, *« la matière éternel
et commune »* de la réalité. *« Rend
non pas le sens des événements,* pr
cise Claude Simon *« mais leur poid
leur chair, leur parfum... »*

Et de citer un passage de « La Cha
treuse » où il est uniquemen
question de *mouvements* de cavalie
et de chevaux, hors la significatio
hors l'anecdote. Voilà l'écriture
Quelques lignes plus loin, Stendh
s'enfonce dans la chronique et ce
ne vaut plus rien, c'est assomman
Autre citation, de Flaubert, la ra
blanche dans les cheveux de la B
vary, l'angle de son menton par ra
port à son cou, sa tête indéfinime
reflétée dans un miroir (détails ma
heureusement supprimés dans les é
tions suivantes, quand l'auteur a vou
écrire plus « élégamment ») : *« Est-
que ça n'est pas beau ? Et on dirait
Robbe-Grillet ! parfaitement, du Ro
be-Grillet ! »*

Claude Simon se secoue, s'arrach
à la fascination, au plaisir sensuel q
peuvent lui procurer le monde et
représentation : *« Je suis amoureux
tout, de tout, d'une femme, d'un br
d'herbe, d'un caillou... »*

D'ailleurs, la question qu'il se pos
lorsqu'il écrit, n'est pas « pourqu
est-ce que j'écris ?» — encore moi
comme Sartre, « pour qui est-ce q
j'écris ? », *« question stérilisante
en fut ! »*, — il se demande le « co
ment des choses », et non pas « co
ment elles arrivent », mais « comme
c'est ».

« Comment c'est », il a écrit ce
phrase il y a quelques jours, ap
quoi, devinez ce qui est arriv
Il a appris que le titre du proch
livre de Samuel Beckett, qui sort
mois-ci aux Editions de Minu
c'était... « Comment c'est ». Dout
après cela qu'il y ait un nouveau r
man en marche !

— *Je crois,* dit Claude Simon d'u
ton soudain très doux, *que l'aven
de la littérature est infini.*

Au passé compo

A Alain Robbe-Grillet, on ne va p
demander si le nouveau rom
existe, parce que le nouveau roma
c'est lui : il le sécrète, le répan
comme la terreur. Mais que se pass
t-il chez cet écrivain si peu ord
naire, qu'a-t-il dans la tête lorsqu
se met à écrire ? Le saurait-il ? L
petite moustache s'agite, les yeu
saillent, léger trébuchement sur
premier mot :

*— Les gens s'imaginent que ce qui
y a toujours à l'origine d'un livr
c'est une histoire, même lorsqu'on
comme moi des soucis de techniqu
On se dirait par exemple : tiens,
vais parler du drame de... mettons
jalousie. Et puis à partir de là o
se tordrait les méninges pour rend
ça nouveau. Alors, il vous viendra
des idées extravagantes, comme
ne pas parler du narrateur quand
est l'acteur principal, ou d'utiliser
vous comme Butor dans « La Modi
cation »... Eh bien, c'est faux.*

Robbe-Grillet est presque sûr que
projet de Camus, lorsqu'il a eu l'id
de « L'Etranger », était d'écrire

livre au passé composé ; après, pour le meubler, il a trouvé une histoire appartenant à son expérience : celle du meurtre d'un Arabe. Mais ce qui était premier, c'est le passé composé.

—D'ailleurs, n'importe qui peut faire cette expérience : raconter une histoire quelconque de la façon dont Camus a raconté la sienne, au passé composé, et puis raconter l'histoire même de « L'Etranger », mais à un autre temps. Et bien, c'est la première version qui se rapprochera le plus de la relation de « L'Etranger » par Camus... Essayez, vous verrez...

Au niveau de la conscience — parce qu'il y a aussi l'inconscient, mais Robbe-Grillet ne se mêle pas de traduire ce qu'il y a dans le sien — au niveau de la conscience, lui-même est persuadé qu'il y a toujours eu, à l'origine de ses livres, d'abord un projet de forme.

Se tordre les méninges

— Pour « Les Gommes » ?

— Je voulais raconter une histoire qui se détruisait elle-même au fur et à mesure, et puis c'est tout.

A partir de là, pour en quelque sorte illustrer sa sensation, il a été conduit à l'histoire de l'assassin enquêtant sur un crime dont il finit par s'apercevoir qu'il doit être lui-même le coupable.

— « Le Voyeur » ?

— L'idée initiale était d'organiser l'histoire par rapport à un creux central. J'avais l'idée d'un vide que le temps passé et le temps futur essayent, en se rapprochant, de combler... Là-dessus, les gens se sont imaginés que j'avais écrit un livre comme les autres, en supprimant volontairement une scène pour corser un peu, celle du viol... C'est absurde, je n'ai inventé l'histoire du meurtre qu'après, quand je me suis demandé pourquoi cet homme avait à se cacher quelque chose ; ce ne pouvait être que parce qu'il était coupable, donc etc.

— Et pour « La Jalousie » ?

— Encore plus net : l'histoire du mari jaloux est apparue absolument en dernier lieu, je m'en souviens très bien, au moment presque où il s'est agi de donner un titre à l'ouvrage. Mon projet était de décrire un narrateur qui surveillait le monde autour de lui avec une précision extrême.

Or un homme qui se met en tête de surveiller le monde, qui va-t-il d'abord surveiller ? Sa femme. Et s'il le fait avec suffisamment de précision et d'inquiétude, que deviendra-t-il ? Un jaloux, ou du moins il en aura le comportement, épiant ses gestes, ses conversations avec son entourage, les hommes de son entourage. Pour mieux circonscrire le lieu de cette surveillance, il fallait un monde clos : d'où l'idée d'une maison à la Martinique (où vécut Robbe-Grillet).

Bien observé

— J'avais aussi l'idée d'une histoire sans chronologie, qui se passerait tout le temps à la fois, tout le temps dans un présent.

(Perdez la page que vous êtes en train de lire dans « La Jalousie », et jamais vous ne retrouverez où vous en êtes...) D'où l'idée également des tropiques, un lieu où il n'y a point de repère par rapport au temps, ou très peu, pas de saisons, température égale nuit et jour...

Quant au « Labyrinthe » : *« Vous n'avez jamais de sensations labyrinthiques, vous ? Moi, j'en ai tout le temps dans la vie, les rêves... »*

— Est-ce ce sentiment qu'une quantité de choses sont possibles à tout moment ?

— Non, c'est au contraire celui qu'il n'y a que de l'impossible à tout moment, des pistes, mais qui sont toujours de fausses pistes... Oh ! vous pouvez y aller, c'est bien observé !

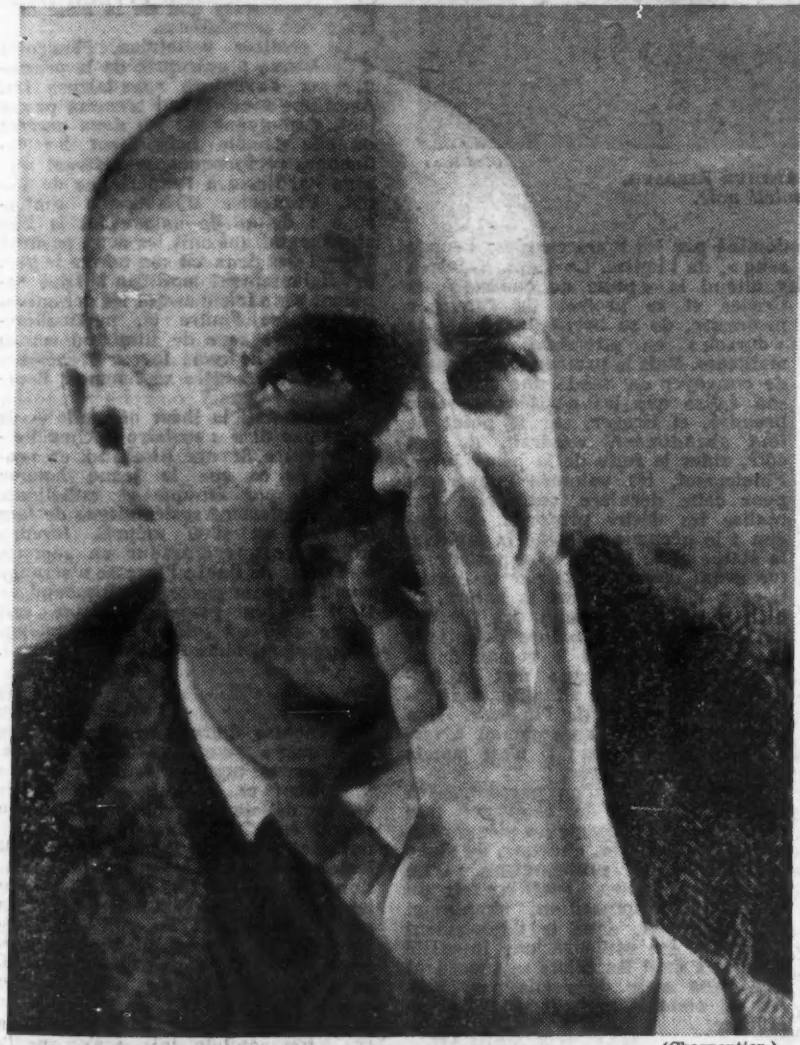
Jérôme Lindon surgit à ce moment dans la pièce : sur ce qu'écrit Robbe-Grillet, il a presque autant de choses à dire que Robbe-Grillet lui-même. *« Quand Alain écrit « La Jalousie », il agit comme une espèce de radar, enregistrant des sons, des images, des sensations tactiles, olfactives... Il arrive neuf, dans un monde qui vient d'être créé et il ne veut rien savoir que ce qu'il perçoit... »*

Tous deux se regardent en souriant. En somme Vincent et Théo... sauf qu'il y a plusieurs Vincent dans la vie de Lindon : *« Parfois, on me dit : ainsi, vous croyez à l'art pour l'art ? A quoi je réponds: et vous, vous croyez à l'art, pourquoi ? »*

Et Robbe-Grillet : *« Oui, je l'ai écrit une fois : l'écrivain, c'est celui qui n'a rien à dire. Je ne sais vraiment pas pourquoi cette définition n'a pas plu !... »*

Le « nouveau roman » existe-t-il ? En tous les cas, il se serre très bien les coudes.

MADELEINE CHAPSAL.



(Charpentier.)

CLAUDE SIMON.
L'art est égoïste.

nrf

Derniers succès
ROMANS
parus et réimprimés en 1960

Marcel Aymé
LES TIROIRS DE L'INCONNU
" Enfin un livre amusant ! Dix ans après URANUS, Marcel Aymé fait sa rentrée avec un livre de son meilleur cru. "
EMILE HENRIOT (Le Monde) de l'Académie française

Louise Bellocq
LA PORTE RETOMBÉE
PRIX FÉMINA
" Depuis plusieurs années, je ne me souviens pas d'avoir découvert une œuvre aussi forte, aussi rigoureuse. " BERNARD PINGAUD (L'Express)

José Cabanis
LE BONHEUR DU JOUR
" Ce roman de José Cabanis confirme, s'il en était encore besoin, que c'est un des meilleurs écrivains de sa génération. ".
MATTHIEU GALEY (Arts)

Marguerite Duras
DIX HEURES ET DEMIE DU SOIR EN ÉTÉ
" C'est de loin le meilleur livre de Marguerite Duras. "
ANNE VILLELAUR (Les Lettres Françaises)

Louis-René des Forêts
LA CHAMBRE DES ENFANTS
PRIX DES CRITIQUES
" ...une maîtrise dont il n'y a pas aujourd'hui beaucoup d'exemples. "
MAURICE NADEAU (France Observateur)

Jean Forton
L'ÉPINGLE DU JEU
" ...livre solide, fouillé, adroitement composé qui recrée le temps maudit de l'adolescence avec ce qu'il faut de tendresse, d'ironie et tout de même de regret. "
MATTHIEU GALEY (Arts)

Daniel Gilles
LA TERMITIÈRE
" Excellente peinture de la vie des colons belges au Congo, il y a deux ans. "
ANDRÉ BILLY (Le Figaro) de l'Académie Goncourt

Agathe Godard
POUSSE AVEC TON PAIN
" L'héroïne d'Agathe Godard, c'est Zazie à l'âge de raison. "
PIERRE DÉMERON (Paris-Presse)

Alfred Kern
LE BONHEUR FRAGILE
PRIX RENAUDOT
" Ce livre grave, dense, est le plus important des livres de Kern. "
J.-L. BORY (L'Express)

Monique Lange
LES PLATANES
PRIX CAZES
" L'écrivain, cette fois-ci, n'a été que jusqu'à Avignon. Elle ira sûrement plus loin, sûrement loin. " CLAUDE ROY (France Observateur)

Anna Langfus
LE SEL ET LE SOUFRE
" C'est un récit terrible, par sa vérité minutieuse, par l'aveu constant de sentiments où se mêlent le courage, la fierté, l'égoïsme. "
GÉRARD BAUER (Le Journal d'Alger) de l'Académie Goncourt

Albert Simonin
DU MOURON POUR LES PETITS OISEAUX
" Un livre dur et divertissant, cruellement lucide et d'une surprenante habileté. "
KLÉBER HAEDENS (Paris-Presse)

Henri Thomas
JOHN PERKINS
PRIX MÉDICIS
" Il serait temps que le public lettré reconnaisse en Henri Thomas l'un des écrivains qui comptent de sa génération. "
ALAIN BOSQUET (Combat)

Roger Vailland
LA FÊTE
" LA FÊTE est un exercice étourdissant ; jamais Vailland ne s'est montré plus souple, plus inventif, plus souverainement rapace. "
MADELEINE CHAPSAL (L'Express)

Nicole Vedrès
LA BÊTE LOINTAINE
" Un récit mystérieux et frémissant, varié, vivant et surtout continuellement pathétique, de ce pathétique retenu qui est la palpitation des âmes et des êtres. "
R.-M. ALBERES (Les Nouvelles Littéraires)

ROMANS

« Zanzibar » par Alfred Andersch

● *Dans l'Allemagne de 1937, six personnages attendent la guerre.*

ALFRED ANDERSCH est un des meilleurs écrivains allemands de cette après-guerre, un de ceux qui, après nous avoir donné beaucoup d'espoirs, ne nous ont pas déçus. Car, finalement, il ne nous vient plus grand-chose d'outre-Rhin. Pour un Heinrich Böll, un Walter Jens, un Günther Grass et, précisément, un Alfred Andersch, combien qui faisaient florès entre 1945 et 1950 se sont tus, ou n'ont pas été remplacés ! Seul Arno Schmidt, qui cherche un éditeur en France depuis dix ans et qui l'a enfin trouvé, sera en mesure, peut-être, de nous étonner.

Nous connaissons déjà d'Andersch un excellent roman : « Les Cerises de la liberté », histoire d'un soldat de la Wehrmacht qui déserte en Italie, histoire d'Andersch lui-même. Nous savons que, comme beaucoup de jeunes écrivains allemands, il gagne sa vie à la radio et qu'il est l'auteur d'une tentative tout à son honneur : la fondation d'une revue littéraire, plus ouverte que toutes les autres sur les réalisations étrangères, « Texte und Zeichen », qui eut une dizaine de numéros. Récemment, il a pris la tête du mouvement de solidarité qui s'est exercé en Allemagne en faveur des « 121 ». Il est près de nous de toutes les façons.

« Zanzibar » agence de la manière la plus simple, avec une économie de moyens qu'on pourrait qualifier de latine, les aventures convergentes d'une demi-douzaine de personnages très différenciés : un pasteur, un agitateur communiste, un vieux pêcheur, son mousse, une jeune fille juive, sans compter les comparses et ces « Autres » qui désignent les nazis (1). L'histoire se déroule, en effet, dans le Reich hitlérien, en 1937, au moment où tout ce qui pouvait encore résister perd l'espoir et se laisse couler dans l'attente imminente de la guerre. Une seule solution : la fuite. Fuite intérieure dans la mise en sommeil des convictions, comme pour le vieux pêcheur qui voudrait abandonner le parti, ou comme pour l' « instructeur » du Comité central, Gregor, qui se jure de plier bagages après avoir accompli sa dernière mission ; fuite dans le suicide, pour le pasteur ; fuite dans les rêves d'aventures, pour le mousse ; et fuite tout court pour la jeune Juive qui cherche à passer en Suède. Tous possèdent en imagination leur île de repos et de calme où l'on pourrait se borner à vivre, loin de l'hystérie collective et à l'abri des exactions, leur « Zanzibar », un mirage.

Port sur la Baltique

Les circonstances les réunissent dans un petit port de la Baltique, Rerik, froid, venteux, inhospitalier, dominé par les tours carrées, « rouge sang », de l'Eglise. Le vieux Knudsen y attend la « prise de contact » de Gregor et se promet de l'envoyer promener, de se borner à pêcher le « dorsch » en attendant des jours meilleurs. Mais le pasteur lui demande de convoyer en Suède une statue de son église que les nazis vont venir prendre, et Gregor, sur le point de tout abandonner, voudrait, de son côté, aider la fuite de la jeune Juive. Finalement, les volontés convergent pour cette dernière entreprise qui réalise les désirs profonds de chacun : le pêcheur emmène la fugitive, la statue et le mousse. Le pasteur se tue avant d'être arrêté par les nazis. Gregor s'évanouit dans la nature. Si bien qu'au fond, aucun des personnages n'a trahi sa nature essentielle et qu'au lieu d'être le roman de la démission, « Zanzibar » met en évidence, dans la pire situation, les ressources profondes de l'homme. Rien n'est perdu, dans ce sommeil hivernal des consciences ; il n'est jamais permis de désespérer.

L'auteur passe d'un personnage à l'autre, au cours de chapitres très courts disposés comme les pièces d'un puzzle et marquées, chacune, du signe individuel des protagonistes. D'un chapitre à l'autre, l'action fait un bond. Cette exposition, simple et claire, permet, dans le déploiement minimum des couleurs, une intensité d'accents dont les éclats se succèdent dans une sorte de relais perpétuel. On est conquis par cet art sobre et efficace.

MAURICE NADEAU.

(1) Traduit de l'allemand par Jean-Robert Hennion. Ed. du Seuil, 224 pages, 7,50 NF.

(Cossira.)

PAUL VERLAINE ET ARTHUR RIMBAUD.
Un double soleil noir.

LA GUÉRISON DE LA TIMIDITÉ

On parle beaucoup d'une récente découverte qui permettrait de guérir radicalement la timidité.

D'après V. K. Borg, la timidité ne serait pas un maladie morale, mais une maladie physique.

« Prenez, dit-il, un timide. Empêchez-le de trembler, de rougir, de perdre son attitude naturelle pour prendre une attitude ridicule. Montrez-lui comment il peut éviter ces manifestations physiques de son émotion et vous l'aurez guéri de son mal. Jamais plus il ne se troublera, ni pour passer un examen, ni pour déclarer son amour à une jeune fille, ni même s'il doit un jour parler en public. Mon seul mérite est d'avoir découvert le moyen qui permet à chacun, instantanément et sans effort, de maîtriser ses réflexes. »

Il semble bien, en effet, que V. K. Borg a trouvé le remède définitif à la timidité. J'ai révélé sa méthode à plusieurs de mes amis. L'un d'eux, un avocat, était sur le point de renoncer à sa carrière, tant il se sentait bouleversé chaque fois qu'il devait prendre la parole ; un prêtre, malgré sa vaste intelligence, ne pouvait se décider à monter en chaire ; ils furent tous deux stupéfaits par les résultats qu'ils obtinrent. Un étudiant, qui avait échoué plusieurs fois à l'oral du baccalauréat, étonna ses professeurs à la dernière session en passant son examen avec un brio étourdissant. Un employé, qui osait à peine regarder son directeur, se sentit soudain l'audace de lui soumettre une idée intéressante et vit doubler ses appointements. Un représentant, qui hésitait cinq bonnes minutes devant la porte de ses clients avant d'entrer, est devenu un vendeur plein de cran et irrésistible.

Sans doute désirez-vous acquérir, vous aussi, cette maîtrise de vous-même, cette audace de bon aloi, qui sont si précieuses pour gagner les dures batailles de la vie. Je ne peux pas, dans ce court article, vous exposer en détail la Méthode Borg, mais j'ai décidé son auteur à la diffuser auprès de nos lecteurs. Priez donc V. K. Borg de vous envoyer son intéressant ouvrage documentaire « Les Lois éternelles du Succès ». Il vous l'adressera gratuitement. Voici son adresse : V. K. Borg chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, Avignon. Ecrivez-lui tout de suite, avant que la nouvelle édition soit épuisée.

E. DE CASTRO.

Communiqué.

ESSAIS

« Verlaine et Rimbaud » par Françoise d'Eaubonne

● *Comment deux jeunes hommes hors du commun ont tenté d'échapper à la médiocrité de l'époque « vespasienne ».*

AU début d'une ère que Pierre Schneider, dans la plaquette qu'il consacra à Jules Renard, devait appeler « vespasienne », éclate un double soleil noir. L'œuvre de Rimbaud, celle de Verlaine (à un degré moindre) tourbillonnent au carrefour des différents courants de pensée et divers modes de sensation qui caractérisent cette fin du XIXe siècle. Rimbaud, plus que Verlaine, est assurément poète-frontière, rose des vents des souffles majeurs. Mais Verlaine aussi, dans la mesure où sa poésie a influencé celle de « Rimbe » et où celle de Rimbe a influencé celle du pauvre Lélian... Et voilà que ces deux poètes s'engagent ensemble dans une aventure hors du commun — l'une des plus retentissantes de toute la vie littéraire française, peut-être la plus riche de conséquences, en cette fin du XIXe siècle, sur la psychologie de l'actuelle intelligentsia, et en tout cas la plus féconde en mythologies variées.

Parce qu'il était faible

On a beaucoup écrit sur Verlaine, encore plus sur Rimbaud — à commencer par Françoise d'Eaubonne, auteur d'une « Vie passionnée de Rimbaud » et d'une « Vie passionnée de Verlaine ». Tant de littérature au deuxième degré a suscité bien des nuées. On ne sait plus si Rimbaud est un saint, un voyou, un dynamiteur archangélique, un disciple avant la lettre d'André Breton, ou un mystique à l'état sauvage qui n'aurait pas eu la chance de pouvoir lire Claudel. Il faut savoir gré au « grattoir voltairien » (le mot est de F. d'Eaubonne) de René Etiemble d'avoir débarbouillé Rimbaud tant de ces alluvions hagiographiques que de la boue flatteuse des surréalistes.

Ce grattoir voltairien, Françoise d'Eaubonne a entrepris de le promener sur l'aventure scandaleuse (1). Avec une lucidité qui n'exclut pas le tact, s'appuyant sur les deux œuvres où elle démêle habilement les influences réciproques, se référant non sans hardiesse à l'expérience de Genet, Françoise d'Eaubonne s'interroge : de quelle nature fut le lien sentimental qui unit les deux poètes ? Lequel des deux vit son œuvre le plus prodigieusement modifiée ? D'où venaient ces violences qui les dressaient l'un contre l'autre et, particulièrement, cette rage de Rimbaud contre son ami ? Et cette fureur frénétique de Verlaine contre sa femme ? Pourquoi ces fugues ?

On connaît la thèse officielle — je n'ose pas dire « scolaire ». C'est Verlaine qui a dévoyé Rimbaud, en profitant de ce que le jeune homme désirait, par éthique et esthétique, « *le dérèglement systématique de tous les sens* » ; d'où mépris, fureurs, injures, coups d'Arthur en réponse à l'amour de Paul ; l'ivresse n'arrange rien ; voyages parce que Rimbaud ne tient pas en place ; Verlaine suit parce qu'il est faible, il suit malgré lui puisqu'il aime toujours sa femme.

Le défi

Françoise d'Eaubonne travaille à « nuancer » cette interprétation. Ecartons les mythes. Deux garçons de vingt-neuf et dix-huit ans dont la valeur dépasse la commune mesure et qui étouffent dans la médiocrité ont décidé de se donner de l'air. Seulement, il s'agit de deux êtres d'exception sur tous les plans. Etouffés par les femmes jusqu'à l'effarement. Et quelles femmes ! D'un côté, la « mère Rimbe », la « daromphe », la materfamilias de campagne sûre-pour-elle-comme-pour-les-autres, « *qui ne doit pas un sou à quiconque et prie Dieu régulièrement* » — l'incarnation de ces vertus farouches que l'on exalte aux banquets d'anciens combattants. De l'autre, la petite bourgeoise parisienne, bien élevée, pleine de qualités réelles, à peine idiote, gentiment frivole — la lectrice d' « Elle » écrivant les difficultés de son ménage au « Courrier du cœur ». Pauvres hommes de génie !

L'aventure Verlaine-Rimbaud se présente comme une évasion doublée d'un défi. Le « grand péché radieux » traduit l'acharnement quasi obsessionnel avec lequel Rimbaud entend se libérer de sa mère et Verlaine de sa femme — c'est-à-dire du monde médiocre, « vespasien », qui les englue.

Ne s'évade pas qui veut. Il est difficile d'échapper longtemps à la Femme et à la Ville, c'est-à-dire au Social. Rimbaud se réconciliera avec sa mère et lui écrira du Harrar des lettres de petit garçon (ce petit garçon qu'il n'a jamais été) ; Verlaine, rentré au chenil, gémira de n'avoir pas obtenu sa grâce. Pour finir, Arthur mourant se reniera tout entier entre les mains de sa sœur ; Paul se collera avec une fille. La brèche d'azur n'est plus qu'un souvenir héroïque. Il reste les poèmes.

JEAN-LOUIS BORY.

(1) Ed. Albin Michel, 304 pages, 9,75 NF.

CINÉMA

Les cinq prix

● *Au secours de la victoire.*

MAINTENANT que sont coupés les lauriers littéraires, voici que s'ouvre la saison des prix cinématographiques. Saison beaucoup plus discrète, qui ne suscite pas les mêmes ambitions ni les mêmes espoirs, et ne risque guère de déclencher les mêmes tumultes ni les mêmes drames.

Cinq prix cinématographiques sont décernés chaque année en France (en dehors des festivals, bien entendu).

Le plus ancien est le « Grand Prix du Cinéma Français » attribué depuis 1934, sous le patronage de la « Société d'Encouragement à l'Art et à l'Industrie ». Son jury, présidé par Emile Bollaert, directeur honoraire des Beaux-Arts, comprend des personnalités aussi éminentes qu'imperméables aux beautés du Septième Art. Il est normal que cet aréopage académique ne soit guère tenté par les audaces de l'avant-garde. On peut cependant s'étonner que, depuis vingt-six ans, il n'ait jamais trouvé l'occasion de récompenser Jacques Becker, ni Jean Cocteau, ni Jean Grémillon, ni René Clément, ni Jean Renoir, pour ne citer que ceux-là, alors que figurent à son palmarès des œuvres telles que « Légion d'honneur », « Alerte en Méditerranée », « Monsieur Vincent », « Les Evadés ». Pour 1960, le « Grand Prix » vient d'être attribué à « La Vérité », à un moment où le bon accueil de la critique et le triomphe commercial étaient déjà assurés pour ce film. Cette prudente roublardise ne contribuera évidemment pas à rehausser le prestige des lauriers cinématographiques.

Delluc et Vigo

Le second prix (dans l'ordre chronologique) est le prix Louis Delluc fondé en 1937, en hommage au critique et réalisateur de ce nom. Bien qu'orienté en principe vers des œuvres novatrices (récompenser « Les Bas-Fonds » de Jean Renoir, en 1937, manifestait à la fois du flair et du courage), ce prix se révèle de plus en plus décevant. Son jury (1) balance sans cesse entre un conformisme hors de saison (« Les Casse-Pieds », « Les Grandes Manœuvres », « Le Ballon rouge » figurent à son palmarès) et des audaces impulsives et maladroites. Pour l'année 1959 par exemple, c'est sur le film sympathique mais bien mince de Michel Drach, « On n'enterre pas le dimanche », que se porta son choix : de peur d'être en retard d'une révolution, le jury s'était précipité à la hâte vers le tout dernier film inédit, que la moitié seulement de ses membres avaient vu. S'éloignant des intentions de ses fondateurs, le prix Louis Delluc ne mérite en rien le surnom de « Goncourt du cinéma » qu'on lui décerne parfois. Le Delluc 1960 est attribué le 18 janvier.

Fondé en 1951, le prix Jean Vigo honore la mémoire du réalisateur de « L'Atalante » et de « Zéro de conduite ». Il est attribué à un film qui se caractérise par l'indépendance de son esprit et la qualité de sa réalisation par un jury composé d'anciens amis de Vigo et de critiques, scénaristes et réalisateurs qui se réclament de son exemple (2). Ce groupe cohérent a fait preuve de beaucoup de discernement dans l'établissement de son palmarès (« Les statues meurent aussi », « Nuit et Brouillard », « Léo la Lune », « A bout de souffle »...) Mais en attribuant sept fois en dix ans sa récompense à un court ou moyen métrage (qui, le plus souvent, le méritait d'ailleurs), il a réduit l'audience de ses décisions et le prestige de son prix. Dans un mois, le prochain Prix Jean Vigo sera décerné à la fois à un long et à un court métrage.

Le Prix Louis Méliès est attribué chaque année par l'Association de la critique de cinéma, à la suite d'un référendum parmi ses membres portant sur les meilleurs films français de l'année précédente. Le résultat de cette enquête est toujours intéressant (« Mon oncle » triompha en 1958, « Hiroshima, mon amour » et « Les Quatre Cents Coups » en 1959), mais à l'époque où il est connu, il n'a plus grande signification. Décerné longtemps après la bataille, le Prix Méliès donne souvent l'impression de voler au secours de la victoire.

(1) MM. Bessy, Cerquant, Charensol, Cravenne, Baroncelli, Fayard, Favalelli, Frank, Gordeaux, Gilson, Jeander, Jeanson, Lo Duca, Marion, Régent, Sadoul, Vidal.

(2) Mme Nicole Védrès, MM. Aveline, Lang, Bessy, Bost, Cayrol, Cocteau, Dorat, Gilson, Lescure, Queneau, Régent, Resnais, Riera, Sadoul.

Scandales publicitaires

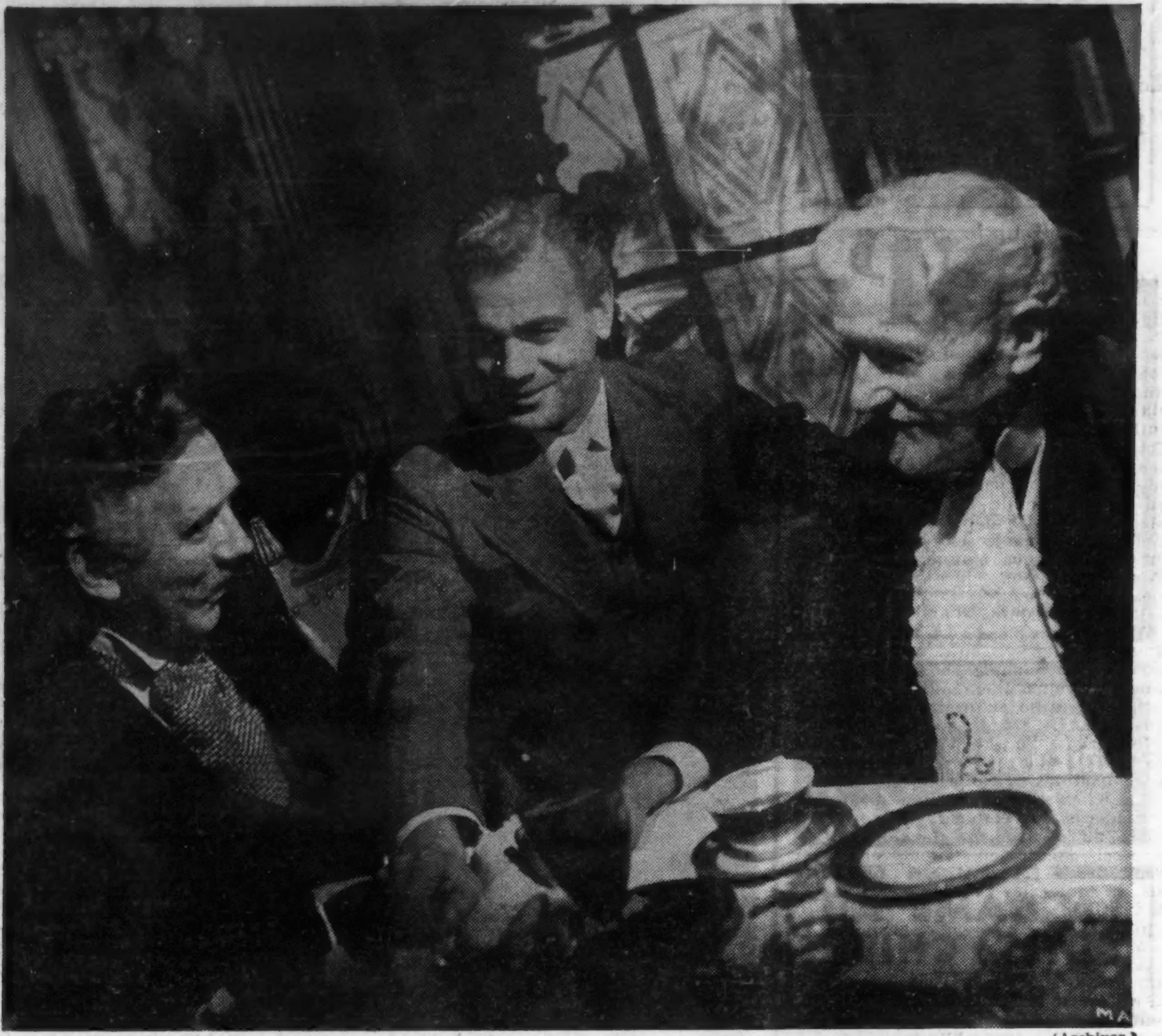
Enfin, le dernier-né, le « Prix de la Nouvelle Critique » (3), rassemble une vingtaine de critiques de cinéma des revues et journaux les plus représentatifs. Créé surtout en réaction contre les insuffisances des autres, et les errements des anciens, ce prix prétend être l'apanage de gens qui voient de 200 à 400 films par an, et savent de quoi ils parlent. Pour 1960, il a retenu les titres suivants : meilleur film français : « Tirez sur le pianiste », de François Truffaut ; étranger : « L'Intendant Sansho », de Kenji Mizoguchi. Film le plus « surfait » (4) : « La Vérité », de Clouzot, pour la France, et « Psychose » de Hitchcock, pour l'étranger.

Cette sélection pertinente a de plus un ton provocateur propice aux petits scandales publicitaires. Elle n'en aura pas plus d'influence pour autant. Car ce qui limite l'importance des prix cinématographiques, ce sont moins les défaillances des jurys que les conditions particulières de la diffusion des films et l'énormité de leur public. Un roman est tiré à 4000 exemplaires. Primé, il atteindra 50 000, 100 000, 300 000 exemplaires. Mais dès le départ, un film français de production normale sait qu'il peut compter sur plus d'un million de spectateurs. Pour qu'un prix cinématographique lui permette d'obtenir des résultats dix fois, cinquante fois supérieurs, il faudrait que son audience et son prestige soient cent fois supérieurs à ceux du Prix Goncourt lui-même. Nous sommes loin de compte...

PIERRE BILLARD.

(3) Mme Jacqueline Michel, MM. Aubriant, Baroncelli, Domarchi, Douchet, Hoveyda, Labarthe, Lachize, Marcabru, Claude Mauriac, Marcorelles, Moskowitz, Thirard, et nos collaborateurs : Françoise Sagan, René Guyonnet et Pierre Billard.

(4) Ce choix ne signifie pas que les films sont jugés « mauvais » par les jurés, mais qu'ils estiment excessives les louanges qui leur ont été portées par l'ensemble de la critique, ou trop favorable l'accueil du public.



(Archives.)

RAY COLLINS, JOSEPH COTTEN ET RICHARD BENNET DANS « LA SPLENDEUR DES AMBERSON ».
« La mise en scène était de moi. Mon nom est Orson Welles. »

CRITIQUE

« La Splendeur des Amberson »

● *Un chef-d'œuvre signé Orson Welles, il y a dix-huit ans.*

CETTE semaine, un chef-d'œuvre, mais vieux de dix-huit ans (car il fut tourné en 1942 !). Et qui plus est : un film commercial, une commande, dont il n'est même pas sûr que la scène finale ne soit apocryphe : « Splendeur des Amberson » (1), eh oui !

Miracle de l'intelligence. On fourgue à Orson Welles un pesant best-seller, pompeusement conventionnel, sujet : déclin d'une grande famille ; thème : les vaniteux sont toujours punis. Un médiocre se fût écrié : « Faisons du cinéma avec ça ! », et en avant pour le désossage et le découpage. Orson Welles, lui, commence par respecter le bouquin. Il en étudie la forme, le genre, il en cherche l'équivalence à l'écran et la trouve : du théâtre. Non pas du « théâtre filmé », mais un théâtre subtilement élaboré, utilisant la convention en effet purement théâtrale du livre et la traduisant par une autre convention, ironique et légère. Ainsi, les scènes d'extérieurs (où notre médiocre se fût déchaîné) se passeront une fois sur deux contre une toile de fond bien repérable qui ne jurera pas avec les costumes d'époque ; à tous moments, comme au théâtre, on systématisera la profondeur de champ, on jouera sous de vrais plafonds et les comédiens (Tim Holt, Joseph Cotten, Dolorès Costello, Ann Baxter, Agnès Moorehead) seront tenus à la lisière du cinéma et de la scène, dans un expressionnisme discipliné. Dès lors, le cinéma, libéré à la mesure de ces contraintes volontaires, aura quand il le faut sa part, et quelle part ! Il explosera dans les séquences de véritable plein air, la course en traîneau, la promenade en ville, et ces images étonnantes : le chœur des citadins soliloquant sans décor ni accessoires, comme suspendus entre terre et ciel, le visage du grand-père agonisant emplissant l'écran, comme une tête coupée. Et le meneur de jeu en profitera pour occuper l'espace en maître. Jamais acteurs et figurants n'ont fait un dessin aussi précis sur une toile. Jusqu'à la virtuosité : la scène du bal où l'œil du spectateur, épousant le mépris d'Amberson pour ses invités, *sait* que la salle est pleine de danseurs et pourtant ne les *voit* pas.

Enfin, la confidence du secret : pour tout parachever, un générique de théâtre, comme les rappels à la fin d'une « première ». « La mise en scène était de moi. Mon nom est Orson Welles. » Nous saluerons.

(1) Studio Publicis, Plaza.

« Vingt mille lieues sur la terre »

● *Un documentaire romancé et, pour la première fois, des Soviétiques entre le cosy et le napperon brodé.*

D'UN tournage de deux ans en U.R.S.S., Marcel Pagliero a rapporté ce documentaire romancé sur un scénario de Michel Cournot très intéressant malgré quelques temps morts (2). L'idée de départ était amusante : puisque les interprètes soviétiques ont la double réputation de « coller » impitoyablement aux touristes et de restreindre leurs déplacements, en montrer un qui, par un jeu de circonstances — la fugue de la fiancée de son frère — s'acharne au contraire à les trimballer partout pour mieux les « semer » en route. Ainsi, parce que Tatiana Samoïlova →

(2) Berlitz, Wepler-Pathé, à partir du vendredi 13.

LE TERRAIN VAGUE
ÉDITIONS
ORIGINALES
SURRÉALISTES
(catalogue franco)
LIVRES
DE CINÉMA
(catalogue franco)
23-25, rue du Cherche-Midi, 23-25
PARIS (6e)

TNP
« Le Concert spirituel de Chaillot »
ORGUE
5 concerts sur le thème
« J.-S. BACH L'EUROPÉEN »
ses Précurseurs, ses Contemporains
★
3e CONCERT
16 janvier à 20 h. 15
ANDRÉ MARCHAL
Organiste de Saint-Eustache, à Paris
« Jean-Sébastien Bach et la France »
Prix des places : 1,5, 3, 4,5 NF

CINÉMA D'ESSAI - 17 r. CAUMARTIN (9e)
Les 2 Films les plus célèbres de
Luis BUÑUEL
UN CHIEN ANDALOU version intégrale sonore
et en v.o. s.t. fr.
Los Olvidados

LA PAGODE
LA DAME AU PETIT CHIEN
de J. KHEIFITS
« Un régal pour les amateurs de Tchékov »
Michèle MANCEAUX

BALLET NATIONAL DE DANSES FRANÇAISES
CONCOURS D'ADMISSION : AVRIL 61
INSCRIPTION IMMEDIATEMENT AU COURS PREPARATOIRE GRATUIT POUR
DANSEURS-ES ET CHORISTES
ECRIRE A
JACQUES DOUAI
(c/o Loisirs)
THEATRE MARIGNY

STUDIO BERTRAND
LES CONTES DE LA LUNE VAGUE
de MIZOGUCHI

TRIOMPHE
92, CHAMPS-ELYSEES
LA VÉRITÉ TOUTE LA VÉRITÉ RIEN QUE LA VÉRITÉ SUR UN COUPLE
MARCEL AYMÉ : Excellent, embêté que cela finisse.
PHILIPPE HÉRIAT : J'en ai aimé l'ironie cruelle qui cède soudain devant la gravité du sujet.
FÉLICIEN MARCEAU ...Combien j'ai aimé votre film.
ARMAND SALACROU : J'ai beaucoup aimé UN COUPLE, plus exactement, j'ai été très ému.
INTERDIT AUX MOINS DE 18 ANS

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

(Archives.)

JEAN-LUC GODARD.
« Et si j'ai envie d'écouter un charleston ? »

→ a la bougeotte, Léon Zitrone, Jean Gaven et Jean Rochefort parcourent en tous sens la « sixième partie du monde ».

On imagine le kaléïdoscope : kolkhozes, danses folkloriques, barrages et aciéries. Parmi les plus belles images : les chevaux de la steppe, les ours polaires, la ville-champignon de Briatsk, en Sibérie (qui, à elle seule, vaudrait un long reportage), les récitations nocturnes devant la statue de Maïakovski. Les plus curieuses : la loterie après le football, le pas de parade devant le mausolée de Lénine. Mais les plus attachantes sont sans doute celles qui reflètent la vie quotidienne du Soviétique moyen, le métro, la rue, les appartements surtout : pour la première fois la caméra nous emmène chez l'habitant et le surprend dans ses attitudes familières, entre le cosy et le napperon brodé.

Samoïlova s'est contentée d'un rôle secondaire et charmant. Outre Jean Rochefort, excellent dans son personnage de « petit Français » classique (plaisantin et coureur de jupons, il va de soi, comme tous les Russes sont balalaïkistes et ingénieurs !), l'acteur soviétique Jouri Biélov incarne avec beaucoup d'humour le guide-interprète dépassé par les événements.

« La Famille Fenouillard »

● *Vos enfants riront-ils ?*

ET maintenant, autour du monde avec la Famille Fenouillard (3) ! Tour du monde en studio, bien sûr : la parodie l'exigeait.

Etait-ce une bonne idée, que de retranscrire au cinéma les personnages de Christophe ? J'en doute, car Yves Robert s'est heurté d'emblée à une contradiction. D'une part, il reste exagérément fidèle à l'invention du dessinateur — dont le charme principal est de dater, mince atout pour un film — et de l'autre, il est obligé de le trahir en enjolivant ses fantoches. Seul Agénor (Jean Richard) demeure conforme à l'original; mais Léocadie, interprétée par Sophie Desmarets, n'est plus l'épaisse mémère aux pâmoisons burlesques ni ses filles, Artémise et Cunégonde, les deux laideronnes ahuries montées en graine. Et puis, malgré la transposition comique, parfois ingénieuse, le réalisme cinématographique pèse sur cet ouvrage, trop filmé pour ce qu'il a de dessiné, trop dessiné pour ce qu'il a de filmé. Cela dit, vos enfants riront-ils ? Dans ce cas, je me tais.

(3) Balzac, Helder, Scala, Vivienne.

« La Dame au petit chien »

● *Un pur hommage à la mémoire de Tchékov.*

RETOUR en Russie — je dis bien Russie, pas l'U.R.S.S. Nous sommes à Yalta, en 1890. De graves messieurs en vacances, flanelle et chapeau de paille, suivent des yeux une jeune femme qui promène un loulou de Poméranie...

C'est l'une des plus belles et des plus touchantes nouvelles de Tchékov. Un des messieurs tente sa chance, offre un os au chien-chien, entre en conversation avec la dame et, le soir, l'accompagne dans sa chambre. Une heure plus tard, Anna sanglote : elle n'est plus une honnête femme, et Dmitri, agacé, se brosse distraitement les cheveux. On s'accompagne au train, on se dit adieu... Et puis, en revenant à Moscou, en y retrouvant femme et enfants, Dmitri comprend qu'il aime Anna et qu'il est le plus malheureux des hommes. Ils se reverront : d'abord en province, où il ira l'attendre devant sa porte, comme un collégien, puis dans la capitale où elle passera furtivement quelques jours. Amours de postes restantes, de chambres d'hôtel... Comment cela finira-t-il ? Tchékov ne nous le dit pas et n'en sait rien lui-même. *« La vie n'a pas de sujets »*, écrivait-il.

Lorsque ce film (4) fut présenté à Cannes (où il obtint, on le sait, un prix de consolation partagé avec « La Ballade du soldat »), des réticences s'élevèrent contre ses défauts techniques, les scènes de rues ou de plages trop visiblement tournées en studio, par exemple. Cela est bien peu de chose opposé à l'essentiel : la vérité des êtres, la subtilité de leurs « intermittences du cœur », la fidélité, enfin, à Tchékov. Kheifitz ne s'est pas contenté de suivre scrupuleusement la nouvelle, il a recréé en images l'écriture tchékovienne. Mélancolie, tendresse, pureté des visages lisses comme des galets, offerts, désarmés, à la douleur. Ce n'est pas une passion bien grandiose, celle qui emplit de larmes les yeux d'Iia Savina ou qui fait affleurer de pauvres lieux communs aux lèvres d'Alexis Balatov ; qu'importe, ces deux pitoyables amants, timides, effarés, guindés par leur époque et leurs vêtements, nous sont à jamais fraternels. Tous ceux qui aiment Tchékov goûteront cette œuvre sensible, ce pur hommage à sa mémoire.

MORVAN LEBESQUE.

(4) Pagode.

TOURNAGE

Michèle Manceaux vous raconte

● *Avec « Une femme est une femme », son troisième film, Jean-Luc Godard (« A bout de souffle », « Le Petit Soldat ») continue de piétiner toutes les règles de l'art cinématographique.*

« PARDON, Monsieur, voulez-vous faire un enfant à Mademoiselle ? » Le petit monsieur ahuri, qui marchait tranquillement boulevard de Strasbourg, se drape dans sa dignité. *« En voilà des manières stupides »*, répond-il en toisant ses interlocuteurs.

(Archives).

JEAN-PAUL BELMONDO, ANNA KARINA ET JEAN-CLAUDE BRIALY.
« Pour que Anna ait envie de devenir Mme Récamier. »

Un autre passant. « Pardon Monsieur, voulez-vous... »

« *Je suis désolé, je n'ai pas le temps.* »

Un autre encore. « *J'en serais ravi, mais Mademoiselle ne voudrait pas...* »

Jean-Claude Brialy, traînant Anna Karina par la main, traverse le boulevard.

Cachés dans l'encoignure d'une porte cochère, Jean-Luc Godard et son opérateur Raoul Coutard filment la scène en se tordant de rire. Godard rit rarement, mais là, il a vraiment fait une bonne blague aux badauds des grands boulevards, et cela risque de faire aussi un bon gag dans son film : « Une femme est une femme ».

Il tape sur l'épaule de Jean-Claude Brialy : « *C'est très bien.* » Godard en dit rarement plus long. Godard est un personnage énigmatique. Son premier film : « A bout de souffle » a été un immense succès. Son second film : « Le petit soldat » a été interdit. Il y parlait carrément de la guerre d'Algérie, et bien qu'il ne prenne pas parti (Godard ne prend jamais de position, ou bien il en change), le gouvernement n'a pas supporté que l'on évoque des faits réels.

« Une femme est une femme » est une comédie, en cinémascope et en couleurs, avec un sujet extrêmement simple qui se résume en une phrase, et ne se développe pas : « Une femme veut un enfant, comme cela, sur-le-champ, comme on a envie d'un bonbon ».

Aucune importance

« *C'est tout, mais c'est très drôle,* dit Godard (sous-entendu : « *Si vous n'êtes pas de cet avis, sortez.* ») *Un excellent sujet de comédie à la Lubitsch. D'ailleurs, le film est dédié à Lubitsch. Belmondo s'appelle Alfred Lubitsch. Brialy, lui, s'appelle Ernest Récamier. Ça, c'est pour m'amuser, pour que Anna ait envie de devenir Mme Récamier.* »

Anna Karina, comme il l'avait promis par annonce, Godard en a fait sa femme et sa vedette préférée. Dans « Une femme est une femme », elle est strip-teaseuse. Elle vit avec Brialy, mais comme celui-ci ne veut pas lui faire un enfant parce qu'il court à vélo le dimanche et que ce serait mauvais pour sa forme, elle demandera à Belmondo de lui rendre ce service.

Dans le film, Belmondo est contractuel. Il pose des contraventions du matin au soir.

Godard a choisi ce métier parce que c'est typiquement de notre époque, et qu'il veut toujours coller à l'actualité.

« *J'ai hésité. J'avais d'abord pensé en faire un changeur de voitures. Ces types qui, toutes les heures et demie, dans la zone bleue, changent les voitures de place, moyennant un petit pourboire. Mais les poseurs de contraventions, c'était une mine de gags.* »

Godard a des idées. Les plus originales, sans doute, il les a la nuit vers quatre heures du matin. Ou bien le matin, dans la voiture qui vient le chercher pour le conduire au lieu de tournage. Il les gribouille sur un bout de papier qu'il suivra comme un évangile toute la journée. Ou bien il n'en a pas et alors on ne tourne pas.

(Charpentier.)

RAOUL COUTARD.
« Le ciné, c'est monotone. »

Godard a tourné « Une femme est une femme » en cinq semaines, avec le sujet que vous avez lu plus haut, et pas une phrase de dialogue écrite. Chaque matin, il a inventé des situations, et il a lu aux acteurs ce qu'ils devraient dire.

Ceux-ci n'ont jamais su ce qu'ils faisaient, à quoi correspondaient leurs démarches. « *Aucune importance, d'ailleurs,* explique Brialy, *il nous fait jouer juste les situations fausses, et faux les situations justes. Plus c'est abracadabrant, plus il faut avoir l'air naturel, et quand les choses se passent normalement, alors on fonce, on charge.* »

Godard se moque de toutes les règles ; un jour, Brialy joue une scène sans manteau. La veille, dans la même scène, il avait un manteau. Brialy le fait remarquer. Godard répond : « *Aucune importance, tu l'auras oublié.* »

« Tu coupes par là... »

De même quand le temps change, surexposant ou sous-exposant la pellicule, Godard fait dire à ses interprètes : « *Tiens, il y a moins (ou plus) de lumière que tout à l'heure.* » Il dit de son film : « *C'est une comédie musicale sans musique* », ou bien : « *C'est une erreur séduisante.* »

Comédie musicale sans musique parce qu'il fait partir la musique quand il en a envie sans que cela soit jamais justifié par la situation. « *Si j'ai envie d'écouter un charleston, je ne vais quand même pas mettre un juke-box dans le coin pour faire vrai.* »

Erreur séduisante, « *parce que c'est une erreur de tourner en extérieurs, en hiver, en cinémascope et en couleurs, un film comique non préparé. Mais séduisant parce que c'est difficile et que pendant cinq semaines, le cerveau travaille très fort* ».

Godard se crée des adjuvants et des contraintes. Pour s'aider, il a demandé à Faizant d'interpréter en gags certains de ses dessins, et c'est une bonne idée d'utiliser les dessinateurs humoristes comme gagmen. Pour ne pas s'aider, il a fait reconstituer en studios l'appartement où il voulait tourner. Plafond compris. Jamais les décors en studios ne sont construits avec le plafond. Godard, lui, a fait construire un appartement réel pour que l'on ne puisse pas tricher avec les lumières. Le soir, on le fermait à clé, jusqu'au lendemain, et les lumières qui ne faisaient qu'entrer par les fenêtres comme la vraie lumière du jour, n'ont pas varié pendant quinze jours. Les murs étaient peints en blanc, ce qui ne se fait jamais au cinéma.

Raoul Coutard, qui est la révélation des opérateurs, précise : « *Godard piétine toutes les règles cinématographiques. Il ne regarde jamais dans la caméra. Parfois il demande : « Là, tu l'as en pied. » On répond : « Non, on l'a à la taille. » Il dit : « Bon, cela ne fait rien. » C'est incroyable. Parfois, on lui explique qu'Untel ne doit pas se mettre à telle place. Il fait automatiquement le contraire. Quelquefois il demande même ce qu'il faut faire pour faire le contraire. Quand il donne un ordre, il dit : « Tu coupes par là », et il indique une distance qui va, par exemple, des genoux aux épaules.* »

Coutard a fait les trois films de Godard. C'est un ancien d'Indochine, amateur de photographie, ancien correspondant photographe, qui est devenu opérateur-reporter dans « La Passe du diable », que tournaient Dupont et Schoendorfer en Afghanistan. « A bout de souffle » l'a révélé comme il a révélé tous ceux qui y ont participé, de Belmondo à Jean Seberg. Maintenant, on lui demande sans cesse de travailler.

Le Prix de Rome

Les réalisateurs lui disent tous : « *Je voudrais la photo de « A bout de souffle.* » Mais il y a malentendu. Les réalisateurs ont tous leur style, et finalement Coutard a sur eux des idées bien précises.

— Jacques Demy dans « Lola » voulait travailler sans lumière comme Godard, mais il voulait de grands mouvements d'appareil. Godard, d'instinct, sait que c'est impossible.

— Truffaut, c'est avec lui que j'avais les meilleurs rapports. Godard, j'ai fait trois films avec lui, mais on ne s'est jamais parlé.

— Valère est le plus précis. Avant de commencer « Les grandes personnes », tout était écrit sur le papier. C'est le seul qui fasse encore des plongées, contre-plongées. Avec les autres, la caméra est fixée une fois pour toutes à la même hauteur. La hauteur d'un homme qui regarde. Quand les personnages s'assoient, je m'assois. C'est tout. »

Coutard, voué à la nouvelle, surnouvelle vague, va maintenant travailler avec Claude de Givray sur « Tire-au-flanc », dont ce sera le premier film. A tous ces jeunes réalisateurs, Coutard montre un peu le métier, mais il dit, avec l'accent gavroche, et le ton d'un bon mécano : « *Le ciné, c'est pas mal, mais c'est monotone. Je crois que si je gagnais pas mieux ma vie comme ça, je serais de nouveau reporter. J'ai encore envie de voir du pays.* »

Pour tourner en couleurs « Une femme est une femme », cela n'a pourtant pas été une entreprise monotone. Strasbourg-Saint-Denis en hiver, ce n'est pas tellement gai et coloré. Godard a simplement semé de taches vives un fond de grisaille. Mais les taches vives, par temps de pluie, restaient plutôt ternes.

Coutard dit : « *Ce n'est pas pour la couleur de « Une femme est une femme » que l'on viendra me chercher, mais ce sera un film étonnant.* »

Brialy dit : « *De Godard, j'accepterai tout. On ne peut pas le traiter comme tout le monde. Il n'a les critères de personne.* »

→

STUDIO DE L'ETOILE 14, rue Troyon ETO. 19-93
AU MEME PROGRAMME DEUX GRANDS FILMS
★ En première exclusivité à Paris, un chef-d'œuvre du cinéma japonais
LE HERON BLANC (couleurs-scope)
Primé à Cannes - Mise en scène de Teinosuke Kinugasa, le réalisateur de « La Porte de l'Enfer »
★ et reprise d'un classique du cinéma français
FERNANDEL dans FRANÇOIS-Ier
Un film de CHRISTIAN-JAQUE
Permanent tous les jours, de 14 heures à minuit

Godard, en effet, ne se conduit que comme il lui plaît. Il est volontiers impertinent, suffisant, mal élevé, mais il surprend et se moque de l'impression qu'il produit.

Ses films lui ressemblent. A la fois sophistiqués, intellectualisants, et en même temps saisissant, comme on ne l'a encore jamais fait, le naturel, la vie, le langage de tous les jours.

Il a une formule pour cela. Il dit : « *J'aurai réussi ce que je veux quand je pourrai tourner un scénario de Hitchcock à la manière de Jean Rouch.* »

Dans « Une femme est une femme », il y a plusieurs tentatives de ce genre. Exemple : pour se venger d'Anna qui est partie avec Belmondo, Brialy va chercher une fille dans une rue spécialisée. Godard avait fait prévenir les filles qui se trouvent là habituellement, afin qu'elles s'en aillent pour ne pas avoir d'ennuis plus tard avec la police des mœurs.

A leur place, il met des figurantes. Un vieux monsieur s'approche, et croit avoir affaire à une vraie respectueuse. Godard filme la scène. Tant pis pour le vieux monsieur. Tant mieux pour l'humour et la sociologie.

Encore un mot. Cette « femme qui veut un enfant » pourrait devenir le thème d'un amusant Prix de Rome du cinéma. C'est en effet sur le même thème que Philippe de Broca a déjà brodé « Les Jeux de l'amour ».

MICHELE MANCEAUX.

THÉATRE

« Ex-Napoléon »

● *Il n'est jamais là.*

NAPOLEON s'évade en 1820. Il prépare un retour de Sainte-Hélène ausi foudroyant que le retour de l'île d'Elbe. Mais alors que le complot va éclater, on apprend la mort du sosie qu'il a laissé là-bas pour tromper les Anglais : c'est-à-dire, pour tout le monde, la mort de Napoléon. Et tout le monde se détourne du vrai, qui est impuissant, qui finira par être obligé de se renier lui-même et que nous retrouverons vingt ans plus tard, résigné, diminué, petit marchand de tabacs à Vérone tandis que l'on prépare le triomphal retour des cendres : parce que la seule force de Napoléon, c'est que l'on croie à Napoléon, la seule force d'un homme comme d'une idée, c'est d'être aimé.

Le thème de la pièce de MM. Nino Frank et Paul Gilson (1) est ingénieux et joli. Il ne tient pas la scène cependant. Peut-être parce que les auteurs ont eu beau, comme ils disent, faire appel à la collaboration occasionnelle de Napoléon Bonaparte, mettre dans la bouche de leur personnage nombre de phrases authentiques, Napoléon n'est jamais là. La scène d'un théâtre est beaucoup plus sensible qu'une table tournante, quelques paroles, quelques tics ne suffisent pas pour arracher un esprit à l'au-delà et le faire venir parmi nous. L'illusion ne joue jamais et, puisque nous ne croyons pas à ce Napoléon, nous ne l'aimons pas assez pour être touchés par son histoire. Metteur en scène et comédiens font d'ailleurs tout ce qu'ils peuvent, hélas ! pour nous aider à ne pas marcher.

ROBERT KANTERS.

(1) Théâtre de l'Œuvre (tous les mardis).

(Franceschi.)

EVE (DÉTAIL), PAR GISLEBERTUS.
Sauvée par le plâtre.

EXPOSITIONS

Gislebertus

● *Un des seuls sculpteurs du XII[e] siècle qui ait signé son œuvre, la cathédrale d'Autun.*

DES dizaines d'ouvriers ont passé toute une semaine du printemps de l'an 1825 accrochés dans le vide au moyen de cordes qui pendaient le long des tours et du portail de la cathédrale de Reims. Mais ce n'était ni pour nettoyer ni pour restaurer la façade de l'illustre édifice. C'était pour briser à coups de marteau, sur l'ensemble de cette façade, toute pierre saillante, qu'elle fût ou non sculptée. On attendait le roi Charles X dont le sacre allait constituer l'événement mondain de l'année. Et rien ne devait risquer de tomber sur la tête royale avant qu'on y posât la couronne rituelle.

Dans un ouvrage aussi érudit que plaisant à lire (1), Louis Miquel nous raconte comment un des invités d'honneur de la cérémonie, le jeune et brillant poète Victor Hugo (alors monarchiste), en profita pour ramasser au pied de la cathédrale une tête de Christ qu'il s'appropria.

Sentiment moderne, le respect des monuments anciens commençait à émouvoir les consciences. Une dizaine d'années après le sacre et les massacres de Charles X, un archéologue bourguignon, l'abbé Decouvoux, donnait d'autres coups de marteau sur le portail d'une autre cathédrale, Saint-Lazare d'Autun. Mais c'était pour en ôter le plâtre et les briques dont les chanoines du Chapitre avaient revêtu le tympan, en 1766, afin de cacher ce qu'ils considéraient comme un reliquat honteux de l' « âge barbare ». Il s'agissait du « Jugement Dernier » sculpté et signé par un nommé Gislebertus dont l'œuvre est unanimement considérée, aujourd'hui, comme l'un des sommets de l'art roman.

Des photographies grandeur nature de ses statues sont actuellement exposées au Musée des Monuments Français, place du Trocadéro. Deux archéologues passionnés et méthodiques, l'abbé Grivot, maître de chapelle de la cathédrale d'Autun, et George Zarnecki, maître de conférence à l'Université de Londres, viennent d'autre part de lui consacrer un très bel ouvrage abondamment illustré (2).

Une tête qui dépasse

Quand bien même, au pied du « Christ en majesté » qui trône au centre du tympan, ne figurerait pas, orgueilleusement gravée en lettres majuscules, la mention : « Gislebertus hoc fecit » (C'est Gillebert qui a fait cela), il serait évident que la plupart des sculptures d'Autun témoignent d'une maîtrise identique. Contrairement à ce qui s'est le plus souvent passé pour d'autres cathédrales, les auteurs de « Gislebertus, sculpteur d'Autun » nous apprennent que ce n'est pas à un « atelier » de sculpteurs traditionnels, mais à Gillebert personnellement que l'évêque Etienne de Bâgé, abbé de Saulieu, confia la décoration de Saint-Lazare, au cours du premier tiers du XII[e] siècle. D'où l'importance exceptionnelle accordée à la signature de l'artiste.

Sans doute fallut-il un nombre considérable de circonstances favorables pour que Gillebert pût, d'abord, mener son chantier à bien pendant les dix ou quinze ans qu'il passa à Autun (3) et pour qu'ensuite son nom parvienne jusqu'à nous. C'est peut-être au plâtre des chanoines du XVIII[e] que le « Jugement Dernier » doit d'avoir évité des catastrophes irrémédiables.

Certes, la tête du Christ, qui s'obstinait à dépasser, avait été brisée. Viollet-Le-Duc, chargé de la restauration de la cathédrale au milieu du siècle dernier, n'osa pas la reconstituer. Elle devait toutefois être heureusement retrouvée dans un musée local et, depuis 1948, elle a retrouvé sa place d'origine.

Nœuds anatomiques

Derrière les « pâtisseries » de marbre que, toujours au XVIII[e] siècle, les chanoines infligèrent au chœur de leur cathédrale, les archéologues devaient non moins heureusement, retrouver intactes d'autres sculptures de Gillebert sur les chapiteaux romans primitifs. Même style, même élégance des corps élancés que moulent des draperies à plis parallèles qui s'organisent en spirale aux principaux « nœuds » anatomiques : coudes, ventres et genoux. Ce Rodin du XII[e] siècle obéit aux mêmes canons que ceux de ses confrères de Moissac ou de Vézelay. Mais il est doué d'une fantaisie et d'un pouvoir de stylisation qui n'appartiennent qu'à lui. Bref, il possède ce qu'on appellerait, aujourd'hui, une « écriture » personnelle.

Il est le seul pour lequel on puisse, pour cette époque lointaine, joindre avec une quasi-certitude un nom à une œuvre. L'intérêt de la savante mise au point de MM. Grivot et Zarnecki est donc considérable. Elle permet, en effet, de supposer que, malgré leur trop grande discrétion, il y eut dans l'art roman, beaucoup d'autres Gillebert. Il faut réviser la notion d' « art traditionnel collectif » qu'on attribue non sans raison, mais trop sommairement, au temps des cathédrales.

Dans « L'Art gothique fantastique » Baltrusaitis nous a montré, avec de magnifiques illustrations à l'appui (4) que les grands thèmes de l'imagination contemporaine — surréalisme y compris — sont plus proches des rudes phantasmes médiévaux que des rigueurs classiques.

Nous savons maintenant, de plus, qu'il y eut, dès le début du XII[e] siècle, des artistes individuels. Et que, comme ceux du XIX[e] et du XX[e], ils étaient parfois aussi à la recherche d'un « style » qui leur appartînt en propre.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN

(1) Louis Miquel : « Avec Victor Hugo, du sacre au cabaret », éditions Roland Lefort, 9,50 NF.

(2) Denis Grivot et George Zarnecki : « Gislebertus, sculpteur d'Autun », 160 pages illustrées, éditions du Trianon, 33 NF.

(3) Pour comprendre ce que pouvait être un « chantier » à cette époque, lire le petit ouvrage de M. Guimpel : « Les bâtisseurs de cathédrales », paru il y a quelques mois aux éditions du Seuil.

(4) J. Baltrusaitis : « Réveils et Prodiges. L'art gothique fantastique », éditions Colin, 78 NF.

STUDIO 28 10, rue Tholozé MON. 36-07
PICKPOCKET
de ROBERT BRESSON

COLETTE RENARD
joue et chante
IRMA-LA-DOUCE
au Théâtre GRAMONT dans la
mise en scène de RENE DUPUY

« LES SOLDES »
solde ses soldes
et vous recommande
Ses ROBES « hors mode » . . . .
Ses JUPES « haute antiquité » . .
Ses PULLS « old fashion » (les 3)
TAILLEURS d'hier
MANTEAUX de demain } 79 et 119
« LES SOLDES » - LIT. 86-26
8, rue Saint-Placide - PARIS (6[e])
(métro Sèvres-Babylone)
Téléphonez immédiatement
à votre meilleure amie...

(Pic.)

LOUIS ARMSTRONG.
Entre le ciel et la terre.

JAZZ

Louis Armstrong au Palais des Sports

● *Un sorcier qui n'est plus inquiétant.*

PENDANT les fêtes, 20.000 Parisiens ont assisté dans l'immense hall du Palais des Sports, à quatre concerts donnés par Louis Armstrong. Sublime Satchmo. Les yeux perdus vers le ciel, il pointe le pavillon de sa trompette vers les cintres et en dix secondes développe un discours musical définitif. Une sonorité radieuse, lumineuse, pure et acérée comme le fil d'un rasoir enveloppe des notes d'une densité intemporelle. Et puis, brutalement, nous revenons sur terre. L'ange majestueux qui nous transportait vers les cimes de la pensée se métamorphose en un bouffon rondelet qui grimace en compagnie d'une monstrueuse commère : sa mauvaise chanteuse Velma Middleton. Le même homme qui dialoguait à l'instant avec les plus grands maîtres de la musique de tous les temps n'est plus qu'un amuseur de beuglant. L'énorme Velma esquisse un entrechat qui laisse apparaître un jupon rose bonbon, elle pelote les fesses du roi du jazz. Il ricane, égrillard, et fait un clin d'œil au public : « *Non, non... pas avec elle. Trop de viande... pas assez de pommes de terre* ». Arrive le nonchalant et précieux Trummy Young, le trombone à la voix sucrée. Armstrong le présente comme le « Bing Crosby en technicolor », réflexion dont l'oncle-tomisme lui a toujours attiré les reproches du Harlem progressiste. Ainsi va le jazz.

Capable de rejoindre les sommets limpides de l'intelligence humaine, il reste aussi attaché à la fange de ses débuts. Il est de la très grande musique moderne, mais il est aussi à sa place dans un bouge. Louis Armstrong nous le rappelle dans ses interprétations, faisant alterner les blues historiques comme « Basin street », « Saint Louis blues » ou « Back o'town » avec de fades saucissons qu'il a ramassés dans la poubelle des éditeurs de Broadway et qui deviennent chefs-d'œuvre quand il les chante. Il transfigure en or « Blueberry Hill », « High society calypso », « Adios muchachos ». Le répertoire est resté le même, à peu de chose près, que pour les concerts de 1959, l'orchestre est meilleur en raison du retour à la clarinette de l'agile et fluide Barney Bigard.

Un bouillonnement créateur

Un grand nombre de chefs de famille avaient offert cette soirée de Noël ou du Nouvel An à leur progéniture. Des quinquagénaires aux cheveux blancs montraient à leurs petits-enfants celui qu'ils avaient écouté avec méfiance à Pleyel en 1934. Et malheur au gamin qui avait le culot de répliquer : « *Je préfère Miles Davis* ». Et cependant, c'est bien parce que le jazz est aujourd'hui entre les mains et les lèvres de Monk, de Coltrane et de Ray Charles que nous goûtons sans réserve la musique de papa Armstrong. Si l'art négro-américain n'était pas ce qu'il est depuis dix ans, c'est-à-dire en plein bouillonnement créateur, l'éclatante beauté, la gloire des solos de Satchmo ne seraient qu'un exploit sans lendemain. Un chant du cygne, un épisode à goût de cendre. La majorité du public n'a pas conscience de cette situation. On était venu applaudir le génie reconnu, le phénomène de la trompette, le noir boute-en-train qui donne bonne conscience. Et toutes ces mains qui accentuaient le mauvais tempo, cette ovation qui fut accordée sans réserve au petit talent du pianiste Billy Kyle, ces acclamations qui soulignaient de pauvres séquences orchestrales, cela aurait été affligeant s'il n'y avait pas eu en permanence le miracle des généreuses improvisations, des exposés de thèmes (J'ai entendu le plus beau « On the sunny side of the street » de ma vie !) et l'extraordinaire présence de ce fils de La Nouvelle-Orléans, qui, après avoir transformé en art un folklore balbutiant, a redonné aux cilivisés un sens perdu. Tous ces bourgeois occidentaux qui battent de leurs pieds inconscients le même tempo que les musiciens nous apportent une explication du succès de la musique du jazz : un retour à la vérité rythmique qui fut à l'origine même des musiques primitives. Et, pour ces rites, Louis Armstrong est évidemment aujourd'hui un sorcier qui n'est plus inquiétant.

FRANK TENOT.

SPECTACLES

● D'après un récent rapport du département « Films » du ministère du Commerce des Etats-Unis, le nombre des SALLES DE CINÉMA dans le monde est passé de 119 982 en 1955 à 154 852 en 1960. L'accroissement le plus important a eu lieu en Europe : 74 539 en 1955, 103 990 en 1960.

● Les auteurs français sont en vogue aux Etats-Unis : reprise de « L'Immoraliste », d'ANDRÉ GIDE, à Nyack, petite ville de l'Etat de New York, adaptation par Harry Kumnitz de « L'Idiote », de MARCEL ACHARD, qui sera présentée, la saison prochaine, à New York, où sera également créée une comédie musicale tirée de l'œuvre de JEAN-PAUL SARTRE, « Kean ». Enfin, Samuel Taylor adopte actuellement pour la scène « La Promesse de l'aube » de ROMAIN GARY.

● Un nouveau ciné-club à Paris : le CINÉ-CLUB ANASTASIE, dont les séances auront lieu au Studio du Val-de-Grâce, 30, rue Henri-Barbusse. Son but : rester en marge de tout académisme, par le choix et la liberté des films présentés, mais aussi par leur diversité. Débats dirigés par des personnalités ayant participé à la réalisation du film projeté. Première séance le mercredi 18 janvier à 17 h 30 : « Celui qui doit mourir », présenté par Jules Dassin et Melina Mercouri.

AVANT FERMETURE POUR TRAVAUX

soldes
men sport

2000 ARTICLES SACRIFIÉS
pour hommes et dames

men sport

Un aperçu des prix :
Pardessus italiens pour hommes ... ~~225~~ NF 135 NF
Costumes flanelle anglaise. ~~295~~ NF 195 NF
Chemises façon grand chemisier à partir de : .... 15 NF
Manteaux peausserie pour dames .... ~~596~~ NF 395 NF
Vestes mouton retourné ~~325~~ NF 200 NF
Pulls mohair véritable. ~~125~~ NF 59 NF

P BON DE PARKING GRATUIT à présenter au garage de l'Abbaye 30, Boulevard Raspail

men sport
16 rue de Sèvres LIT 20-21

Cabarets Dancings

THE DANSANT T.l.j à 17h. CLARIDGE

Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 @ 23 h.15

ROYAL LIEU 2, r. des Italiens DANCING

L'ÉCLUSE
ouvre ses vannes tous les soirs 22 h. 30 sauf lundi
BALADOU, Jacques GRELLO et Danielle ROCCA, Brigitte SABOURAUD, Ada LONATI, les marionnettes de MATHILDE et Paul DOUGNAC, BARBARA.
Au piano : DARZEE
15, quai des Grands-Augustins (pl. Saint-Michel)

Restaurants

POIRET et SERRAULT
LA TETE DE L'ART - OPE. 53-39
Dîners facultatifs - Parking facile

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

ROTISSERIE DE L'ABBAYE
SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
Sous les voûtes du XIII[e] siècle, troubadours et ménestrels. Rôtis et volailles à la broche.
Dîners - SOUPERS AUX CHANDELLES
22, RUE JACOB - DANton 36-26

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

9 JANVIER

De tous les Français qui étaient à l'écoute hier soir, les hommes de Gauche qui ont voté « non » devraient être les plus réjouis : jamais battus n'auront eu plus de raisons d'être contents, car ils l'ont échappé belle. Songez-y : c'est d'ores et déjà un fait d'Histoire que sous la IVe République la Gauche exécuta en Algérie, avec constance et diligence, la politique de la Droite. Il eût été vraiment trop fort que ce matin, l'Histoire ait eu à dresser ce nouveau constat : c'est la Gauche française, pour une grande part, qui a porté un coup mortel à l'autodétermination en Algérie. Car vous aviez beau dire : la victoire de vos « non » n'aurait eu aucun autre sens que celui-là.

Si jamais créatures au monde se sont éloignées vertigineusement de ce qu'elles désiraient, c'est bien vous, mes amis de la Gauche ! Votre chance est d'y avoir été ramenés de force par un vieux peuple plus raisonnable que vous.

L'ÉVÉNEMENT, il est vrai, ne donne pas une très grande idée de l'importance que ce peuple vous accorde. Mais je voudrais mettre l'accent sur une singularité du scrutin : ce n'est pas seulement par-dessus votre tête que les Français ont dit « oui » à de Gaulle, mais par-dessus toutes les têtes de tous les leaders et en dépit de tous les mots d'ordre des partis. J'avais été sensible, comme beaucoup de gens, à une phrase de la dernière allocution du Général (je cite de mémoire) : « En dehors de tous les intermédiaires, c'est une affaire personnelle entre chacun de vous et moi-même. »

Cet intermédiaire supprimé est un fait nouveau en politique. On s'en est montré choqué autour de moi, (qui en ai été touché au contraire, et ému plus que je ne saurais dire, mais je commence à croire que je suis un démocrate d'un type assez singulier). Hier soir, à la Radio, des hommes politiques favorables au « oui » et qui se congratulaient, n'en ont pas moins relevé ce propos avec un peu d'humeur et même quelque amertume. Il faut convenir que l'événement lui donne une portée singulière.

Si j'en crois des gens de l'entourage, le général de Gaulle aurait été frappé du rôle déterminant de la Télévision dans le succès du président Kennedy. Le contact direct, familier et répété avec la masse des électeurs ne favorise pas tous les hommes politiques, mais ceux qui ont un pouvoir d'enchantement. La Télévision n'aurait été d'aucun secours pour Poincaré par exemple, alors qu'elle eût servi Aristide Briand. Cela va loin. De Gaulle a compris que ce qui se passait entre lui et les foules au cours de ses voyages pouvait se prolonger, s'entretenir et même se renouveler à la Télévision. Alors à quoi bon les intermédiaires ?

PAUVRES intermédiaires ! Ils ne sont plus accordés à l'instrument, voilà le fait. A cheval sur les vieux partis fourbus ils galopent après le char de l'Etat devenu cette machine étrange dont le mouvement s'accélère, sous la direction d'un héros, et ils ne le rattrapent pas. La distance s'élargira, entre eux et lui, jusqu'au jour de l'accident imprévisible.

LA-DESSUS, ne croyez pas que je triomphe. C'est aujourd'hui que la vraie partie commence. Voilà le terrain déblayé : l'Armée, le Forum d'Alger, ne serviront plus d'excuse au louvoiement. Face à de Gaulle, un obstacle unique se dresse : le G.P.R.A. L'angoisse naît de la question posée : existe-t-il au G.P.R.A. une volonté commune qui se puisse dégager ? Ou n'est-il qu'un remous de tendances qui se neutralisent ? Ce que le général de Gaulle affronte désormais seul et librement, est-ce un bloc dur mais enfin entamable, ou au contraire une insaisissable nuée ?

Non, je ne me sens pas d'humeur à triompher. Dans mon courrier m'arrivent un appel de Serge Groussard et une lettre amère et désespérée (écrite avant le scrutin) d'un ami des Français d'Algérie et qui est aussi le mien. Cher Yves, cher Serge Groussard, croyez-moi, vos amis d'Algérie se sont crus trompés par de Gaulle, or de Gaulle est précisément le seul homme politique vivant qui ne transigera pas sur ce qui leur est dû. Retenez ce que je vous dis. Je ne crois pas que l'événement me démente.

10 JANVIER

J'AIMERAIS mieux me taire qu'écrire. Pourtant je ne puis plus douter que ce que j'écris importe à beaucoup: toutes ces lettres reçues depuis douze jours ! Elles sont à la fois mon honneur et ma honte : qu'il y a loin de l'homme que je suis réellement à l'idée que j'en ai donnée ! Je suis ainsi fait que les injures me troublent moins que les témoignages de confiance et d'affection. Non que je croie avoir jamais trompé délibérément ceux qui me lisent ; mais un homme de lettres trace-t-il une seule lettre qui n'ajoute un trait à son personnage ? A-t-il jamais cessé de travailler au portrait qui a quelque chance de demeurer un peu de temps, quand il ne sera plus là ? Ai-je tout livré de moi-même ? Et ce que j'ai retenu, n'est-ce pas ce qui détournerait de moi ceux que j'ai attirés ?

Ce n'est pas moi qui les attire, mais Quelqu'un dont j'ose parler. Le plus étonnant, le plus bouleversant, ce sont ces Juifs, ou ces athées, qui aiment en moi précisément ce qui devrait les irriter, les exaspérer. Mais non, ils aiment qu'une voix au monde leur parle du Dieu inconnu.

Quant aux chrétiens qui me supplient de ne pas quitter « L'Express », ils ont ce trait commun de se sentir isolés, coupés du monde moderne, ils me sont reconnaissants d'occuper ce fortin en terre infidèle. Dans les hautes sphères de l'Eglise, il se trouve des hommes, j'imagine, pour réfléchir à ce désarroi des esprits et des consciences. Je reporte mon regard sur ma propre histoire. A dix-huit ans, j'entrevis une lumière du côté du « Sillon » : le problème social se découvrait à l'enfant bourgeois. A peine m'y étais-je engagé que Rome le condamna. Dans ma vieillesse, j'aurai assisté au drame des prêtres ouvriers. Entre-temps, le seul journal catholique vivant auquel j'aie régulièrement collaboré : « Sept », fut du jour au lendemain supprimé (une institutrice m'écrit que ce fut à ce moment-là qu'elle décida de devenir protestante). Je ne juge ni ne me plains. Ce que j'ai reçu de l'Eglise pour l'essentiel, ce que je lui dois chaque jour de ma vie, dépasse infiniment ce que j'ai pu en souffrir ; mais d'autres sont moins à l'abri de certains coups, ils les reçoivent plus directement...

11 JANVIER

JE survole la presse, ses commentaires toujours les mêmes. Ah ! me débarbouiller de politique ! J'ouvre la N.R.F. René Char. Je copie pour ma délectation :

« Il semble que ce soit le Ciel qui ait le dernier mot. Mais il le prononce à voix si basse que nul ne l'entend jamais. »

« Dormez, désespérés, c'est bientôt jour, un jour d'hiver. »

« Nous n'avons qu'une ressource avec la mort : faire de l'art avant elle. »

« La réalité ne peut être franchie que soulevée. »

« Aux époques de détresse et d'improvisation, quelques-uns ne sont tués que pour une nuit et les autres pour l'éternité : un chant d'alouette des entrailles. »

« Ne regardez qu'une fois la vague jeter l'ancre dans la mer. »

« Avec des poings pour frapper, ils firent de pauvres mains pour travailler. »

« Les nuages ont des desseins aussi fermés que ceux des hommes. »

« Sommeil sur la plaie pareil à du sel. »

« Cette neige, nous l'aimions, elle n'avait pas de chemin, elle découvrait notre faim. »

Quand le langage atteint à cette transparence, là où l'image n'est plus distincte de la vie, alors la profondeur apparaît.

F. M.

(*Copyright « L'Express ».*)

L'EXPRESS

DIRECTION
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach
Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-28
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS :
France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)
Belgique : 1 an : 625 francs belges.
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C. C. P. 7141-66 Bruxelles
Etats-Unis : 1 an : 12 dollars.
Souscription chez HOWARD PUBLICATIONS
1.475 Broadway, New York (U.S.A.)
Tél. : Longacre 502-60

VENTE AU NUMERO :
France et Algérie : 1,25 NF.
Tunisie : 107 millimes.
Maroc : 1 D. 30.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.
Congo, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigeria : 130 NF.
Angola, Cuba, Haïti, Panama, Tanganyika, Costa-Rica, Jamaïque, Guatemala, Ile Maurice : 152 NF.
Aden, Afghanistan, Ceylan, Golfe Persique, Inde, Pakistan : 162 NF.
Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Colombie, Venezuela, Uruguay : 172 NF.

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

Mots croisés n° 274

HORIZONTALEMENT. — 1. Ce n'est même pas un jeu. — 2. Façon de s'arrêter peu appréciée, même dans les Hautes-Alpes. — 3. A réformé, près de la Corne-d'Or. Désigne une substance dont il faut se méfier, quand elle est vive. — 4. S'entend en même temps qu'un léger choc et souvent avant le nom d'un vénérable martyr. — 5. Dénote une satisfaction, mais non un assouvissement. Ne connut pas tout de suite la transpiration. — 6. Répond à la fonction. — 7. Suit fâcheusement plus d'un corps très désiré. Initiales d'un fameux cogneur, non loin de Poitiers. — 8. Préposition qui vient plutôt avant Paname qu'avant Paris. Qui n'est pas dépourvue. — 9. S'applique à un élément de table. — 10. En veulent vraiment pour leur argent.

VERTICALEMENT. — I. Exprime, dans un sens, un déplorable état d'esprit et dans un autre, une agréable concession fiscale. — II. S'applique, par essence même, à une nudité. Longtemps après Icare, fut moins ambitieux et plus heureux. — III. Ne se remarque pas, sur le requin de la finance. Une série permet de le définir. — IV. A séduit plus d'un roi et inspiré plus d'un peintre. Leur richesse n'a jamais servi d'assise fiscale. — V. Dans Lorient, Nantes, Toulon. Le papillon séduit certains d'entre eux. — VI. Ne fut pas exclu. Ne facilite pas l'instruction. — VII. On y estime Camoens, mais également Gandhi. Peut fort bien être aimé par des esprits d'avant-garde. — VIII. Plus encore que « bézef ».

274	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3					■			
4							■	
5				■				
6		■						
7						■		
8			■					
9								
10								

273	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	M	I	S	A	R	D
2	A	C	A	D	E	M	I	E
3	R	■	C	E	D	E	E	S
4	P	O	E	■	A	N	N	E
5	E	R	R	O	N	E	■	M
6	N	I	E	R	■	N	O	P
7	T	G	■	B	A	T	N	A
8	R	I	C	I	N	■	D	R
9	A	N	A	T	O	M	I	E
10	S	E	L	E	N	I	T	E

Solution du n° 273